

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

# La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



### SOMMAIRE

Chronique Etrangère.....

## LE GRILLON DU MOULIN

Roman..... Ponson du Terrail.  
 Nos Gloires Nationales..... Marc Antoine.  
 Félix Faure (Anecdotes et souvenirs). Hugues Le Roux.  
 Le Pantalon de M. Petitjean..... Henry Anston.  
 Le Bout de la Table..... Jacques Normand.  
 Chronique du Mois..... Jacques Normand.

LEPROHON & LEPROHON Editeurs

1029, Notre-Dame, Montréal



VOIR L'AVIS A LA 2ème PAGE DE CE VOLUME.

Reproduction de l'original tel que copie reçue de Paris sans aucun changement : 100. qui prouvent le contraire.

LA PLUS GRANDE NOUVEAUTE DU JOUR

# UN ALBUM, OU PORTE-CARTES

(en aluminium)

ENSEMBLE AVEC

**100** CARTES DE VISITE OU D'AFFAIRES **100**  
BIEN IMPRIMÉES.

**Seulement \$1.00 Franco**

L'aluminium est un métal blanc, beau comme l'argent, qui a la propriété remarquable d'être léger comme de la plume.

Cet album ou porte-cartes est de la plus grande utilité à toute personne et sa possession montre le bon goût de l'acheteur.

Indiquez très lisiblement ce qui doit paraître sur la carte, nous nous chargeons du reste. Les cartes et étui seront expédiées sur complétion de la commande. Pas d'erreur, pas de retard.

Envoyez votre commande de suite et soyez un des premiers servis.

*Adressez :*

**LEPROHON & LEPROHON, Agents**

**1629 rue Notre-Dame, Montréal, Can.**

---

GRAND SUCCES

## LE BANDIT BARBARINO

DRAME EN QUATRE ACTES ET QUATRE TABLEAUX

ARRANGÉ PAR

THÉOPHILE GOULET

**POUR JEUNES GENS, COLLEGES, Etc., Etc.**

*Prix . . . 15 cts.*

---

## LA CHASSE A L'HÉRITAGE

COMEDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

PAR

STANISLAS COTÉ

**Prix . . . . . 15 cts.**

# La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



## SOMMAIRE

Chronique Etrangère.....

### LE GRILLON DU MOULIN,

Roman..... Ponson du Terrail.  
Nos Gloires Nationales..... Marc Antoine.  
Félix Faure (Anecdotes et souvenirs)..... Hugues Le Roux.  
Le Pantalon de M. Petitjean..... Henry Anston.  
Le Bout de la Table..... Jacques Normand.  
Chronique du Mois..... Jacques Lefranc.

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629, Notre-Dame, Montréal.

# AVIS

Aux abonnés et lecteurs de "La Bonne Littérature  
Française".

---

Comme, depuis longtemps, un grand nombre de nos lecteurs nous ont exprimé le désir de nous voir publier des ouvrages plus considérables et par là même plus intéressants que ceux paraissant actuellement dans LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE. Retenus par le désir de publier seulement des œuvres complétées en un volume (volume nécessairement limité dans le nombre de ses pages), nous n'avons pas toujours réussi à trouver les meilleures œuvres des auteurs estimés de nos lecteurs.

Cédant au désir de la majorité, nous avons décidé de publier des ouvrages plus considérables sans les abréger d'aucune manière. Pour y parvenir, nous serons donc obligés de publier ces ouvrages en plusieurs séries, un système que nous avons inauguré avec ce numéro dans lequel nous présentons la première partie du superbe roman de Ponson du Terrail, "LE GRILLON DU MOULIN". Le léger inconvénient de ne pas avoir l'ouvrage au complet sera compensé pour nos lecteurs par la certitude de posséder un roman tel qu'il est dans l'original et par cela même possédant deux fois l'intérêt que pourrait avoir un ouvrage abrégé et mutilé pour être renfermé dans un certain espace.

Nous désirons assurer de nouveau que la nouvelle direction ne négligera aucun moyen de rendre cette publication la plus intéressante du pays.

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs.

## CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

On dirait vraiment que certaines gens, en Angleterre, prennent à tâche de jeter l'inquiétude dans les esprits dès qu'ils voient le calme se rétablir et les relations anglo-françaises en voie de reprendre leur cours normal et même une apparence de cordialité. Pendant quelque temps, cela avait cessé ; mais quelques symptômes fâcheux font croire à une reprise d'une campagne antifrançaise, malhabilement déguisée sous la forme de prétendues nouvelles.

Il est hors de doute que le but de cette campagne est double. Dans certaines sphères gallophobes (car il existe des gallophobes en Angleterre, et ils ne sont si bruyants que parce que, étant peu nombreux, il leur faut faire du tapage pour être remarqués et écoutés), on aurait voulu empêcher la reine Victoria de passer quelques semaines en France. Pour y arriver, on a répandu les bruits les plus absurdes, mais les plus alarmants. On a parlé d'épidémies, de conditions sanitaires déplorables ; puis, comme cela ne réussissait pas, on a gémi de l'immoralité qui régnait en France, absolument comme si Londres était la plus morale des villes et comme si certaines rues de la métropole anglaise n'étaient pas, en plein jour, absolument interdites à toute personne honnête ayant le souci de sa réputation et le désir de ne pas être insultée. Comme cela ne faisait pas l'effet voulu, on reproduit, dans les journaux londonniens, un entrefilet où il est raconté un incident qui se serait passé dans un café-chantant de Nice. A la vue d'un portrait de la reine Victoria, il se serait produit des manifestations hostiles. "Ce fait, ajoutet-on, a été l'objet des commentai-

res et de l'anxiété considérable des Anglais qui se trouvaient à Nice, à cause de la prochaine arrivée de la reine."

Vous voyez la délicate insinuation. Il va sans dire que cela ne changera absolument rien aux dispositions prises ni aux intentions de la souveraine ; mais ces choses-là font, néanmoins, un certain effet sur beaucoup de gens timides, de femmes et de jeunes filles qui, tout en sachant fort bien que les hauts personnages qui vont à Nice ne sauraient avoir à redouter aucune manifestations inconvenantes, s'imaginent que de simples particuliers peuvent être exposés à des ennuis intolérables.

Il en résulte que beaucoup de gens hésitent à aller à Nice ou à Cannes, cet hiver, et que, parmi ceux que leur santé ou leur plaisir portent vers les climats plus doux et les plages ensoleillées, il en est un nombre relativement considérable qui se dirigent vers l'Égypte. Depuis que les Anglais s'y sentent maîtres, il s'est créé là-bas des hôtels et des établissements divers qui créent à Nice et à Cannes une concurrence qu'il est nécessaire de soutenir par des moyens autres que ceux que la loyauté autorise ; de là, en partie, la campagne à laquelle nous assistons.

Voilà pour le but commercial. A un autre point de vue, il se mène une campagne parallèle à la première. On représente la France comme armant, et armant contre l'Angleterre ; on va même jusqu'à dire que tel ministre français regarde la guerre avec l'Angleterre comme inévitable dans une période de temps déterminée et que, de notoriété publique, on prêche une guerre contre l'Angleterre dans les

centres officiels de Paris. C'est ainsi que le "Daily Mail" a publié une dépêche à sensation datée de Toulon sur les armements français. Le titre de l'article était : "La France arme toujours. Guerre inévitable". Or, savez-vous pourquoi la guerre avec l'Angleterre ne peut plus être évitée ? Parce que "la plus grande activité règne dans les arsenaux et les chantiers toulonnais" ; parce que tous les navires de la rade "sont pourvus de nouveaux canons et de poudre sans fumée" ; parce que l'armement de deux nouveaux cuirassés, "l'Indomptable et le "Terrible", est vivement poussé en vue de leur faire prendre la mer ; parce que les équipages font de fréquents exercices de torpilles ; parce que des munitions et des vivres ont été expédiés dans les colonies ; enfin, parce que les officiers parlent de la guerre dans les cafés et disent, en rapportant un propos de l'amiral Fournier, que la France est désormais en état de la soutenir.

Voilà pourquoi, toujours d'après le correspondant du "Daily Mail", la paix du monde est compromise. L'Angleterre, jure ce fougueux plumitif, ne peut pas tolérer de pareilles provocations.

Provocations, le mot y est. Ah ! ça, est-ce que le travail s'est brusquement arrêté dans les chantiers britanniques ? Est-ce que les vaisseaux anglais ont mis à terre tout à coup leurs canons et leurs poudres ? Est-ce que les escadres anglaises sont disloquées et désarmées ? Est-ce que les marins anglais ne sont plus occupés qu'à jouer aux boules ou à chanter des psaumes ? Est-ce que les troupes de l'Inde, et celles de Malte, et celles d'Égypte sont laissées sans cartouches et sans vivres ? Est-ce que

les officiers qui les commandent, en buvant du gin, s'abstiennent de parler des choses de leur métier ou se privent de déclarer l'Angleterre invincible ? Non. Alors pourquoi les gouvernants français, l'amirauté française, les officiers français seraient-ils tenus à plus de réserve que le gouvernement anglais, l'amirauté anglaise et les officiers anglais ? Pourquoi ce qui n'est, de la part des uns, que le simple exercice du droit national et du droit individuel, serait-il, de la part des autres, provocation et menace ? Connaissez-vous quelque chose de plus comique que cette prétention ? Les Anglais se sont, durant des années, ouvertement préparés à attaquer la France, et les voilà maintenant qui s'indignent et se déclarent provoqués par ce que celle-ci manifeste l'intention de ne pas se laisser faire. Ce peuple est fort méchant, claument-ils, ne se permet-il pas d'avoir une marine ? <sup>1</sup> Il se le permet et, d'habitude les journaux de Londres en suffoquer d'étonnement, les Français croient que de tous les moyens d'éviter la guerre, celui-là est encore le plus sûr.

\* \* \*

Une dépêche de Chicago annonce que les journalistes allemands de la ville ont convoqué une immense réunion à laquelle assisteront des délégués de toutes les sociétés allemandes et dont le but sera de protester "contre les mensonges anglais tendant à faire croire que l'Allemagne est hostile aux États-Unis". Dans l'appel que publient les journaux de Chicago, il est dit que les Allemands croient de leur devoir de contrecarrer les efforts faits par l'Angleterre pour brouiller l'Allemagne avec les États-Unis.

Pour les Plaies, Clous,  
Panaris, Dartres, Eczémas,  
n'utilisez que

**L'Onguent de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

Il est certain que, grâce à un système d'inventions habilement ourdi, les Anglais ont russi à faire croire aux États-Unis à l'existence d'un vaste complot contre eux. Tantôt il s'agissait d'une intervention en faveur de l'Espagne, tantôt d'une tentative pour priver la République américaine du fruit de ses victoires. C'est surtout l'Allemagne et la France qui ont été l'objet de ses calomnies intéressées, et, le plus curieux, c'est que, malgré la loyauté avec laquelle l'une comme l'autre ont observé les devoirs de neutralité par l'égalie sympathie professée envers les deux belligérants, on a fini par persuader à une notable partie de l'opinion américaine que, sans l'obligeante amitié de la Grande-Bretagne, la situation des États-Unis se serait trouvée fort compromise.

C'est faire fausse route et prêter une oreille complaisante à "d'impudents mensonges". Le mot n'est pas de nous : il est de M. de Bülow qui, dans le discours qu'il a prononcé dernièrement au reichstag, a rétabli la vérité sur l'attitude du peuple allemand à l'égard des États-Unis. Dans ce discours, l'Angleterre n'a pas été nommée, mais comme c'est en Europe qu'a été ourdi ce tissu d'affirmations perfides et d'affirmations malveillantes dans lequel on a cherché à envelopper les États-Unis pour semer la défiance entre eux et l'Allemagne, le discours de M. de Bülow se trouve être par le fait un véhément réquisitoire contre elle. Et il faut croire que l'on a pris peur à Londres des dispositions qu'il révèle chez le gouvernement allemand, car la reine Victoria a cru devoir intervenir et un courrier de cabinet est arrivé à Berlin porteur d'une lettre autographe adressée par elle à l'empereur Guillaume.

On ne nous croirait pas si nous disions que nous voyons avec regret la

presse de Londres si vigoureusement mise à sa place. Les intérêts français ont trop souvent souffert de la campagne de calomnies menée par les journaux britanniques, pour que les Français ne battent pas des mains quand un démenti vient de lui être si solennellement infligé.

Il est beau d'avoir partout des correspondants, et jusque dans le fin fond de l'Asie. Il est beau d'enserrer le monde dans un réseau de câbles sous-marins et de distribuer ainsi chaque jour aux deux mondes de fausses nouvelles, des informations tendancieuses, des insinuations perfides et d'outrageantes calomnies, le tout pour le plus grand profit de la politique anglaise. On brouille les États entre eux, on sème la zizanie dans tous les camps ; on dissimule, on obscurcit, on défigure la vérité ; on prépare les conflits ; vingt agences sont occupées à ce beau travail. Puis, un beau jour, quelqu'un, las de ce tapage, se lève, et, avec l'autorité d'une grande situation, il dit ce simple mot qui tombe avec le bruit sec de la hache : "Vous en avez menti !"

En Amérique, l'impression produite par les déclarations de M. de Bülow a été profonde, et la France en bénéficiera, car vis-à-vis des États-Unis et de l'Angleterre, elle est dans une situation un peu analogue à celle de l'Allemagne. Comme le ministre allemand, le gouvernement français peut dire qu'il ne voit aucun point où ses intérêts soient en lutte avec ceux des États-Unis. Nous ne voyons aucun point, non plus, dans l'avenir, où les effets de leur développement puissent se rencontrer ! S'il y a eu de la part des États-Unis, à l'égard de la France, un accès de mauvaise humeur, causé par des griefs imaginaires, la franchise et l'honnêteté se trouveront être le meilleur remède pour le dissiper, et voilà pourquoi

nous nous associons pleinement au langage tenu par les Allemands.

\* \* \*

Le sénateur Mason, républicain de l'Illinois, a prononcé à l'église de la population de couleur de Washington un discours dont voici quelques passages :

“Notre impudence est la plus colossale du siècle. Nous avons entrepris d'aller à dix mille milles apprendre à un peuple à se gouverner en lui envoyant des instructeurs spéciaux. Nous avons entrepris cette guerre dans un but humanitaire. Nous avons chassé l'Espagne et son régime barbare de Cuba, et maintenant nous finissons par tuer aux îles Philippines

cinq mille hommes, dont un grand nombre sont seulement armés d'arcs et de flèches.

“Je ne veux pas des Filipinos comme concitoyens, parce qu'ils ne sont pas nos égaux comme citoyens, et je ne veux pas d'eux comme esclaves, parce qu'il n'y a pas de place pour des esclaves sous le drapeau des Etats-Unis. Je crois en mon pays, et je sais que nous résoudreons cette question comme elle doit l'être. Lorsque la convention électorale se réunira, en 1900, tous les partis s'accorderont pour manifester l'indignation du peuple américain, et prenez note de ma prophétie : il y aura dans tous les programmes politiques une clause en faveur de l'indépendance des Philippines.”

---

## Nos Gloires Nationales.

---

Pour nous, Canadiens français, si nous étudions nos origines et nos destinées, nous voyons que ces deux mots : religion et patrie ne doivent pas être séparés.

C'est au nom du Christ que Cartier, pénétrant dans le golfe St-Laurent, arbore fièrement la croix sur les falaises de la Gaspésie et remonte le cours du grand fleuve en multipliant les actes de religion. Ici se présente un beau spectacle : un magnifique panorama se déroule devant les yeux de Cartier et de ses successeurs : un fleuve majestueux, des rivières innombrables, des lacs immenses, des forêts épaisses à l'ombre desquelles s'abritent des peuplades sauvages, féroces et barbares.

Ces indigènes incultes, ignorants, superstitieux, plongés dans les ténèbres de la barbarie, reculent épouvantés en face des Européens et de la

Civilisation. Mais ces Européens sont nos pères, ce sont des chrétiens, des croyants qui veulent faire régner le Christ sur le nouvel hémisphère livré à l'ancien monde étonné par l'illustre navigateur génois.

C'en est fait. A compter de ce jour, pendant que la plupart des nations civilisées se portent vers l'Amérique avec l'espérance d'y trouver des trésors et des richesses, les Français, eux, se passionnent pour une idée, l'idée religieuse, l'idée intellectuelle et entreprennent d'y fonder une nouvelle France en y introduisant les lumières de l'Évangile et en procurant à ces barbares les jouissances de la civilisation.

Alors nous avons assisté à un spectacle sublime, sublime par la grandeur et la générosité des dévouements et de l'abnégation. Nous avons vu la fleur de la jeunesse française, l'élite

de la société faire le sacrifice volontaire de sa liberté, renoncer aux joies du foyer familial, aux douceurs d'une vie aisée, traverser l'océan pour venir consacrer à l'éducation et à la conversion des tribus sauvages renommées pour leur férocité.

Alors, des bords de l'Atlantique, sur tout le parcours du St-Laurent et de ses tributaires, jusqu'aux grands lacs Huron et Michigan, l'on vit d'humbles missionnaires, des jésuites, parcourir en tous sens cette immense étendue de pays, annonçant la bonne nouvelle de l'Évangile à ces hordes barbares. A l'exemple de François-Xavier, ils vont, baptisant, prêchant, bénissant ces peuplades farouches et indomptées, faisant l'oeuvre de Dieu, recevant pour récompense les souffrances de la faim, de la soif, du froid, les mutilations, la mort et le martyre. Qu'importent, pour ces héros, les dures fatigues et les cruautés dont ils sont l'objet ? Ils vont leur chemin, suivant la voie douloureuse que leur a tracée le " sublime Crucifié " montant au Calvaire. Leur seul désir, leur but unique, c'est de sauver des âmes, c'est d'adoucir les moeurs des féroces peuplades, c'est de fonder sur les bords du St-Laurent une colonie qui devra, plus tard, conserver intact le dépôt sacré de la foi de la vieille France, lorsque les fils de cette dernière failliront à leur devoir comme à leur mission envers l'Église.

Nous les avons vus, ces héroïques missionnaires, braver les intempéries, entreprendre les voyages les plus pénibles, s'élançant au milieu des forêts, à travers les glaces et les neiges, voler au secours des pauvres indigènes " assis à l'ombre de la mort," gémissant ensevelis dans les ténèbres et la plus profonde obscurité de l'erreur.

Toutes les nations indiennes, Iroquois, Hurons, Abénakis, Algonquins, Agniers, Louriquois, Montagnais, etc, ont reçu leur visite, leurs consolées-

tions et entendu leur prédication destinée à ouvrir leurs yeux ébahis à la lumière de la vérité.

Oui, pendant trois quarts de siècle, à compter de 1615, nous les avons vus à l'oeuvre, ces nobles et vénérables jésuites, nous les avons vus parcourir toute cette immense étendue de territoire, se transportant de cabane en cabane, de lutte en lutte, de bourgade en bourgade, pour arracher au démon des âmes humaines et les placer au sein de l'immortalité bienheureuse, laissant après eux, comme pour indiquer la voie parcourue, quelque trace de leur sang aux rouces de la route, quelques lambeaux de leur chair et, bien souvent, leurs os décharnés qui devenaient la pâture des faucons et des oiseaux de proie.

Emportés par leur zèle et par leur charité, par pur amour de la gloire de Dieu et des intérêts du prochain, ces braves ne reculèrent devant aucun obstacle ; les dangers, ni les périls ne les effrayèrent, et quand ils succombaient à la tâche, ils tombaient victimes de leur dévouement, comme tombaient les apôtres et les chrétiens sous Néron ou Dioclétien, comme, seuls, les martyrs de la foi catholique savent tomber, enveloppant leur dernier sommeil d'un rayon de gloire immortelle.

Qu'est-il besoin de rappeler ici les tortures, les supplices et les mutilations infligés à nos premiers confesseurs de la foi sur le sol canadien ?

Qu'il me suffise d'évoquer leur souvenir. Ils se nomment Bressiani, Jogues, Bréboeuf, Lallement, Daniel, De la Noue, Masse, Lalande, Garnier, Chabaud, Buteux, Garreau, Ménard, Rasle, tous jésuites. Ajoutons aussi le Père Viel, récollet, mort assassiné au Sault du même nom, dans l'exercice de son saint ministère.

Ces noms sont les plus riches et les plus glorieux des cadres de notre histoire. Ce sont les pionniers de la pén-

sée, ce sont les jalonneurs de la civilisation au milieu des fiers enfants de la forêt. Le mobile qui faisait agir ces dignes fils des Croisés était de fonder une colonie, un établissement des fervents catholiques parmi les tribus sauvages du Canada. Toujours à la poursuite de ce noble projet, ils ne craignent pas de venir fraterniser avec les farouches Iroquois, lui promettant toutes les douceurs d'une vie chrétienne et civilisée, s'il veut que le guerrier blanc plante sa cabane à côté de la sienne.

Dévouement sublime que Dieu a récompensé au centuple !

Toutes ces nations indiennes n'ayant pas voulu s'éclairer au flambeau de la foi et de la civilisation sont disparues l'une après l'autre et, maintenant, sur toute l'étendue de ce beau pays où l'on n'entendait naguère que le bruit du tomahawk pendant que l'atmosphère retentissait des cris de mort de ses farouches guerriers, un seul peuple reste debout ! Ce peuple... c'est le peuple canadien français.

Voilà donc l'héritage que nous ont préparé et transmis nos premiers missionnaires, voilà la patrie qu'ils ont fondée et nous ont léguée au prix de rudes labeurs, au prix de leur sang, de leur vie.

Aimons la donc, cette patrie, ce coin de terre fécondé par le sang le plus pur qui ait jamais coulé dans les veines des hommes de notre race.

O fondateurs de ma patrie, ô mes nobles ancêtres ! que votre mémoire vive éternellement au cœur de tous les patriotes ! que le souvenir de vos vertus, de votre dévouement, de vos œuvres immortelles soit à jamais ineffaçable dans l'esprit de tout Canadien-français !

Compatriotes canadiens, ayons la mémoire du cœur et ressouvenons nous de ces saints et dévoués missionnaires chez qui la noblesse des sentiments, le courage et les travaux apostoliques ont toujours excité l'admiration de ceux qui ont étudié nos fastes historiques.

MARC ANTOINE.

---

## FELIX FAURE

### ANECDOTES ET SOUVENIRS.

---

Ceux-là seuls devraient parler d'un mort qui l'ont aimé. Hélas ! laissons faire la mort. Elle est assez prompte à défigurer la vie. Notre devoir, à nous autres, est d'évoquer, au-dessus de celui qui gît pour toujours immobile, l'esprit qui fut le sien, la force à présent affranchie des liens de la matière qui soutint sa pensée, sa parole, son geste, et qui les fit grossièrement visibles.

Je pensais cela tout à l'heure en baisant le front glacé de celui qui, pour la première fois, ne me souriait

point. À côté de moi, j'entendais le sanglot d'un de ceux qui furent ses plus intimes collaborateurs, le témoin de toute sa vie, non pas seulement des années de la fin, mais des premières heures politiques. Elle disait, cette voix désolée d'un qui a tout vu, tout su, les luttes, les efforts, les angoisses, les insomnies les joies et les espérances :

— Si j'avais pu donner la vie de mon enfant pour prolonger la sienne, il vivrait !

Nous qui l'avons aimé, nous vous

prions de peser ce témoignage. Il sera loué par l'éloquence officielle, comme il est juste, mais rien ne l'honorera plus que ce cri de douleur jailli du cœur d'un compagnon de travail.

Carnot est mort du poignard, d'un anarchiste : c'est l'affaire Dreyfus qui a tué Félix Faure. Non qu'il manquât de courage ou de force pour veiller jusqu'à la fin de la tempête au gouvernail du navire, mais parce que derrière son masque de belle humeur perpétuelle, son sang-froid de bon sens, il était profondément sensible. Ainsi, la petite lézarde, qu'un mal secret, l'usure du travail, lui avait faite au cœur, est subitement devenue crevasse. Que de fois, depuis un an, nous tous, ses amis, qui lui apportions l'écho du monde extérieur, ne l'avons-nous pas supplié, de la part de telle ou telle coterie, de jeter dans le plateau le poids de ses préférences !

Nul, parmi ses plus proches, ne peut se flatter de les avoir connues.

S'il en eut, il ne se les avouait pas à lui-même. Ce n'était pas seulement des lèvres, mais de toute son âme, qu'il avait dit, le matin de son élection :

— Je n'appartiens plus à aucun parti.

Et, si souvent, à nous autres :

— Je suis le premier des serviteurs de la loi.

S'il eut jamais une minute d'amertume, ce fut à la pensée que cette loi-là, ceux qui l'attaquaient, la connaissent mal. C'est un sujet dont nous avons causé mille fois. Je me souviens qu'au mois de septembre dernier, j'avais été le voir à Rambouillet. Il m'emmena faire un tour de voiture dans les bois et me parla d'un livre qu'il jugeait urgent d'écri-

re. Cela se serait appelé ou à peu près : "Qu'est-ce que la présidence de la République ? Qu'est-ce qu'elle peut être ?"

— Quand je jette les yeux sur les journaux, me disait-il, je vois que les gens m'invitent à relire la constitution et à aller au bout de mes pouvoirs. Vraiment, je crois que cette constitution, je l'ai lue plus souvent qu'eux, et plus souvent méditée. Je crois n'avoir négligé aucune des occasions qu'elle me donnait d'exercer légalement mon influence. Mais ce qui, d'autre part, me stupéfie, c'est l'ignorance que beaucoup de Français ont du gouvernement qu'ils se sont donnés. Je ne parle pas seulement de monsieur Tout-le-Monde, mais d'hommes politiques, de députés, de sénateurs, d'importants fonctionnaires. Ils me prennent pour un monarque absolu, un autocrate qui dérange, selon les caprices de son bon plaisir et les préférences de ses amitiés, le jeu des lois. Il résulte de tout cela, dans notre pays, un état d'esprit fâcheux. Les Français sont trop ignorants de la forme de gouvernement qu'ils se sont donné ; cela les fait souvent injustes et cela rend la tâche plus difficile à ceux qui les gouvernent.

Un autre jour, il me dit :

— Quand on vous demandera à quoi s'occupe le président de la République, vous pourrez répondre à ceux qui ne s'en doutent pas et à ceux qui feignent de l'ignorer que la constitution lui donne le pouvoir d'intervenir dans les affaires étrangères. Il représente au moins une permanence de sept années au milieu de tant de brusques changements si nuisibles à la conduite de notre politique extérieure.

Pour la Toux, Perte de  
voix, Enrouement, Maux  
de gorge, sucez les

**Bonbons de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

On comprendra que je n'en dise pas plus long sur ce chapitre. Je puis seulement affirmer ceci : M. Félix Faure prenait des notes presque quotidiennes sur tous les événements auxquels il avait été mêlé. Il songeait certainement à écrire des Mémoires, si, après l'action le loisir du repos et du souvenir lui avait été accordé. Je ne sais si des mains pieuses et filiales qui vont recueillir ces notes comme le plus précieux des héritages décideront un jour lointain de leur donner une forme ; mais ce que je puis certifier, c'est que ces confidences posthumes, dont l'intérêt historique serait considérable, mettront Félix Faure au rang de ceux qui ont bien aimé et qui ont bien servi la France.

En août 1894, au Havre, peu de temps après son élévation, un jour qu'un malaise le tenait au lit il me parla longuement de ses projets :

—La République, me dit-il, a déjà eu à sa tête des juristes, un soldat, un homme de science... C'est la première fois qu'elle arrête son choix sur un homme d'affaires. Et ceci, sans doute, m'a désigné au choix de mes collègues : j'ai bien fait mes propres affaires, et je les ai faites honorablement. Je voudrais donc, pendant mon passage à la présidence, que le pays fit, lui aussi, de bonnes affaires.

C'était là son rêve, et tout ce qui l'a détourné de cet effort, tout ce qui l'a paralysé dans son action en ce sens, l'a usé inutilement. Il avait surtout à cœur de voir résolue, pendant son septennat, la question des retraites ouvrières. J'avais eu la joie de lui amener un homme supérieur dont les idées lui agréaient. Jamais je ne le voyais depuis les premiers rêves et les travaux communs qui les avaient suivis, sans qu'il remit la conversation sur ce sujet qui lui tenait au cœur.

Ces hautes pensées ne l'empêchaient pas de se multiplier dans les petites choses avec tact et avec sensibilité.

Le lendemain de l'arrivée à Paris de l'empereur Nicolas, il me manda à l'Elysée à six heures et demie du matin. Il avait déjà déjeuné dans sa petite chambre et, depuis longtemps, il travaillait. Il me conta une scène dont je ne me souviens d'avoir lu le récit nulle part. Il avait découvert chez Nadar, je crois, un portrait de l'empereur Alexandre III qui jamais n'avait été livré à la famille du souverain. D'après cette photographie, le président avait fait peindre un portrait vraiment ressemblant de l'empereur défunt et il l'avait suspendu dans son cabinet de travail. Dès le seuil, Nicolas II aperçut cette image vénérée. Il fit deux pas et tomba à genoux.

Cette attention du président avait été à l'âme de l'empereur. Il ne fut pas moins touché, six mois plus tard, lorsqu'à l'occasion de la nouvelle année, il trouva une copie de ce portrait dans ses appartements privés :

"Je l'ai fait suspendre, écrivait à M. Faure l'impératrice, en affectueux et secret message, dans son cabinet de toilette. Il en aura la surprise ... main."

La mort de Félix Faure, foudroyé comme un soldat sur un champ de bataille, fera taire les dernières voix envieuses qui lui reprochaient surtout le côté extérieur et décoratif de sa charge. J'ai hésité avant de rapporter ici cette confidence. Je suis sûr qu'il ne se relèvera pas de sa tombe pour me reprocher d'avoir mal à propos trahi sa confiance.

Il me dit un jour :

—Si la guerre éclatait, demain, sur notre frontière de l'Est, les nécessités du jeu de notre constitution, le

vote obligatoire des deux chambres retarderaient la mobilisation de vingt-quatre heures. Jamais je ne m'assois à cette table sans me dire que c'est là un préjudice dont il ne faudrait pas que la France souffrit. Le jour où la guerre serait inévitable

je signerais le plan de mobilisation sans attendre le vote des chambres. C'est une résolution à laquelle il faut que je me prépare. J'y habitue quotidiennement mon cœur.

HUGUES LE ROUX.

## LE PANTALON DE M. PETITJEAN.

Monsieur Petitjean s'était acheté un pantalon tout fait, il l'avait essayé à la grosse, en le mettant devant lui, en homme qui voit du premier coup. Il était certain de son affaire ; mais voilà que rentré chez lui, en l'essayant pour de bon, le pantalon traînait à terre ; il eut beau tirer sur les bretelles il y aurait au moins six pouces de trop.

Bien loin de se désoler de ce contretemps, M. Petitjean se dit à lui-même :

"En faisant couper le bas, j'aurai de belles pièces pour racommoder le fond lorsqu'il sera percé."

Là-dessus il s'en va trouver Mme Petitjean et de son air le plus aimable :

"Chère, je me suis acheté un pantalon : je l'ai pris un peu long, six pouces de trop, exprès pour avoir des pièces : tu es si adroite qu'en deux coups de ciseaux et quelques coups d'aiguille, tu l'auras raccourci et ourlé à la bonne mesure, et ainsi je pourrai l'étréner demain."

Mais Mde Petitjean en était au passage le plus poignant de son feuilleton : elle répondit d'une façon distraitement :

"Certainement, cher, je le ferai avec plaisir mais pas aujourd'hui, je suis un peu fatiguée : demain je m'y mettrai, et tu pourras l'étréner après-demain."

Sans témoigner de mécontentement, M. Petitjean laisse madame Petitjean à ses héros et va trouver madame Groleau, sa belle-mère :

"Chère belle-mère, j'ai acheté un pantalon : je l'ai pris exprès un peu long, vous savez, par économie, pour avoir des pièces ; vous seriez bien aimable de me le raccourcir de six pouces, avec votre habileté ce sera l'affaire d'un quart d'heure : je voudrais l'étréner demain."

Mais madame Groleau, par exception, n'était pas de bonne humeur : elle l'envoya promener. M. Petitjean n'avait qu'une ressource.

A ce moment la maison résonnait comme si quatre ou cinq cents feuilles de tôle dégringolaient les unes après les autres dans l'escalier. C'était mademoiselle Petitjean qui de ses jolis doigts roses cherchait à défoncer le piano, sous prétexte d'exécuter une romance sans paroles du professeur Bemolski.

"Comme c'est joli, ce que tu joues là, chère petite !" dit Monsieur Petitjean : "quelle délicatesse dans ces petits doigts-là !..... Ne voudrais-tu pas, mon Angélique, rendre service à ton petit père, en coupant six pouces au bas de ce pantalon et en faisant les ourlets ?"

—Oh ! comme c'est ennuyeux d'interrompre ma leçon, cher papa !... Maman ne pourrait-elle pas vous fai-

re cela ?... elle aurait fait plus vite que moi et bien mieux...

Le cher papa, qui sentait la mauvaise humeur le gagner, partit sans répondre pour ne pas dire des choses désagréables à son Angélique.

Le souper ne fut pas gai, ce soir-là ; M. Petitjean se coucha presque aussitôt après. La veillée s'en ressentit, le piano respectait le sommeil paternel. Au bout de quelques temps Angélique se retira dans sa chambre se disant à elle-même :

"Ce pauvre petit père ! je n'ai pas été gentille envers lui : il faut que je répare cela."

Elle prit le pantalon, coupa six pouces, refit les ourlets et le remit à sa place. Mme Petitjean vint ensuite, pensant :

"J'ai manqué d'attention envers ce cher homme, c'est bien vilain, il faut réparer cela !"

Vite, elle prend le pantalon, coupe six pouces, refait les ourlets et le remet en place. Enfin, à son tour, Mde Grosleau, prise de remords.

"Ce pauvre Petitjean ! dit-elle,

comme j'ai été peu aimable ! je vais lui faire une surprise !"

Et les ciseaux coupent six pouces, et l'aiguille vole comme l'éclair et le pantalon est remis à sa place, à la hâte raccourci d'un pied et demi.

M. Petitjean, à son réveil, s'aperçoit qu'on a touché à son pantalon. Il le passe à la hâte. Mais quelle stupéfaction ?... et quelle fureur ensuite ! Dans ce costume de bain, il vient faire une scène épouvantable à Mme Petitjean, puis à Mme Grosleau, puis même à son Angélique. Toutes trois pensent qu'il est devenu fou, et, malgré leur frayeur, ne peuvent cependant pas s'empêcher de rire aux larmes. Chacune pense intérieurement à l'ourlet ; on s'explique, M. Petitjean se calme peu à peu et finit par rire lui-même.

Il en fut quitte pour acheter un autre pantalon de la même étoffe, toujours par économie, afin que le premier pût servir pour des pièces. Mais celui-là, il le prit juste à sa taille.

HENRY ANSTON.

## LE BOUT DE LA TABLE.

Aux grands diners de famille,  
—Que la famille fourmille  
Ou qu'on soit très espacé.  
Ainsi que le veut l'usage,  
Chacun est, suivant son âge,  
Ou plus ou moins haut placé.  
Les grands, à l'air respectable,  
Sont toujours les mieux lotis.  
Et c'est au bout de la table  
Que l'on met les plus petits.

Leur tenue est nette et sage.  
Quand on leur offre au passage,  
Les plats dorés ou fumants,  
Ils jettent, avant d'en prendre,  
Un oeil anxieux et tendre

Du côté de leurs mamans,  
C'est ce verdict équitable  
Qui règne sans démentis,  
Là-bas, au bout de la table,  
Où l'on met les plus petits.

Avec leurs frimousses roses,  
Ils se moquent bien des choses  
Qu'on dit "en société",  
Et leur bon sens très pratique  
Préfère à la politique  
Une tranche de pâté...  
Pendant qu'à grands cris on table  
Sur les chances des partis,  
Là-bas, au bout de la table,  
Ils mangent, les bons petits !

Leurs mimiques attendries,  
 Vont aux fines chatteries  
 Que leur promet le dessert :  
 Fruits glacés qu'on dresse en cône,  
 Mandarins d'un beau jaune  
 Sur les mousses d'un beau vert...  
 Pour ce régal délectable  
 Ils ont des regards gentils.  
 Là-bas, au bout de la table,  
 Les petits, les tout petits !

Mais, hélas ! qui n'a sa peine ?  
 Souvent leur attente est vaine,  
 Car, prudente jusqu'au bout,  
 La maman—qu'on se le dise !—  
 N'admet qu'une friandise  
 Alors qu'on voudrait "de tout" !...  
 C'est le deuil inévitable  
 Des rêves anéantis,  
 Là-bas, au bout de la table  
 Où l'on met les tout petits !

Chers enfants, séchez vos larmes !  
 Certes, il était plein de charmes  
 Le spectacle merveilleux  
 De ces choses raffinées  
 Dont les grâces contournées  
 Vous écarquillaient les yeux :  
 Mais quel piège épouvantable  
 Pour vos frères appétits,  
 Petits du bout de la table,  
 Ô tendres et chers petits !

D'ailleurs, dans bien peu d'années,  
 —Ainsi vont les destinées !—  
 Ne vous trouverez-vous pas  
 Parmi ces personnages graves  
 Parmi ces grands, ces burgraves,  
 Que vous enviez tout bas ?...

Vous prendrez l'air redoutable  
 Des vieux... qui seront partis...  
 Tandis qu'au bout de la table  
 S'asseoiront d'autres petits.

Au lieu de votre humble chaise,  
 Vous occuperez à l'aise  
 Une des places de ceux  
 Qui bavardent sans vergogne,  
 Et qui boivent du bourgogne  
 Et du champagne mousseux...  
 Grands singes—race irritable !—  
 Vous verrez les ouistitis  
 Grouiller au bout de la table  
 Là-bas, petits, tout petits.

Exempts des anciens supplices,  
 Vous connaîtrez les délices  
 De ces menus débordants ;  
 Mais vos estomacs malades  
 Souvent les trouveront fades...  
 Ou vous n'aurez plus de dents,  
 Et le regard lamentable  
 De vos yeux appesantis  
 Ira vers le bout de la table  
 Où l'on met les tout petits.

Alors, enfants, qu'on relève  
 Ces jolis fronts de rêve,  
 Ces jolis front chevelus,  
 Et, sans envier personne,  
 Contents de ce qu'on vous donne,  
 Ne demandez rien de plus,  
 Car la place souhaitable  
 Est,—je vous en avertis !  
 Le bout, le bout de la table,  
 Où l'on met les tout petits !

JACQUES NORMAND.

Pour les Névralgies, Rhuma-  
 tismes Goutte, Sciatique,  
 n'usez que

**L'Huile de Pin Parfumé**

Produits Français  
 couronnés par  
 l'Académie  
 française.

# UN PEU DE TOUT.

Aux Etats-Unis, il y a 35,467 pharmaciens.

Il y a près de 400 orphelinats en Prusse avec 20,000 internes.

La vue des sauvages est bien supérieure à celle des blancs.

Le canal de Suez a coûté environ \$100,000,000. Et il est loin d'être achevé.

La récolte d'oranges, en Floride, est presque complètement perdue par suite du froid.

La Banque de Québec vient de mettre en circulation de nouveaux billets de \$5 à \$100.

La presse associée du Canada demande de réduire le taux des chemins de fer à  $1\frac{1}{4}$  cent par mille.

A Jérôme, Arizona, il n'y a pas de prison et les prisonniers sont enchaînés aux poteaux télégraphiques.

Près de 1,000,000,000 de verges de rubans de toutes couleurs sont employées annuellement par le beau sexe du continent européen.

L'Angleterre et ses colonies ont exporté pour 432 millions et importé pour 470 millions de piastres en 1898.

Tous les ans, il se prend en moyenne 390,000 tonnes de hareng. Et tout cela se consomme avant la fin de la saison.

La statue de Pierre le Grand, à St-Petersbourg, pèse 1,000 tonnes. C'est la plus grosse statue de l'univers.

La peine de mort est abolie dans 4 Etats de l'Union Américaine: le Maine, le Michigan, le Rhode Island et le Wisconsin.

Un médecin nous apprend que les personnes qui dorment la bouche fermée vivent plus longtemps que les autres.

Un crocodile prend 80 secondes à se tourner complètement.

Parito, que l'on croit être le dernier Indien Yaqui de la Californie, est décédé. Il était âgé de 108 ans.

Dans les Etats du Sud, il y a 425 fabriques de coton qui ont manufacturé l'an dernier, 11,277,674 balles de coton.

La rue Washington, à Boston, a environ 6 lieues de longueur.

Pendant l'année qui vient de finir, le gouvernement des Etats-Unis a imprimé et émis environ deux milliards et demi de timbres poste de 2 cents.

On annonce de source autorisée que l'Allemagne est arrivée à une nouvelle et importante entente avec la France depuis l'élection de M. Loubet comme président de la République française.

La ville de Montréal a perçu \$3,078,839.15 de taxes en 1898.

# CHRONIQUE DU MOIS

Les " petits côtés de l'Histoire ", quel curieux livre il y aurait à écrire avec ce titre ! On ne manquerait pas, je suppose, d'y mettre l'anecdote que vient de conter un de mes confrères. Cette anecdote a trait à Mme Loubet, la femme du nouveau Président de la République, et à son plus jeune fils, âgé de six ans à peine.

— Quelle femme est Mme Loubet ? demandait-on.

— Une femme modeste, répondit quelqu'un, et que la perspective de s'installer à l'Élysée n'a pas réjouie un instant ; je puis le prouver par le récit d'un mot de son jeune fils que j'ai entendu.

Et voici l'anecdote, telle que l'a rapportée mon confrère :

C'était dans le Jardin du Luxembourg, le lendemain de l'élection. Le petit garçon du Président jouait en compagnie de son institutrice, quand survint un ami personnel de M. Loubet. Il aborda l'enfant et lui dit en riant :

— Sais-tu que ton papa est le chef de l'État ? Ces mots, le bambin éclata en sanglots. On le calma, on l'embrassa. Puis, on lui demanda pourquoi il avait pleuré.

— C'est que, dit l'enfant en s'essuyant les yeux, maman pleure aussi chaque fois qu'on lui parle de ça !

Le mot, est, paraît-il, absolument authentique.

\* \* \*

Autre " petit côté " de l'Histoire :

C'est par un cocher de fiacre que la mort de M. Félix-Faure a été, affirme-t-on, connue dans Paris.

Il était près de dix heures du soir. Ce cocher suivait le trottoir du faubourg Saint-Honoré, encore désert à ce moment. Devant la porte de l'Ely-

sée, il reconnaît un de ses amis, cuisinier au palais de la Présidence.

— Pas gai, ton quartier, ce soir ! dit le cocher.

— Nous n'avons pas de quoi être gais non plus ! fait l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Il y a que le Président vient d'avoir une attaque et qu'il est en train de mourir...

Le cocher, sans en écouter davantage, fouetta son cheval, et fila à toute vitesse.

Dix minutes après, il venait, dans un café où se réunissent les " reporters " des principaux journaux de Paris, annoncer la funèbre nouvelle " puisée aux sources les plus sûres ".

Sa déclaration fut d'abord reçue avec une réserve un peu défiante ; mais, après vérification, on constata qu'à l'instant même où il la faisait, le Président avait rendu le dernier soupir.

\* \* \*

Modeste, ce cocher ne voulut même pas donner son nom aux journalistes. Il ne ressemble guère à ce musicien italien qui vient d'arriver à Paris et dont on nous avait célébré le génie à l'avance. Pas simple du tout, ce musicien ! D'après ce qu'on nous disait, il était incomparable. Et il a suffi qu'on entende un peu de sa musique pour juger qu'il est un compositeur des plus ordinaires.

Ne nous corrigerons-nous donc jamais de nos défauts ? Il suffit chez nous d'être étranger, semble-t-il, pour qu'on ait du mérite. Nous avons des compositeurs qui ont dix fois, vingt fois plus de talent que ce musicien italien, et on n'en parle pas, on n'écoute même pas leurs oeuvres !

N'est-ce pas de la sottise ?

Et nos compositeurs ne protestent pas !

Peut-être ont-ils tort. Ils devraient être, sans doute, de la force de ce pianiste du nom de Rosenthal, pour qui l'art de la réclame ne possède plus de secrets. Ce virtuose ne se contente pas d'informer fréquemment l'univers qu'il est un artiste sans pareil ; il conte ou fait conter dans les feuilles publiques des histoires extraordinaires. Dernièrement, par exemple, on citait ce fait qu'il avait traversé un lac suisse à la nage.

Cela, évidemment, établit que M. Rosenthal est bon nageur, mais cela ne suffit pas à prouver qu'il est un pianiste incomparable. Pour faire cette seconde démonstration, M. Rosenthal a recours à d'autres moyens. Il fait insérer dans les gazettes des réclames étonnantes dont voici un spécimen, extrait d'un journal américain :

"Ce héros de la musique, qui possède la dextérité d'un prestidigitateur, la force d'un forgeron, la délicatesse d'une femme, la sincérité d'un disciple des Muses ; qui a travaillé son instrument avec la sauvagerie d'un tigre et la persévérance d'un castor ; qui a dompté la bête récalcitrante qu'est le piano, lui a appris à connaître son maître, à trembler sous ses griffes et à gémir selon ses commandements..."

Et cela continue pendant une trentaine de lignes encore !

L'Institut de Vienne répare-t-il aussi les membres brisés ! On pourrait lui envoyer ce voyageur anglais, M. Charles Pfeiffer, qui a l'étrange spécialité d'être victime d'accidents de chemins de fer. Il est vrai que M. Pfeiffer est en train de se faire des rentes avec ces accidents.

Il fut récemment blessé dans une collision sur le chemin de fer du Grand-Ouest. Mercredi dernier, les Tribunaux lui ont accordé une indemnité de 62,500 francs. C'est assez coquet.

Mais le plus beau de l'affaire, c'est que c'était là pour M. Pfeiffer une récidive, si l'on ose ainsi parler ; car, en 1892, ce même personnage malchanceux, voyageant sur une autre voie ferrée, avait déjà été victime d'une collision, à la suite de laquelle les Tribunaux lui attribuèrent une indemnité de 45,000 francs.

45,000, plus 62,500, cela fait 107,500 francs en moins de sept années, soit un revenu de plus de 15,000 francs par an.

Dans ces conditions, l'accident de chemin de fer devient presque une carrière, et une carrière lucrative.

Mais, à la place de M. Pfeiffer, je me défilerais. On réussit une fois, deux fois. La troisième fois, on risque d'y laisser sa vie.

Qu'il y prenne garde !

JACQUES LEFRANC.

---

## Hotel Jacques-Cartier MONTREAL

---

**MAINTENANT  
REOUVERT**

Toutes les améliorations modernes. Cuisine excellente, chambres bien meublées. PRIX MODÉRÉS. Situé aux Nos 21, 23 et 25 Place Jacques-Cartier, tout près du débarcadère des bateaux de la Cie du Richelieu et de la gare Dalhousie.

**J. B. BUREAU & CIE, Propriétaires.**

---

Si vous êtes convalescent,  
faible et épuisé, prenez le

**Vin de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie française

## LE GRILLON DU MOULIN.

Par **PONSON DU TERRAIL.**

### I

Ce Grillon était une jeune fille.

Et cette jeune fille trottinait, les pieds dans la rosée, un peu avant le lever du soleil, dans le sentier qui traverse les prés et va du moulin au village.

Jamais peut-être on ne verra plus joli sentier, et prés plus verts, et moulin plus babillard, et village plus rustique, et jeune fille plus fraîche, plus pimpante, et plus adorablement jolie que le Grillon.

Le moulin était dans le pli d'un vallon, à un quart de lieue de la Loire, tout auprès du village qu'on appelle Férolles-les-Prés.

Et on a bien raison de lui donner ce nom, car vous chercheriez en vain du regard un labourage ou un vignoble. Il est entouré d'une ceinture de prairies vertes que bordent de grands peupliers mélancoliques.

Le moulin est tout au fond, derrière le clocher, au pied du premier coteau qui ferme le val. Le cours d'eau qui le fait tourner n'a pas de nom sur les cartes, même sur la carte du département. C'est un ruisseau tapageur qui sort des sables de Sologne, dont l'eau a légèrement le goût de la poix résine, mais qui est néanmoins claire, limpide, et étincelle comme un cristal quand un rayon de soleil parvient à se glisser au travers des saules qui croissent sur ses deux berges.

Le moulin a un nom : on l'appelle Brin-d'Amour. — Pourquoi ? — Le

magister, qui croit être un savant, et le curé, qui l'est un peu, ne vous le diraient pas plus que moi. Les anciens du pays sont aussi ignorants que le magister. Le moulin s'appelle Brin-d'Amour, parce qu'il n'a pas d'autre nom.

Or, en ce temps-là, mettez que c'était il y a huit ou neuf ans, car cette histoire est toute fraîche, la meunière de Brin-d'Amour était une fort belle femme qui n'avait pas tout à fait quarante ans, et aurait bien pu n'en avouer que trente si on ne lui avait pas connu de par le monde un grand fils qui avait déjà tiré à la conscription il y avait beau jour.

Dame Suzou, comme on l'appelait, s'était mariée à quinze ans, et elle avait été veuve à dix-neuf. Jamais elle ne s'était remariée.

Et, certes, les amoureux et les prétendants n'avaient pas manqué pourtant, et si on les eût mis à la file les uns des autres, ils auraient fait une jolie procession qui aurait pu aller de Férolles à Châteauneuf en se donnant la main.

D'abord même Suzou était plus jolie, plus fraîche encore, plus blanche que les plus belles dames de la ville.

Elle avait des yeux bleus qui paraissaient bruns, les cheveux d'un noir de jais, un petit nez retroussé plein de malice et de bonté à la fois, des dents bien blanches et bien rangées, et lorsqu'elle riait, ce qui lui arrivait souvent, on aurait dit que le bon Dieu ouvrait un coin de son paradis et que

les anges y jouaient à cache-cache.

Elle avait bien la taille un peu épaisse, mais où est le mal ? Les taillés de guêpe ne se trouvent pas aux champs et ne font pas toujours le bonheur des villes.

Et puis, mame Suzon était quasiment une dame sous le rapport de la fortune.

Il y avait quarante arpents de bonnes terres qui ne devaient pas un liard aux hypothèques tout à l'entour du moulin, et le moulin était le premier, comme il était le plus joli de la contrée.

Au bord de la Loire, quand vous demandez à voir un moulin, on vous montre une poivrière en bois qui tourne sur un piveau et que le vent fait marcher. Quand il ne vente pas, il n'y a pas de farine, et sans farine, comment faire du pain ?

Ce diable de fleuve qu'on nomme la Loire, il ne donne de l'eau que lorsqu'il déborde : ou il vous laisse mourir de soif ou il vous noie.

Brin-d'Amour était donc une exception.

Brin-d'Amour était un moulin à eau que le petit ruisseau fait tourner en tout temps ; un moulin modèle, qui faisait tic-tac nuit et jour, et broyait plus de grain à lui tout seul que toutes des vilaines baraques perchées sur des fourmillières, et qui ne parviennent pas à égayer le triste paysage qu'elles dominent.

Comment, avec une pareille dot, mame Suzon ne se serait-elle pas remariée, haut la main, si elle en eût eu fantaisie ?

On disait même qu'un noble ruiné l'avait demandée.

Mais on dit tant de choses !

Ce qu'il y avait de certain, c'est que mame Suzon était restée veuve,

concentrant toutes ses affections sur son fils Laurent, et sur sa nièce Noémi.

Noémi avait quatorze ans lorsque Laurent tira au sort.

Laurent était un beau garçon, lesté, bien décollé, travailleur et bon enfant.

Il avait les petits pieds, les petites mains, l'œil bleu et les cheveux noirs de sa mère.

Avec un brin de toilette, le dimanche, il était si "faraud" qu'il eût pu jouer le rôle de "coq du village."

Noémi était une petite blonde piquante, alerte, rieuse comme sa tante, si mignonne qu'on eût dit une fée des bois, et en élevant l'orpheline, mame Suzon souriait et se disait : Quelle jolie bru j'aurai là quelque jour !

Mais, hélas ! mère propose et fils dispose.

Un soir du mois de mars de l'an 185., Laurent arriva au moulin avec une gerbe de rubans multicolores à son chapeau.

C'était le soir du tirage au sort.

Mame Suzon se mit à rire, et Noémi, l'espiègle petite fille, rit plus fort encore, car toutes deux s'imaginèrent que Laurent faisait une farce.

En effet, le matin même, il avait amené un bon numéro.

Pourquoi donc jouait-il au conscrit ?

Mais après avoir ri, les deux femmes se mirent tout à coup à pleurer.

Laurent était réellement conscrit. Il voulait partir à la place d'un autre.

Cet autre était son frère de lait, un assez mauvais garnement dont les parents ne valaient pas cher.

Mais la mère de ce dernier avait nourri Laurent ; Laurent aimait son frère de lait, et quand il avait vu le

jeune homme tomber au sort, il avait consenti à partir à sa place.

Le mal n'était pourtant pas sans remède, attendu qu'il y avait de beaux écus au moulin, et que mame Suzon ne se ruinerait pas à remplacer son étourdi de fils.

Mais Laurent voulait partir.

Il sauta au cou de sa mère, qu'il prit à part, et lui dit :

—Laisse-moi aller. D'abord, je verrai du pays... Si je m'ennuie loin de toi, je vous l'écrirai, tu me remplaceras. Ensuite, vois-tu, je suis amoureux fou de Noémi, et elle m'a que quatorze ans, et avant deux ans il ne faut pas y penser.

Et, malgré tout, Laurent partit.

Et il y avait déjà deux ans qu'il était sous les drapeaux, ce qui fait que Noémi avait seize ans le jour où commence notre récit.

Et maintenant que vous savez le nom du moulin, celui de la meunière, et l'histoire de son fils, suivons, si vous le voulez bien, le Grillon, c'est-à-dire Noémi, qui s'en allait d'un pas léger à Férolles-les-Prés, un matin de septembre, comme on sonnait l'Angelus, et peu soucieuse de mouiller ses petits pieds dans la luzerne qui avait envahi le sentier.

## II

Mais d'abord pourquoi l'appelaient-on le Grillon ?

Elle avait cinq ans lorsque sa mère mourut.

Sa mère était sœur de mame Suzon.

La pauvre femme était morte de chagrin, car elle avait épousé un mauvais sujet qui, après avoir tout mangé, était allé se noyer dans la Loire.

Donc, mame Suzon avait recueilli l'enfant et lui avait servi de mère.

La petite Noémi était alors toute

malingre, toute chétive, noire comme un pruneau en dépit de ses cheveux blonds, et, quand elle fut installée au moulin, elle choisit pour place favorite le coin de la cheminée.

Tout le jour, et bien avant dans la soirée, elle était là, se roulant dans les cendres et écoutant chanter la marmite ou le chaudron sur le feu de bourrées ou de javelles, et chantant pareillement des lambeaux de chansons, des fragments de cantiques, tout ce qu'elle entendait et qu'elle retenait sans peine.

Quand elle prit sa nièce avec elle, mame Suzon était veuve aussi, et elle pleurait encore son homme. Les chansons naïves de la petite lui tombèrent sur le cœur comme un baume.

Pour la première fois peut-être, depuis bien longtemps, la veuve ne pleura plus chaque fois après souper.

Il y avait eu sécheresse et pendant tout un long été, le ruisseau tari n'avait pu faire tourner le moulin.

Du jour où la petite fut au moulin, on vit le ruisseau couler à flots.

Enfin, un vieil oncle du défunt meunier mourut et laissa un beau bien de près de vingt mille écus à son jeune neveu et à sa nièce par alliance.

Or, il est une superstition populaire qui est commune à toute la France, c'est que cet insecte presque imperceptible qu'on nomme un grillon, qui s'établit dans les briques d'une cheminée derrière la plaque du foyer, qu'on voit rarement et qu'on entend chanter toujours, est une sorte de dieu laïc, de génie familier et protecteur de la maison.

La chaumière qui possède un grillon est bénie de Dieu.

La petite Noémi ne quittait point le coin du feu ; de plus, elle chantait toujours.

En outre, depuis qu'elle était au

moulin, le moulin tournait, les pratiques arrivaient et avec eux les beaux écus et en plus de tout cela, l'héritage de l'oncle.

Pour sûr, Noémi portait bonheur.

Vous comprenez maintenant pourquoi on l'avait appelée le Grillon.

Quand elle fut grande, cependant, elle quitta le coin du feu, renouça à son rôle de Cendrillon et s'en alla comme les autres, à l'école d'abord, puis aux champs.

Mais comme elle chantait toujours et que d'ailleurs le bonheur était toujours à la maison, le nom de Grillon lui resta.

Donc, le Grillon s'en allait à l'aube, par le sentier qui descendait du moulin au bourg.

Un bourg de soixante feux, dans lequel il n'y avait qu'un bourgeois qui était un ancien cuisinier de Paris, et qu'on appelait le père Franval ; ni gendarmerie, ni pompiers, ni aucun corps constitué, et qui n'avait jamais fait parler de lui d'aucune manière.

Le maire habitait au château, à deux lieux de là.

L'autorité n'était donc représentée, à Férolles, que par l'adjoint, un bon paysan, le curé, un brave prêtre qui observait, en donnant tout aux pauvres, le vœu de pauvreté qu'il avait fait, et le maître d'école, un vieux brave homme qui était plus versé dans l'arpentage que dans la grammaire, et qui donnait vacance à ses écoliers chaque fois qu'il était en retard pour engranger sa récolte.

Du reste, l'adjoint, le curé et le maître d'école étaient unis comme les doigts de la main, se réunissaient l'hiver au presbytère et jouaient à la bête ombrée, un jeu inoffensif qui a quelque succès aux bords de la Loire.

Les élections n'avaient jamais divisé personne à Férolles-les-Prés. Le conseil municipal ignorait les orages

et quand le feu prenait quelque part, tout le monde y courait.

Enfin, la femme de l'instituteur apprenait à lire aux petites filles, et jamais on n'avait eu de dissensions relatives à l'enseignement.

On dit même, mais nous n'oserions l'affirmer, que le préfet, passant par là, avait donné à Férolles le nom de "commune-modèle".

Le facteur qui venait de Jargeau ne passait que tous les deux jours ; et encore passait-il de grand matin, ayant rarement une lettre à distribuer, et plus rarement encore une autre lettre à prendre dans la boîte vermoulue qui se trouvait auprès de l'église, tout à côté du maréchal.

En revanche, il portait une demi-douzaine de journaux politiques pour M. le maire, et de journaux de mode pour madame la mairesse, lesquels étaient dans leur château, au haut du côteau qui ferme le val, et par conséquent en Sologne.

Or, au château du comte de S... — car le maire était comte, — une bouchée de pain, un morceau de fromage et un bon verre de vin attendaient ce modeste fonctionnaire auquel les paysans ont naïvement donné le nom de postillon. Ce qui faisait qu'il s'arrêta à peine à Férolles, et y passait habituellement le matin, tant le verre de vin lui allongeait le cœur et les jambes.

Quand je vous dirai que, dans la poche de son tablier, le Grillon avait une lettre, vous comprendrez pourquoi elle marchait si lestement avant le lever du soleil. Elle voulait arriver à Férolles avant le facteur. Cette lettre portait cette suscription :

A monsieur Laurent Mercelin,  
caporal au 4e bataillon de chasseurs  
à pieds, à Lyon,

Donc le Grillon arriva à Férolles.  
Les quelques maisons qui bordent  
l'unique rue commençaient à s'ou-

vrir. Les hommes outillaient leurs charrues et garnissaient leurs chevaux ; les femmes peignaient et dégrassaient leurs marmots ; le maître d'école battait un brin d'avoine, dans sa grange, avant l'heure de la classe, et le bon curé sortait de son presbytère pour entrer à l'église et dire sa messe.

—Bonjour, Noémi, dirent les uns en la saluant.

—Bonjour, manzelle, dirent les autres en souriant.

—Bonjour, Grillonnet, fit le maréchal, qui allumait le feu de sa forge.

Le grillon rendit salut et sourires, entra dans la forge et dit à Mathurin Baudry, — c'était le nom du maréchal — en le regardant de son petit air malin :

—On a beau se lever matin, on arrive toujours pour se chauffer chez vous.

—C'est à toi qu'il faut dire ça, ma petite, répondit le forgeron. Pourquoi te lèves-tu de si bonne heure ?

—J'apporte une lettre pour le facteur. C'est bien son jour, n'est-ce pas ?

—Oui, les mardis, jeudis et vendredis. Tiens, justement, le voici, ma mignonne, là-bas au bout de la grange au père Siffet.

—Eh bien, dit la jeune fille, je vais à sa rencontre. Qui sait ! il a peut-être aussi des lettres pour nous.

—C'est une lettre pour Laurent, ça, n'est-ce pas ?

—Oui-da, et une longue encore... et quand il l'aura lue...

—Eh bien ? fit le maréchal en clignant de l'œil.

—Eh bien, je crois qu'il se laissera remplacer et qu'il nous reviendra.

—Petite coquine, dit le forgeron, tu veux donc devenir madame Laurent au plus vite ?

Elle rougit et baissa sa jolie tête. Le forgeron ajouta : Du reste, vous

avez raison, ta tante et toi. On dit que nous allons avoir la guerre...

—La guerre ! dit la jeune fille avec effroi.

—Je connais ça, moi qui ai été soldat... un malheur est vite arrivé... et quand on a du bien et un joli moulin au sokeil, ma mignonne, c'est pas la peine de se rafraîchir la tête d'une prune sans eau-de-vie.

Le Grillon joignit les mains :

—La guerre ! dit-elle, la guerre ! mais vous me faites une peur affreuse, Mathurin !

Le facteur, apercevant la jeune fille, avait coublé le pas, de telle façon que le Grillon, tout ému, du reste, des paroles du forgeron, n'eut pas besoin d'aller à sa rencontre.

—Hé ! mamzelle Noémi, j'ai une lettre pour vous.

—Pour moi ou pour ma tante ?

—Pour vous. Et le facteur tendit la lettre.

—Ah ! dit le Grillon en s'en emparant, c'est une lettre de Laurent. Quelque chose me disait en chemin qu'elle arriverait aujourd'hui.

—Ca va m'épargner une jolie trotte, fit le facteur.

Le Grillon décacheta la lettre avec une fiévreuse impatience ; mais, dès les premières lignes, elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes, et elle se laissa tomber presque sans connaissance dans les bras du forgeron et du facteur abasourdi.

### III

Avant de dire ce que contenait cette lettre, qui venait de produire une si vive émotion sur le Grillon, disons ce que renfermait celle que la jeune fille portait à la poste.

Elle était de mame Suzon à son fils.

La meunière écrivait :

“Mon cher enfant,  
“Tout le monde me dit que je suis

toujours jeune, mais je sens bien que j'ai vieilli de dix ans depuis ton départ. Il faut donc que tu reviennes.

"D'abord j'ai besoin de toi. A la vente du pauvre père Bictaud, qui est mort cet hiver, j'ai acheté la petite ferme des Genetières. C'est trente arpents de plus à cultiver. Ensuite, le moulin n'a jamais tant tourné, et nous ne pouvons plus suffire.

"J'aurais comme une idée d'en construire un second un peu plus haut.

"Il y a bien de l'eau pour deux moulins dans le ruisseau.

"Tu t'établirais et tu prendrais ce-lui-là.

"Voici que Grillonnet a seize ans ; elle s'est faite belle fille et forte. Vous pouvez vous marier, mes enfants, M. le curé et M. le maire vous donneront la permission.

"Par conséquent, reviens, mon bon petit homme, les yeux me tombent de te voir.

"Je suis allée hier à Orléans, et j'ai porté deux beaux sacs de mille francs pour ton remplacement.

"En outre, dans cette lettre, je t'envoie cent francs pour ton voyage.

"Mais si tu avais des dettes, et si ça ne suffisait pas, écris-nous poste pour poste, on te renverra ce que tu demanderas.

"Hier, on disait que nous allions avoir la guerre. Ça me fait peur, et j'en ai froid dans tout le corps. Vilain enfant que tu es ! Avais-tu donc besoin de te faire soldat, et surtout de partir à la place de ce garnement de Michel, qui est bien le plus mauvais sujet de tout le pays ?

"Ah ! si je n'avais pas été si malade quand tu es né, ce n'est pas ces gens-là qui t'auraient nourri.

Il faut que tu sois bon comme le pain, mon enfant, pour n'avoir pas sucé de la méchanceté avec un pareil lait.

"Il n'y a pas dans tout le pays des brigands pareils à ces Brûlart. Le fils ne vaut pas mieux que le père. C'est misérable, mais ça n'a que ce que ça mérite ; ça vit de rapine et de braconnage, et ils m'en ont tant fait, tant fait, que je leur ai fermé la porte du moulin.

"Faut même que je te donne une nouvelle qui te saignera un peu le cœur, car tu es bon, mon pauvre enfant. Ta nourrice, la mère Brûlart, est morte cet hiver. Nous n'avons pas voulu te l'écrire ; mais puisque tu vas revenir, autant vaut que tu le saches tout de suite.

"Elle est morte après avoir traîné deux mois ; elle s'est confessée, ce qui a étonné tout le monde, car jamais elle n'allait à l'église et jurait comme une païenne. Je ne sais pas ce qu'elle a dit au curé, mais il est sorti de chez eux tout bouleversé, et même quand il m'a vu le lendemain à l'enterrement, il n'était pas encore remis.

On dit même qu'il a écrit une lettre sous sa dictée, et que cette lettre, qui est adressée on ne sait à qui, a été déposée chez un notaire de Jargeau.

"Quand la mère Brûlart a été morte, le père et le fils ont recommencé leur vie de vagabondage et de vol. Ça ne m'étonnerait pas qu'au premier jour ils fussent mis en prison ; et c'est un bien mauvais service que tu as rendu à Michel de le remplacer. Le régiment l'aurait peut-être rendu meilleur et remis dans le bon chemin.

"Enfin, mon enfant, reviens vite ; Grillonnet n'ose trop rien dire, mais quand on parle de toi, sa petite poitrine se soulève, et en place de chanter, elle soupire, que ça me rend le cœur gros.

"Nous vous marierons tout de suite, et je crois bien, quoiqu'on dise, que je suis toujours jolie, que je n'ai pas peur de devenir grand'mère.

"Je t'embrasse mille fois et Noémi aussi.

"Ta mère qui t'adore,

"SUZANNE TIERCELIN."

Cette lettre avait été écrite la veille au soir, entre la tante et la nièce. La tante souriant, la nièce soupirant de plus belle. Aussi, le lendemain matin, personne n'était encore levé au moulin que le Grillon était en route pour Pérolles-les-Prés.

Voyons maintenant ce que contenait cette lettre apportée par le facteur et qui avait si vivement impressionné la jeune fille.

Elle était de Laurent.

Mais elle n'était pas timbrée de Lyon et portait, au contraire, la date de Chambéry.

Elle était adressée à Noémi et ainsi conçue :

"Commence tu es une brave et courageuse petite femme, mon cher Grillon adoré, c'est à toi que j'écris de préférence à ma mère, qui ne manquera pas de pleurer quand tu lui diras la nouvelle.

"Nous sommes partis de Lyon à marche forcée, voici trois jours, et nous ne nous sommes arrêtés qu'ici, on dit-on, nous reposerons une nuit.

"Comme je pensais à toi, à notre bonne mère, et que j'allais me décider à revenir au pays et à me laisser remplacer, voici que le bruit que nous avons la guerre se répand dans le bataillon ; on nous consigne à la caserne, et quelques heures après, on nous dit que nous allons en Italie.

"Pense donc ce qu'auraient dit les camarades si j'avais parlé de me faire remplacer.

"On n'aurait pas manqué de prétendre que j'avais peur, et il n'y fallait pas songer.

Mais on dit que la guerre ne sera pas longue, que c'est l'affaire de deux ou trois batailles, et que dans six mois nous serons de retour.

"Tu penses bien qu'alors les camarades dont j'aurai partagé les dangers, les privations et les fatigues, ne pourront plus dire que je suis un poltron, lorsque je leur annoncerai que je retourne au pays pour faire ma petite femme de mon cher Grillonnet que j'aime de tout mon cœur.

"Console bien notre mère ; dis-lui combien je vous aime toutes deux, et puis, n'allez pas vous imaginer qu'il peut m'arriver malheur.

J'ai toujours au cou les deux médailles que vous m'avez données quand je suis parti, et j'ai idée qu'elles me protégeront. Je t'écris sur mon genou. Nous sommes campés hors la ville, et nous sommes si las que la terre sur laquelle nous couchons me rappelle nos bons matelas de plume d'oie du pays.

"Adieu ! mon cher Grillonnet, au revoir plutôt, car je reviendrai, et bien vite, je te le promets. Tâche que notre mère ne pleure pas trop, et aime bien celui qui se dit pour la vie,

"Ton petit mari,

"LAURENT."

"P. S. Ecrivez-moi : A M. Laurent Tiercelin, caporal au 4e chasseurs à pied. Faire suivre en Europe. Si d'ici là j'ai attrapé les galons de sergent, elle m'arrivera tout de même.

"C'est de votre lettre que je parle.

—Pauvre mamzelle ! murmura le facteur en regardant Noémi qui fondait en larmes.

—Qu'est-ce qui arrive donc ? demanda le forgeron qui fit sa grosse voix pour ne pas paraître ému.

Dans votre intérêt et pour votre bien n'usez que le

**Savon de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

Le Grillon lui tendit la lettre et continua à pleurer.

—Bah ! dit l'ancien soldat, ce n'est pas une affaire après tout. J'en ai vu bien d'autres, moi ; est-ce que je ne suis pas revenu ?

Et comme il disait cela, un nouveau personnage entra dans la forge et dit :

—Qu'est-ce qu'elle a donc à pleurer comme ça, le Grillon ?

Ce nouveau personnage n'était autre que Michel Brûlart, le frère de lait de Laurent, celui-là même dont la meunière avait tracé un si triste portrait dans la lettre qu'elle écrivait à son fils.

#### IV

Qu'on nous permette une rapide silhouette de Michel, le frère de lait de Laurent, qui venait d'entrer dans la forge de Mathurin Baudry.

Michel était du même âge que Laurent, puisqu'il était son frère de lait, et il était par conséquent sur ses vingt-quatre ans.

C'était un grand garçon maigre et sec, aux cheveux jaunes, à l'œil gris, à la figure longue, éclairée par de petits yeux gris sans chaleur, aux lèvres minces, recouvrant de vilaines dents longues et déchaussées.

Son père et lui avaient une assez mauvaise réputation dans la contrée environnée, et les gens de Férolles s'applaudissaient de ce qu'ils n'étaient pas sur la commune, leur chaumière s'élevant à bord du bois, sur le territoire de Souvigny.

Cultivateurs, il ne cultivaient rien du tout, pas même les deux arpents de mauvaise terre qu'ils possédaient à l'entour de leur maison.

Les fermiers du voisinage les employaient quand ils ne pouvaient faire mieux, au temps de la moisson.

Les marchands de bois d'Orléans qui achetaient une coupe leur donnaient des bourrées à l'entreprise.

Ce dernier travail leur plaisait plus que tout autre, et la raison en était bien simple.

Tout en cordant du bois, le père et le fils étaient aux écoutes.

Si une meute chassait un lièvre, ils prenaient lestement leur fusil caché sous un fagot, couraient attendre la bête au passage, la tuaient et l'emportaient bien avant l'arrivée des chiens et du chasseur.

Le poulailler de Châteauneuf leur payait le lièvre trois francs, et leur journée était bonne.

En hiver, ils tendaient des pièges à bécasses.

En été, ils prenaient des jeunes perdreaux au filet.

En toute saison, le bien d'autrui leur payait une dime.

Arbres à fruits, graines, fourrages, pomme de terre, tout leur était bon.

Mais on les craignait, parce qu'on les savait capables de tout.

Le voyant entrer chez lui, le maréchal le regarda de travers.

—Qu'est-ce que tu veux ? lui dit-il.

—Du feu pour allumer ma pipe, répondit le garenement.

Et il tira de sa poche un brûlegueule tout bourré et se dirigea vers le fourneau, en disant :

—Qu'est-ce qu'elle a donc, le Grillon ?

Noémi pleurait à chaudes larmes et n'avait pas même fait attention à lui.

—Ce qu'elle a, fit le forgeron d'un ton bourru, tu ne devrais pas le demander... car si elle pleure, c'est toi qui en es cause.

—Oh ! c'est farce !

—A preuve, c'est que Laurent est parti à ta place...

—Ca, c'est vrai.

—Et s'il lui arrive malheur...

A ces paroles, les larmes de Noémi redoublèrent, et elle leva les yeux sur le frère de lait de Laurent.

Noémi n'aimait certes pas Michel !

elle avait même toujours éprouvé pour lui une aversion instinctive. Néanmoins, en ce moment, elle obéit à un sentiment qui est assez fréquent et qui pousse les gens affligés à rechercher des gens qui partagent leur douleur. Elle prit la lettre de Laurent et la tendit à Michel.

Michel savait un peu lire, à la condition de lire à mi-voix et même parfois d'épeler un mot.

—Eh bien, mamzelle, dit le facteur, me donnez-vous votre lettre ?

—Non... c'est inutile, maintenant... répondit Noémi qui se mit à pleurer de plus belle.

Le facteur partit, et les deux jeunes gens restèrent seuls avec le forgeron.

Michel s'était mis à lire la lettre de Laurent à mi-voix. Eut-il une émotion réelle, ou bien sut-il jouer habilement la comédie ? C'est ce qu'il eût été difficile de préciser. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à mesure qu'il lisait, sa voix devenait sourde et que, lorsqu'il eut fini, le forgeron lui vit de grosses larmes dans les yeux.

—Eh bien, ma foi, dit-il, tu es meilleur que je ne croyais.

Et il lui tendit la main.

—Ah ! il t'aimait bien, va, Michel, dit le Grillon, que les larmes feintes ou vraies du garnement touchaient pareillement.

Et comme le forgeron, elle lui tendit la main.

—Si j'avais su cela, dit Michel, jamais je n'aurais voulu qu'il partît à ma place.

—Puisque tu n'es pas aussi mauvais qu'on le dit, fit Mathurin Baudry, tu ne vas pas laisser cette jeune s'en retourner seule au moulin, n'est-ce pas ? Vois comme elle est pâle et toute tremblante.

—Grillonnet, dit Michel toujours ému, venez avec moi, je vas vous reconduire... Pauvre Laurent... Oh ! j'ai envie de partir à mon tour...

Et il prit le Grillon par la main et lui dit :

—Venez avec moi... nous ne serons pas trop de deux pour donner cette mauvaise nouvelle à mame Suzon.

Le Grillon avait si grand besoin d'épaucher sa douleur, qu'elle accepta ce qu'elle eût refusé en toute autre circonstance. Elle consentit à s'appuyer sur le bras de Michel.

On la vit retraverser l'unique rue du village, non plus riieuse et légère, mais pleurant comme une Madeleine, et sa douleur parut si vive que personne n'osa la questionner.

Seulement, quand elle fut passée, quelques voisins coururent à la forge et trouvèrent Mathurin Baudry tout soucieux ; il raconta de quoi il retournait et on l'écouta en hochant la tête.

Bien qu'elle fût riche, mame Suzon était aimée de tout le monde.

—Pauvre femme, disait-on, pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !

—Moi, disait le forgeron, je ne sais pas pourquoï, mais j'ai de mauvaises idées.

Et tandis que les commentaires allaient leur train à Férolles, Noémi retournait au moulin, soutenue par Michel qui jouait, de mieux en mieux, son rôle d'homme désolé.

A mesure qu'ils approchaient, les deux jeunes gens ralentissaient le pas.

A la douleur première de la jeune fille s'ajoutait maintenant une vague épouvante.

Comment annoncerait-elle à mame Suzon la terrible nouvelle ?

Quand tous deux furent dans le sentier qui traversait le jardin potager planté au midi du moulin, le Grillon s'arrêta :

—J'ai peur, dit-elle.

—Moi aussi, murmura Michel.

Et comme ils faisaient cette réflexion, ils virent un homme à cheval

qui s'en venait du moulin, un sac de farine devant lui.

—Ah ! mon Dieu, dit Michel, c'est Nicolas Maurey, le charretier de Grangetaine ; pourvu qu'il n'ait pas rencontré le facteur, et que celui-ci ne lui ait pas parlé de la chose.

—Eh bien ? fit le Grillon étonnée.

—Il est si bête, Nicolas, qu'il aura appris cela sans ménagement à ma-ma Suzon.

Le Grillon se prit à frissonner et doubla le pas.

## V

Michel Brûlart avait deviné la vérité.

Ce Nicolas Maurey était le type le plus pur du charretier abruti et bestial qui ne sait que deux choses, faire claquer son fouet et maltraiter ses chevaux.

Pas méchant, mais brutal et têtu, et entrant en fureur si on lui disait qu'il ne ménageait pas son attelage.

Trop souvent le charretier croit qu'un cheval lui appartient et qu'il a le droit de l'accabler de coups les plus violents, si la pauvre bête n'a pas la force de sortir d'une ornière ou de monter une côte.

Nicolas Maurey était cet être à demi sauvage, moitié homme et moitié brute.

Il allait chercher du sable à une marnière qui était au-dessus du moulin et appartenait à ma-ma Suzon.

Celle-ci avait cédé au fermier de Grangetaine l'exploitation de la dite marnière.

Pour s'y rendre, il fallait croiser d'abord le raccourci qui conduisait de Férolles au plateau de Sologne, sur lequel était situé le château du maire, et passer ensuite dans la cour même du moulin.

Les choses étaient donc arrivées à peu près comme l'avait prévu Michel.

Le facteur avait rejoint Nicolas qui pestait, jurait et sacrait après ses chevaux, bien qu'ils ne fussent pas chargés et ne fissent aucun effort impuissant.

Mais l'habitude est une seconde nature, et le charretier ne pouvait faire deux pas sans injurier les bêtes, le bon Dieu, le paradis et les saints.

—Hé ! lui cria le facteur, en passant, t'as pas l'air commode, aujourd'hui.

Nicolas remit son fouet sur son cou et regarda le facteur de son gros oeil rond et stupide.

—Qu'est-ce que ça vous fait ? dit-il.

—A moi, rien, dit le facteur. c'était une manière de te dire bonjour.

—Oh ! hue ! oh ! dia ! oh ! hue ! sacré nom ! hurla le charretier.

Puis, il fit claquer son fouet quatre ou cinq fois, et, s'étant ainsi calmé, il regarda le facteur une seconde fois et lui dit :

—Qu'est-ce qu'il y a donc de neuf à Jargeau ? On dit que l'avoine est à douze francs l'hectolitre.

—Je ne sais pas, dit le facteur, mais si tu veux du nouveau, je vas t'en apprendre.

—C'est-y que le foin serait l'augmenté ? Oh ! dia ! oh ! hue ! sacré nom !

Et il y eut un nouveau claquement de fouet.

—Il y a que nous avons la guerre, dit le facteur.

—La guerre ! Oh ! c'te farce ! Avec ça que les chevaux ne sont déjà pas assez chers comme ça...

—Nous avons la guerre, répéta le facteur.

—C'est-y sur le "Journal du Loiret ?" Faut pas s'y fier parce qu'il dit un tas de choses qui ne sont pas exactes, ajouta le charretier, à preuve que l'autre jour il a marqué la paille à quarante-neuf francs et qu'elle n'était qu'à quarante-sept. Mais tous ces gribouille-papier, ache-

va le charretier, ça ne sait seulement pas comment le blé pousse.

—Ce n'est pas sur le journal, dit le facteur.

—Alors, c'est que c'est peut-être vrai...

—C'est Laurent Tiercelin, le fils à mame Suzon, qui vient de l'écrire, à preuve qu'il part de Lyon où il était en garnison...

—Oh! hue! ho! dia! répéta le charretier qui était arrivé à la croisière du chemin. Pourvu que le foin ne r'augmente pas encore, ça m'est égal. Bonsoir, postillon!

Le facteur prit le sentier qui montait au plateau, et Nicolas Maurey continua à injurier ses bêtes et à faire claquer son fouet jusque dans la cour du moulin.

Mame Suzon était sur la porte.

—Hé! Nicolas? dit-elle.

Le rustre ôta son bonnet de coton rayé blanc et bleu et dit :

—Qu'est-ce qu'il y a, bourgeoise?

—Avez-vous encore beaucoup de sable dans la marinière?

—Une trentaine de tombereaux.

—Tu diras à Jean Fessu, ton maître, que j'en reprendrai une dizaine, moi.

—Qu'est-ce que vous voulez en faire, bourgeoise?

—C'est pour mettre ici.

Et la meunière montrait la cour du moulin, qui était devenue inégale et défoncée, pendant la mauvaise saison.

—Vous voulez faire toil... rustre avec un gros rire.

—Pourquoi donc pas? dit mame Suzon. On peut être de noce au premier jour et danser un brin ici.

—Qui donc que vous voulez marier?

—Peut-être bien ma nièce.

—Le Grillonnet?

—Oui-da, mon garçon.

—Et avec qui?

Madame Suzon se prit à sourire.

—Tu ne le devines donc pas? gros rustaud?

—Et avec qui donc veux-tu que je marie ma nièce, si ça n'est pas avec mon fils? dit mame Suzon.

—Ah! oui; parlons-en, dit le charretier; voilà qu'il est parti pour l'armée de la guerre.

—Il est à l'armée, c'est vrai, dit mame Suzon, mais il va revenir.

—C'est pas ce que dit le facteur.

Mame Suzon tressaillit.

—Qu'est-ce qu'il dit donc, le facteur? dit-elle.

—Qu'on a la guerre, qu'on va se battre, et que Laurent est parti... à preuve qu'il l'a écrit... Oh! hue! oh! dia! Bonsoir, bourgeoise.

Et Nicolas fit claquer son fouet.

Mame Suzon, toute bouleversée, s'était assise sur le seuil de sa porte.

Elle avait des bourdonnements dans les oreilles et des titillements dans les yeux.

Que venait donc de lui dire cet homme?

Qu'était-ce que cette lettre dont il parlait?

A qui donc Laurent avait-il écrit?

Il est de certaines émotions qui ne se traduisent ni par des cris ni par des larmes, mais par une prostration complète.

Les deux garçons meuniers étaient à leur besogne; les gens de la ferme étaient aux champs.

Une servante qui, à l'intérieur, vaquait aux soins du ménage, ne soupçonna même pas ce qui s'était passé.

Mame Suzon, affolée, stupide, les yeux fixés sur le chemin de Férolles, venait d'apercevoir le Grillon qui cheminait lentement en compagnie de Michel, le triste garnement, et son cœur de mère devina sur-le-champ la sinistre vérité.

Quand le Grillon et Michel arrivèrent, mame Suzon, affaissée sur le seuil, était comme morte.

## VI

Huit jours s'étaient écoulés.

La résignation aux maux sans remède est le propre des gens de la campagne.

Nature patiente et calme, douée d'une âpre énergie, habitué à lutter contre les caprices de la température, l'ingratitude du sol, les inondations et les incendies ; le paysan, disons-nous, se soumet assez vite aux volontés d'en haut, si dures soient-elles.

Le rêve de bonheur de mame Suzon et celui de sa nièce Noémi se trouvaient maintenant indéfiniment ajournés et reculés.

Quand reviendrait Laurent ?

Et reviendrait-il ?

Telles étaient les deux questions solennelles et terribles que les pauvres femmes se posaient chaque matin et chaque soir.

Elles s'en allaient tous les jours, à six heures, entendre la messe à Férolles, priaient pour le pauvre soldat, et s'en revenaient ensuite au moulin.

Plus de chansons et plus de rires, mais pas de larmes non plus.

Les deux femmes avaient une de ces douleurs calmes et silencieuses qui sont les plus poignantes.

Un nouvel hôte s'était installé au moulin.

Cet hôte, c'était Michel Brûlart.

Le mauvais garnement, le braconnier, le vagabond avait paru s'amender tout à coup.

Mame Suzon lui avait vu verser d'abondantes larmes qui paraissaient sincères.

Comme, pendant plusieurs heures, la pauvre meunière avait été dans un état alarmant, Michel était resté auprès d'elle.

Le soir était venu : il avait soupé et couché au moulin.

Le lendemain, il s'était offert pour aller à Orléans pour avoir des nouvelles positives de la guerre.

Il y était allé en effet et en était revenu avec cette vague espérance qu'on ne se battrait peut-être pas.

C'était du moins ce qu'on lui avait dit à l'intendance.

Cette bonne nouvelle avait fait bien venir le messager.

Il était demeuré au moulin le lendemain encore.

Un des garçons meuniers, s'étant pris par la main dans un engrenage, s'était trouvé dans l'impossibilité de travailler. Michel s'était offert à sa place.

—Tu as l'air de vouloir te ranger, lui avait dit mame Suzon. Reste donc, et conduis-toi bien ici, tandis que mon pauvre enfant se bat à ta place.

Deux jours après, on reçut la nouvelle d'un premier engagement entre les troupes franco-italiennes et l'armée autrichienne.

Ce premier engagement était une victoire, et la préfecture fit afficher un supplément au "Moniteur des communes" à la porte de toutes les mairies.

Le lendemain, il arriva une lettre de Laurent.

Le jeune homme écrivait du camp de San-Martino. Il avait pris part à la première bataille, il s'était bien conduit, et il était porté pour le grade de sergent. Sa lettre était toute pleine de cette humeur belliqueuse qui fait le fond de notre caractère national et transforme un paysan en héros en moins de huit jours.

Les deux femmes allèrent porter un cierge à l'autel de la Vierge, et, au retour, mame Suzon fit faire une distribution de pain aux habitants les plus nécessiteux du pays.

Michel travaillait avec ardeur, ne quittait plus mame Suzon ni le Grillon, et allait chaque matin au-devant du facteur avec l'espérance d'avoir une nouvelle lettre de Laurent.

Les gens de Férolles eux-mêmes s'étaient émus de cette transformation subite.

Les uns disaient :

—Jamais nous n'aurions cru que Michel fût capable d'un bon sentiment.

Les autres corrigeaient cette opinion par celle-ci :

—Si le père et la mère n'avaient pas été de mauvais sujets et qu'ils l'eussent élevé autrement, cet enfant n'aurait pas mal tourné.

Quant au père Brûlart, depuis que son fils travaillait, il se montrait de temps en temps au cabaret de Férolles et haussait les épaules quand on lui parlait de Michel.

—Puisqu'il est au moulin, disait-il, qu'il y reste ! c'est un fier débarras pour moi.

On l'avait même entendu formuler des menaces contre son fils ; et le bruit en était venu aux oreilles de mame Suzon, qui lui avait dit :

—Travaille, mon enfant, et je prendrai soin de ton avenir. Ne t'inquiète pas de ce que dit ton père. Si tu deviens un brave garçon et un bon ouvrier, quand mon Laurent sera revenu, il ne regardera pas à te donner quelques milliers de francs pour l'établir.

Il y avait donc déjà huit jours que Michel était au moulin.

Au lieu de coucher dans le corps de logis principal, et par conséquent sous la même clef que mame Suzon et sa nièce, il s'était modestement installé dans la chambrette attenante à l'écurie et qui était destinée au charretier, en temps ordinaire.

Mais, comme le charretier qu'on avait alors était marié avec la servante, il n'occupait pas la cham-

brette, et Michel s'en était accommodé.

Or donc, ce soir-là, après souper, après une prière faite en commun pour le soldat, Michel souhaita la bonne nuit à la meunière et au Grillon et s'alla coucher.

La nuit était si noire que, pour traverser la cour, il fut obligé de prendre une lanterne, de peur de se jeter dans le trou au fumier qu'on venait de vider.

Seulement, une fois dans son réduit, au lieu de se déshabiller, il se glissa tout vêtu sous ses couvertures, après avoir éteint la lanterne.

Puis il attendit.

Avait-il donc quelque expédition de braconnage en tête, et sa conversion n'était-elle pas complète ?

Il attendit environ une heure.

Comme on était dans la belle saison, on pouvait coucher les fenêtres ouvertes.

Michel avait donc laissé la sienne entre-bâillée, et il prêtait l'oreille à ces moindres bruits lointains de la nuit qu'un braconnier distingue si merveilleusement.

Les grenouilles coassaient au bord de l'écluse.

Le moulin tournait ; au loin, dans les champs, on entendait le houhoulement monotone d'un hibou.

Puis il vint un moment où le houhoulement parut se dédoubler.

Au lieu d'un hibou, Michel entendit deux.

—Eh ! se dit-il, je crois que c'est là le moment.

Et il sortit lestement du lit, prit ses sabots à la main, se glissa hors de la chambrette, traversa l'écurie, monta l'échelle du grenier à foin et sortit par la porte de ce dernier endroit.

On entendait toujours chanter deux hiboux.

Michel, toujours nu-pieds, se mit à courir à travers champs.

Quand il fut à cent pas du moulin,

il posa deux doigts sur sa bouche, et fit à son tour entendre un cri semblable à celui qu'il avait entendu.

Ce m'étaient plus deux hiboux qu'on entendait, c'étaient trois.

Puis Michel se remit en route, et ne craignant plus d'être entendu des gens du moulin, il remit ses sabots.

## VII

Michel Brûlart chemina encore environ un quart d'heure.

Puis il s'arrêta de nouveau.

Un seul hibou chantait maintenant.

C'était celui-là qui n'avait ni rendez-vous, ni consigne, ni mot d'ordre. le vrai hibou, par conséquent, et non point l'homme qui en imitait le son glapissant et monotone.

Michel remit ses deux doigts dans sa bouche et fit entendre un second appel.

On lui répondit du fond d'une sapinière voisine.

Alors il doubla le pas.

La nuit était bien noire ; néanmoins, à dix ou douze mètres de distance, une silhouette qui s'agitait faiblement au-dessus du sol apparut à Michel.

—Là ! dit-il, qui va donc là ?

—Une belle nuit pour poser des collets, répondit une voix.

Michel reconnut la voix.

—Holà ! père, dit-il, est-ce vous ?

La silhouette marcha vers lui et prit une forme humaine.

—C'est moi, dit-elle.

Et le père et le fils Brûlart s'abordèrent et se donnèrent la main.

—Vous le voyez, dit Michel, je suis exact.

—J'avais peur que tu ne viennes pas.

—Pourquoi donc ça ?

—Je me disais comme ça qu'on ne t'avait pas fait sa commission.

—Si fait bien, on me l'a faite.

—Ah !

—La mère Pitache a passé par le moulin tantôt avec la besace et son bâton. Il n'y avait personne ; alors, elle s'est approchée de moi et m'a dit vivement : "Tu es un mauvais fils de laisser ainsi ton père tout seul."

—Ah ! elle t'a dit cela ?

—Oui, mais elle riait...

—Pardine ! elle sait nos affaires aussi bien que nous... et puis ?

—Alors elle n'a fait votre commission, à savoir que vous m'attendriez ici, et je suis venu.

—C'est bien ! dit le père Brûlart.

—De quoi s'agit-il, papa ?

—Mais c'est au contraire pour savoir ce qu'il y a de nouveau que je t'ai fait venir.

—Oh ! rien du tout.

—Qu'est-ce qu'on fait au moulin ?

—La Suzon pleure toujours un brin le soir.

—Et la petite ?

—Aussi.

—Tu auras un joli bien, mon garçon, dit le père Brûlart.

—Oh ! je ne l'ai pas encore...

—Et une jolie femme.

—Qui sait ?

—Va, la mère Brûlart, en mourant, a arrangé tout ça. Sois tranquille ; seulement, faut bien gouverner ta barque, mon garçon.

—Oui, papa.

—Tout ira comme sur des roulettes, mon garçon, dit encore le père Brûlart.

—Mais, papa, dit Michel, il y a une chose à laquelle vous n'avez pas encore songé.

—Laquelle ?

—Si Laurent revient de là-bas ?

—Je te dis qu'il ne reviendra pas, moi.

—Oh ! qu'est-ce que vous en savez ?

—La mère Pitache en est sûre.

—Vous croyez donc aux sorciers ?

—Aux sorciers, non ; mais à la mère Pitache, oui.

—Elle dit pourtant la bonne aventure.

—C'est justement pour ça.

—Comment donc qu'elle peut savoir l'avenir ?

—Je ne sais pas ; mais ce que je sais bien, vois-tu, c'est que tout ce qu'elle a prédit est arrivé.

—Ah ! c'est-y bien sûr, ça ?

—Elle a dit, voici trois ans, que M. Soullary, le notaire de Saint-Florentin, mourrait avant Noël. Le jour de la Saint-Hubert, il s'est tué en passant une haie.

—Bon !

—Elle a dit que la femme à Chesneau le cantonnier, qui était mariée depuis six ans et toujours bréhaïne, aurait un enfant. La femme à Chesneau est accouchée neuf mois après. Tout ça, tu penses bien, nous a donné confiance, à la mère Brûlart et à moi, et nous avons arrangé ta petite affaire.

—Vous êtes bien bon, papa.

—Mais, reprit le père Brûlart, les bons comptes font les bons amis...

—Ca, c'est vrai.

—Et si je t'ai fait venir, ce n'était pas seulement pour savoir ce qui se passait... c'était encore pour que nous arrangions nos affaires.

—Quelles affaires ?

—Les nôtres, donc.

—Hein ?

—Tu comprends, mon garçon, poursuivait le père Brûlart, que je suis très vieux et que je ne veux plus travailler.

—Oh ! vous avez raison, papa, et si la chose arrive, je prendrai joliment soin de vous.

—Je n'en doute pas, je n'en doute pas, mon garçon.

—Vous viendrez vivre au moulin...

—Merci bien ! mame Suzon m'y ferait une jolie vie.

—Ou je vous donnerai ce que vous voudrez...

—Non, c'est pas encore ça, mon garçon.

—Ah !

—Vois-tu, continua le vieux braconnier, quand on a cinquante-sept ans comme moi, faut être à la merci de personne.

—Oh ! papa...

—Faut avoir sa petite affaire, du bien et des écus. Qué que t'en dis ?

—Voyons, papa, dit Michel, causons peu et causons bien. Qué que vous voulez ?

—Je te dirai ça tout à l'heure.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Parce qu'on n'est pas bien dans l'obscurité pour parler de ses affaires.

—Où voulez-vous aller ?

—A la maison. Nous y serons dans un petit quart d'heure, histoire de traverser la sapinière. La mère Pitache y est justement.

—Ah ! elle y est ?

—Sans doute, elle est de l'affaire ; elle veut jaser un brin de ses petits intérêts.

—Ah ! elle aussi ?

—Elle aussi ; et je vais te donner un conseil.

—Parlez...

—Il ne faut pas être regardant avec elle, mon garçon.

—Vous croyez ?

—Elle pourrait tout démolir, et c'est pas la peine.

Sur ces derniers mots, le père Brûlart prit son fils par le bras, et ils se mirent à suivre un petit sentier qui grimpa en zigzag au flanc du coteau qui recouvrait la sapinière.

## VIII

En haut du coteau, la Sologne commence.

Adieu la plaine fertile du Val, les bonnes fermes bien grasses, les fortes prairies que la Loire engraisse

de son limon ! Adieu les jolis villages aux maisons de brique rouge ! C'est la pauvre terre qui commence, la terre sablonneuse et maigre, avec ses forêts de sapins et ses landes incultes et ses habitations clair-semées.

Quand ils furent en haut du coteau, le père et le fils, à qui le pays était familier, se mirent à arpenter le sol sablonneux avec une agilité de véritables maraudeurs nocturnes.

Bientôt, au travers des arbres, ils aperçurent une lueur, et dans le ciel d'un bleu foncé, une colonne de fumée noire.

C'était la maison des Brûlart.

Quand nous disons la maison, c'est par pure politesse. C'était une affreuse chaumière, moitié boue et moitié torchis, élevée au milieu d'un carrefour de forêt, formant une pièce unique au milieu de laquelle on avait pratiqué un trou pour la fumée.

Deux grabats s'y trouvaient en compagnie d'une table boiteuse et de quelques rondins de troncs d'arbres convertis en sièges.

Quand les deux Brûlart entrèrent, une vieille femme s'y trouvait installée au coin du feu.

Elle avait superposé sur deux pierres qui servaient de chenets une demi-douzaine de souches qui flambaient comme des allumettes.

Et accroupie, ses mains décharnées exposées à la flamme, elle attendait.

Elle et le père Brûlart ne s'étaient pas vus depuis le matin.

Seulement, il avait été convenu qu'ils se retrouveraient en cet endroit dans le courant de la soirée.

Comme il n'y avait rien à voler chez lui, quand le père Brûlart quittait la maison, il posait la clef sous une grosse pierre auprès de la porte et s'en allait fort tranquille.

Tandis que ce soir-là le vieux braconnier s'en allait à la rencontre de

son fils, la vieille, étant arrivée par un autre côté, s'était installée et avait fait du feu.

—Eh bien, le voilà, dit-elle en voyant Michel entrer derrière son père.

—Oui, la mère.

—Est-il gentil !

Et la vieille, qui était hideuse et ressemblait trait pour trait à une sorcière de "Macbeth," la vieille eut un effroyable sourire à l'adresse du jeune homme.

—Il fera ce que nous voudrons, dit le père Brûlart.

—Pour ça oui, ricana Michel.

Le père Brûlart ferma la porte, poussa un des rondins vers le feu, s'assit dessus et dit :

—Maintenant, nous pouvons jaser.

—Je veux que le diable m'emporte, dit Michel, si je sais ce que vous voulez me dire !

Le père Brûlart haussa les épaules.

—Les enfants, c'est toujours pressé, dit-il.

—Alors, parlez, dit Michel.

Et il s'assit à son tour.

—Voyons, reprit le père Brûlart, une supposition, petit, tu as ton fusil et tu es à la chasse.

—Bon !

—Je ne suis pas ton père, je suis le premier venu, comme qui dirait un bûcheux. Je te dis : "Mon garçon, je sais où il y a un sanglier en bauge ; si je te fais tirer, m'en donneras-tu un jambon ?"

—C'te bêtise ! fit Michel.

—Eh bien, entre nous, c'est la même chose.

—Comment ça ?

—Je te mène au bord du coteau, un matin, et je te montre là-bas, sous nos pieds, le moulin de Brin-d'Amour, les bonnes terres qui l'entourent, la jolie fille qui est dedans, et je te dis : "Veux-tu le moulin, veux-tu les terres, veux-tu la fille ?" Naturellement.

---

Si vous toussiez prenez le **Baume Rhumal**.

tu signes, et le marché est conclu. Mais qué que tu donnes pour tout ça ?

—Ce que vous voudrez, dit Michel.

—Moi, dit la vieille femme, je veux deux mille francs.

—Vous les aurez.

—Et moi dix mille. fit le père Brûlart.

—Ca va ! dit encore Michel.

—Mais je les veux tout de suite, reprit la vieille.

—Et moi aussi, fit le père.

Michel se mit à rire.

—Est-ce que vous vous moquez de moi ? dit-il.

—Pourquoi donc ça ?

—Où donc voulez-vous que je prenne douze mille francs ?

—En écus ? nulle part.

—Alors...

—Mais tu peux nous faire une reconnaissance. Vois-tu, poursuivait le père Brûlart, comme je te dis, les bons comptes font les bons amis. J'ai pris mes petites précautions.

—Ah !

—J'ai fait un bout de chemin tantôt.

—Où êtes-vous allé ?

—A Jargeau, voir le père Boulay, un brave homme qui vend du tabac, du papier timbré et de bons conseils.

Alors le père Brûlart ouvrit sa blouse, déboutonna la veste qui était par-dessous, et en retira deux feuilles de papier timbré noircies chacune de quatre ou cinq lignes.

—Vois-tu, continua-t-il, c'est le père Boulay qui a rédigé ça, et il me l'a lu : c'est bon.

—Comment y a-t-il ? fit la vieille femme avec avidité, car elle ne savait pas lire beaucoup plus que Brûlart.

Le braconnier donna lecture du premier :

“Au premier janvier prochain, je payerai à l'ordre de François-Augus-

te Brûlart, etc..., la somme de dix mille francs.”

—Tu n'as qu'à signer ça, dit-il ensuite.

—Et l'autre ? fit Michel.

—L'autre, répondit Brûlart, il est de deux mille francs à l'ordre de Joséphine Pacaud, dite la mère Pitache.

Quand Michel eut pris connaissance des deux billets qui avaient été libellés par le père Boulay, de Jargeau, marchand de tabac, de papier timbré et de bons conseils, Brûlart père alla ouvrir un vieux bahut, dans un coin de la chambre et en retira une fiole d'encre après laquelle pendait une ficelle à laquelle une plume était attachée.

Le père Brûlart posa le tout devant Michel et lui dit :

—Allons, mon garçon, faut signer ça.

## IX

Michel Brûlart savait lire.

Avant de prendre la plume, il prit les deux billets qui avaient été écrits de la main du père Boulay, le marchand de tabac et de bons conseils, et il se mit à les lire attentivement l'un après l'autre.

—C'est-y bien ça ? dit le père Brûlart.

—Parfaitement ça.

—Signe donc, alors ?

—Un moment, papa, faut songer à tout.

—Plait-il ?

—Une supposition que rien de tout ce que vous me promettez, la vieille et vous, n'arrive...

—Ca arrivera, mon garçon, dit la mère Pitache.

—Je ne dis pas non, mais... enfin, ça peut ne pas arriver.

—Eh bien ? fit le vieux braconnier.

—Eh bien, je vous dois néanmoins douze mille francs.

—Imbécile ! dit le vieux, qu'est-ce que ça te fait ?

—Comment ! qu'est-ce que ça me fait ?

—Puisque tu n'as pas douze mille sous, tu dois être bien tranquille.

—Savoir ; je puis amasser de l'argent par mon industrie.

Le père Brûlart haussa les épaules.

—Oui ou non, dit-il, veux-tu signer ? Michel hésitait toujours.

Alors la sorcière intervint.

—Mon garçon, dit-elle, je suis vieille, je n'ai plus de force, et ça me fatigue beaucoup de me mettre en état de voyance ; mais ça ne fait rien, je vas frapper encore une fois à la porte de l'avenir.

—Ah ! dit Michel.

La vieille se leva, prit un morceau de bois à demi brûlé et se mit à décrire des signes mystérieux sur le mur avec le bout qui était réduit à l'état de charbon.

—Qu'est-ce que vous faites donc là ? demanda Michel.

—Tais-toi, dit le père Brûlart.

La sorcière en sabots traça plusieurs raies qu'elle croisa, ménageant ainsi des cases d'inégale grandeur.

Puis elle se prit à marcher de long en large et d'un mur à l'autre en comptant ses pas.

Après quoi elle inscrivit le nombre de ses pas dans une des cases.

Ensuite, elle tourna sur elle-même comme une derviche et, les yeux au ciel, les lèvres frémissantes, elle murmura des paroles que ni le père ni le fils ne comprirent.

De temps en temps elle interrompait son mouvement de rotation, revenait au mur et inscrivait un autre chiffre dans une des cases.

Tout à coup ses yeux se fermèrent, tout son corps fut prit d'un tremblement nerveux, et elle dit :

—Écoutez-moi !... écoutez-moi !...

En même temps elle se laissa choir

sur l'un des rondins qui servaient de sièges.

Son attitude, son visage avaient quelque chose de mystérieux et d'effrayant tout à la fois.

—Regarde et écoute ! dit le père Brûlart.

Ce vieil ivrogne qui, le dimanche, dans les cabarets de Férolles ou de Souvigny, se vantait de ne pas croire à Dieu, avait une foi aveugle dans les momeries de la mère Pitache.

—Écoutez ! écoutez ! reprit-elle d'une voix inspirée, je vois...

—Que voyez-vous ? demanda Michel quelque peu impressionné, lui aussi, de ce rôle de sibylle frémissante sur son trépied.

—Je vois des soldats, beaucoup de soldats...

—Ah !

—Boum ! boum ! j'entends le canon... je vois de la fumée... Oh ! quelle fumée !... c'est une grande bataille...

—Et Laurent y est-il ?

—Oui.

Les tremblements nerveux de la sorcière redoublèrent.

—Bing ! dit-elle enfin.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda le père Brûlart.

—C'est Laurent qui est frappé d'une balle.

—Où ça ?

—Au milieu du front... Il tombe... il est mort...

—Et cette grande bataille, demanda Michel haletant, quand aura-t-elle lieu ?

—Approche-toi du mur, dit la sorcière qui avait toujours les yeux fermés.

—J'y suis, dit Michel.

—Combien ai-je tracé de carrés ?

—Huit.

—Quel chiffre y a-t-il dans le septième ?

—Le chiffre 3.

—Alors, ce sera dans trois jours.

Et comme si elle eût été épuisée par ce dernier effort, elle glissa du rondin sur le seuil et s'y allongea toujours frémissante, toujours agitée par des convulsions, balbutiant des mots sans suite.

Puis les convulsions diminuèrent ; elle cessa de parler et resta comme morte.

Alors le père Brûlart regarda son fils et lui dit avec un accent de triomphe :

—Eh bien, as-tu entendu ?

—Oui, dit Michel.

—Y crois-tu ?

—Oui.

—Signe, alors.

—Ma foi ! dit Michel, avec des gens comme vous, faut se méfier, vous seriez capables de tout dire si je ne faisais pas ce que vous voulez.

Et il prit la plume et signa successivement les deux obligations.

La sorcière paraissait évanouie.

—Ne t'en occupe pas, dit le père Brûlart, elle est toujours comme ça lorsqu'elle a dit la bonne aventure ; elle va dormir une heure, puis elle ne se souviendra plus de rien.

En même temps, il approcha du feu les deux billets pour faire sécher la signature.

Quand ce fut fait, il les plia et les mit soigneusement dans sa poche.

—A présent, dit-il, je crois que tu peux t'en aller ; il ne faut pas qu'on s'aperçoive de ton absence au moulin.

—Est-ce qu'il n'y a pas de quoi boire un coup ? demanda Michel.

—Il n'y a rien du tout, pas même de l'eau.

—Alors, bonsoir ; quand vous reverra-t-on, père ?

—J'irai à Férolles demain, peut-être que je passerai par le moulin.

—Ah !

—J'ai quelque chose dans l'idée, tu verras.

Michel s'en alla.

Une heure après, il était couché et rêvait qu'il possédait le moulin, et qu'il venait d'épouser le Grillon, le matin même, à l'église de Férolles-les-Prés.

## X

Le lendemain matin, il n'était pas encore cinq heures, lorsque Michel se rendit à sa besogne.

Jamais mame Suzon n'avait eu un garçon de moulin plus travailleur.

Le Grillon, elle aussi, était levée.

Seule de la maison, la meunière dormait encore.

Elle avait tant pleuré depuis huit jours, la pauvre femme, elle avait si peu fermé l'œil durant la nuit, que la lassitude physique avait fini par triompher de l'inquiétude morale.

Le Grillon, qui couchait dans sa chambre, la voyant dormir si paisiblement, s'était levée et s'était glissée dehors pour recommander aux domestiques, réunis dans la cuisine pour le repas du matin, de faire le moins de bruit possible.

Tandis que les gens du moulin mangeaient la soupe, le Grillon traversa la cour et s'en alla jusqu'à la porte charretière.

De là on voyait le sentier qui menait à Férolles se dérouler comme un long ruban blanc au milieu des prés verts.

L'Angelus sonnait. C'était aussi l'heure où le postillon faisait son apparition matinale.

Or, depuis huit jours, le brave homme avait une consigne : passer par le moulin, quand il aurait une lettre, avant d'aller à Férolles.

Cela l'allongeait d'une grande demi-heure, mais le Grillon lui avait mis

**Le Baume Rhumal** guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

une pièce de quarante sous dans la main en lui disant :

—Il y en aura une autre chaque fois.

Or donc, le Grillon s'était assise en dehors de la cour, les yeux fixés sur le sentier que celui qui venait de Jargeau croisait à mi-chemin, et, le cœur palpitant, elle interrogeait l'horizon.

En ce moment, Michel sortit du moulin et vint à elle.

—Grillonnet, dit-il, vous espérez donc que le postillon viendra aujourd'hui ?

—Oui, répondit-elle.

—Nous avons eu cependant une lettre de Laurent il y a trois jours.

—C'est vrai.

—Et vous pensez bien qu'il ne peut pas toujours écrire.

—C'est égal, dit-elle, j'ai idée pour ce matin.

—Ah ! cher Grillonnet, dit Michel, qui sut donner à sa voix une inflexion émue, si je vous dis ça, ma mignonne, c'est pour que vous ne vous tourmentiez pas trop.

—Ah ! s'écria le Grillon, le voilà !

—Qui ?

—Le postillon.

Et elle étendait la main vers le sentier qui venait de Jargeau et qui coupait en croix celui de Férolles.

En effet, un homme venait d'apparaître au milieu de la double haie qui bordait le sentier.

C'était bien le facteur.

Le modeste fonctionnaire était encore à une centaine de pas de la croisière des deux chemins.

Alors, le cœur du Grillon battit plus vite et plus fort, et elle demeura immobile, muette, les yeux fixés sur la bifurcation.

Quand le facteur serait là, s'il faisait demi-tour et descendait sur Férolles, c'est qu'il n'avait pas de lettre. Si, au contraire, il remontait vers le moulin, oh ! alors...

Et le facteur, en effet, tourna tout à coup le dos à Férolles et allongea le pas dans la direction de Brin-d'Amour.

Le Grillon n'y tint pas. Elle s'élança à sa rencontre, et Michel la suivit.

Cinq minutes après, les deux jeunes gens et le facteur s'abordaient.

Le facteur avait une lettre, et cette lettre était adressée à mademoiselle Noémi.

Le Grillon l'ouvrit avidement.

La lettre commençait par ces mots :

“Ma chère petite femme,  
“Je continue à me bien porter...”

Le Grillon jeta un cri de joie ; puis elle s'assit sur le revers du fossé qui longeait le chemin, et tandis que le facteur s'en retournait, elle se mit à lire, laissant Michel lire aussi par-dessus son épaule.

“Je continue à me bien porter, disait Laurent Tiercelin, et bien que nous nous soyons battus hier pendant trois ou quatre heures, je n'ai pas une égratignure.

L'ennemi se concentre à quelques lieues d'ici, et on nous dit que dans cinq ou six jours, nous livrerons une grande bataille.

“Si nous sommes vainqueurs, ce dont je ne doute pas, la campagne, dit-on, sera finie.

“Ah ! si cela était vrai !...

“Comme vous me verriez vite arriver à Brin-d'Amour, ma mère et toi, mon bon Grillonnet !

“Le cœur me bat de joie rien que d'y penser.

“Enfin, ne vous désolerez pas trop là-bas.

“Quelques mois sont bientôt passés.

“Et puis n'allez pas vous faire de vilaines idées noires.

—Je passe à travers les balles, qui ne me touchent pas.

—Je crois que c'est la médaille que tu m'as envoyée qui en est la cause.

—Embrasse bien notre mère, mon cher Grillon, et tous ceux qui te parlent de moi, Mathurin Baudry le forgeron, et Michel, qui, me dis-tu, est devenu tout à fait bon.

—Dis-lui bien que je l'aime toujours comme un frère et que, puisqu'il se range, quand je serai de retour, nous verrons à l'établir.

—Adieu encore, au revoir plutôt. Je te couvre de baisers.

“LAURENT.”

Le Grillon riait et pleurait en lisant cette lettre.

Quand elle eut fini, elle se tourna vers Michel :

—Eh bien, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

—Moi, dit Michel, je pense que ce qu'il dit est vrai, que ça va être bientôt fini, et que dans un mois au plus tard, il sera ici.

—Oui... mais... cette grande bataille dont il a parlé ?

—Bah ! il en reviendra comme des autres.

—Oh ! j'ai peur, dit le Grillon en frémissant.

—Puisqu'il a votre méd. ille...

—C'est égal, j'ai le frisson, j'ai envie d'aller à Férolles. Viens avec moi, Michel.

—Pourquoi faire, mamzelle ?

—Nous irons brûler un cierge à l'autel de la Vierge.

—Comme vous voudrez, dit Michel.

Et tous deux prirent le chemin de Férolles.

En route, Michel se disait :

—La Pitache est une bonne sorcière, et elle a bien parlé de la grande bataille qui va avoir lieu. Puisqu'elle a deviné pour ça, pourquoi donc qu'elle se tromperait sur le reste ?

Et Michel, fermant à demi les yeux, se vit le maître du moulin et le mari du Grillon.

## XI

Tandis que Michel et Noémi s'en allaient à Férolles, une scène d'un autre genre se passait dans le cabaret, même du village, lequel était porté à porte avec la forge de Mathurin Baudry.

Il y avait eu la veille une noce.

Les noces ne se font pas à la campagne autrement qu'à la ville.

On mange et on boit avant la danse ; au milieu du bal, les mariés s'en vont et les invités se remettent à boire et à manger.

Le soleil avait surpris une vingtaine de paysans des deux sexes dans le cabaret.

Les femmes donnaient debout, les hommes buvaient toujours.

Tout à coup, il y eut comme un froid au milieu de cette gaieté avinée.

Un homme qui n'était pas invité, que personne n'attendait, entra dans le cabaret.

Cet homme qu'on estimait peu et qu'on redoutait beaucoup, dont les haillons sordides contrastaient tristement avec les habits du dimanche des gens de la noce, n'était autre que le père Brûlart.

Il avait un sac sur le dos, et dans ce sac, une demi-douzaine de lapins pris au collet.

—Il paraît qu'on s'amuse ici, dit-il d'un ton ironique ; vous êtes bien heureux d'être de noce, vous autres ; cela vaut mieux que de trafner toute une nuit dans les bois.

—Pour collecter les lapins de M. le maire, sans doute, fit Mathurin Baudry, qui était de la noce.

—Le gibier n'est à personne quand il court, Il est à celui qui le prend.

—Ah ! tu crois ça, toi ?

—Pardi ! et c'est la vérité pure. Est-ce que vous n'allez pas m'offrir un verre de vin, vous autres ?

—Tiens, bois, vieux coquin, dit Mathurin, qui lui tendit un verre plein.

—Tu es honnête avec les camarades, ricana le père Brûlart. A votre santé, vous autres !

Et reposant son verre vide sur la table :

—Voici quinze jours que je suis dans les bois, dit-il, et que je ne sais rien de rien ; qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

—Pas grand'chose, dit l'un.

—L'avoine augmente toujours, dit le charretier Nicolas Maurey, qui était pareillement de la noce.

—On se bâche toujours là-bas, dit le forgeron.

—Où donc ça, qu'on se bâche ? fit le père Brûlart avec étonnement.

—En Italie. Tiens, il ne le sait pas !

—Je vous l'ai dit, je ne sais rien de rien. Je n'ai seulement pas vu Michel depuis quinze jours.

—Michel est au moulin.

—Oh ! c'te farce !

—Il y est pourtant.

—Alors, fit naïvement le père Brûlart, c'est que l'autre est revenu.

—Laurent ?

—Pardi ! il n'y a que lui, au moulin, qui aime Michel.

—Laurent n'est pas revenu.

—Il est donc toujours à Lyon ?

—Non, il est en Italie.

—Et il doit avoir chaud, dit un des convives, car on se bat rudement.

Comme il entendait ces derniers mots, le père Brûlart fit un brusque mouvement et laissa tomber son verre, qui se brisa sur le sol.

—Qu'est-ce que vous avez donc ? père ? demanda le charretier étonné.

Brûlart ne répondit pas au charretier, mais il prit celui qui venait de parler au collet et lui dit :

—Ce n'est pas vrai, au moins, ce que tu as dit là ?

—Quoi donc ?

—Qu'on se battait en Italie !

—Mais si.

—Et que Laurent y était ?

—Il y est si bien, qu'on ne dort ni on ne mange au moulin, tant on a peur qu'il ne soit tué.

Le père Brûlart se laissa tomber sur un banc :

—O mon Dieu ! dit-il, c'est-y possible !

Et on le vit pâlir et trembler.

Puis tout à coup il prit sa tête dans ses deux mains et demeura immobile et comme absorbé dans quelque douloureuse pensée.

Les hommes de la noce le regardaient avec étonnement.

Mathurin Baudry disait : Comme ça lui fait de l'effet !

—Qu'est-ce que ça peut lui faire ? dit le charretier, c'est pas son fils.

Mais tout à coup le père Brûlart éclata en sanglots :

—Ah ! misérable que je suis ! s'écria-t-il. Ah ! j'ai commis un crime. et je suis puni.

Et cet homme s'abandonna à une douleur bruyante, qui acheva de stupéfier les spectateurs.

Jusqu'à là on n'avait jamais vu le père Brûlart aimer personne, pas même son fils Michel. Et voici qu'il pleurait et sanglotait, s'arrachait les cheveux et criait avec l'accent du désespoir :

—Mon enfant ! mon pauvre enfant.

En ce moment, Michel et le Grillon arrivaient à Férolles.

## XII

Les deux jeunes gens étaient obligés de passer par le cabaret pour se rendre à l'église.

Cependant, ils eussent très certai-

nement passé outre, si un homme, qui se trouvait sur la porte, n'eût crié :

—Hé ! Michel ?

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le jeune homme.

—Ton père est là qui est en train de devenir fou, répondit l'interlocuteur.

In effet, prêtant l'oreille, Michel et le Grillon entendirent des gémissements et un certain tumulte qui sortait du cabaret.

—Mon père ? dit Michel.

Et il entra.

Le Grillon, non moins étonnée, le suivit.

Le père Brûlart, que personne n'avait vu pleurer de sa vie, pas même le jour où on avait enterré sa femme, le père Brûlart, disons-nous, à demi couché sur un banc, tenait sa tête dans ses deux mains et poussait des cris déchirants.

—Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? fit Michel qui marcha droit à son père. Qu'est-ce que vous avez, papa ?

Le père Brûlart le regarda, et au travers de ses larmes on vit briller un regard de colère.

Michel voulut lui prendre la main.

Le vieillard le repoussa durement :

—Va-t'en, dit-il, je ne te connais pas...

—Mais, papa...

—Je ne suis pas ton père ! s'écria Brûlart, qui passa tout à coup de la douleur à la colère.

Et il le repoussa durement.

Puis, comme s'il eût regretté d'en avoir dit autant, il se leva du banc où il était et voulut s'élançer vers la porte.

Le Grillon l'arrêta et lui dit avec douceur :

—Mais qu'avez-vous donc, père Brûlart ? que vous est-il donc arrivé ? Ne peut-on pas vous venir en aide ?

Il la regarda d'un air farouche :

—Non, dit-il, non... laissez-moi, mamzelle, je suis un misérable que Dieu punit...

Et il sortit.

Les gens de la noce se regardaient consternés.

—Ah ! ah ! pensait Michel, c'est la petite comédie dont il m'a parlé cette nuit... C'est très-bien... c'est très-bien...

—Je n'aurais jamais cru ce vieil ivrogne si sensible que ça, mamzelle. On lui a appris que Laurent, votre prétendu et son fils de lait, était parti à la guerre.

—Comment ! dit le Grillon tout ému, et il s'est mis à pleurer ainsi ?

—Vrai.

—Je crois, dit un autre paysan, qu'il avait bu un coup de trop ; ça lui arrive souvent, du reste.

—Oh ! pour ça non, dit le forgeron.

—Il n'avait pas bu ?

—Ni bu ni mangé.

—Il n'était pourtant pas bien tendre pour Laurent, observa Michel.

—Il ne l'a pas été pour toi non plus, dit Mathurin, à preuve qu'il t'a dit que tu n'étais pas son fils.

—Des bêtises, quoi ! fit Michel.

Et il entraîna le Grillon hors du cabaret.

Tous deux s'en allèrent à l'église.

Ils allèrent trouver le curé qui venait de dire sa messe et se dépoilait, dans la sacristie, de ses habits sacerdotaux. Le Grillon lui exposa sa requête, et Michel lui fit part du singulier état de son père.

—Ah ! dit le prêtre, il pleure ?

—Oui, monsieur.

—Il a raison.

Le Grillon regarda le curé avec de grands yeux étonnés. Mais le prêtre ne voulut point s'expliquer.

Il bénit et alluma le cierge, et les deux jeunes gens s'en allèrent.

Comme ils sortaient de Férolles, ils virent un groupe arrêté dans le che-

min de Brin-d'Amour et formé d'un homme et d'une femme.

L'homme était assis sur une borne, la femme se tenait debout.

—Hé ! dit Michel, c'est mon père.

—C'est ma tante, dit en même temps le Grillon.

C'était en effet mame Suzon. La meunière en se levant avait demandé où était le Grillon.

Un domestique avait répondu : Mamzelle s'en est allée avec Michel au-devant du facteur qui avait bien sûr une lettre, car il venait par ici...

Puis ils sont partis tous deux pour Férôlles.

—Une lettre !

Mame Suzon n'en avait pas entendu davantage.

Une lettre de son fils !

Et elle avait pris le chemin de Férôlles, elle aussi, murmurant :

—Cette petite folle ! croit-elle donc que je dors jusqu'à midi ? Pourquoi donc a-t-elle emporté la lettre ?

Comme mame Suzon allait atteindre le chemin qui croise le sentier, elle avait aperçu un homme assis sur une pierre, et qui, la tête dans les mains, pleurait silencieusement.

Elle s'était approchée et avait reconnu le père Brûlart.

—Hé ! lui dit-elle, qu'est-ce que vous faites donc là, et qu'est-ce que vous avez ?

Le père Brûlart la regarda.

—Ah ! c'est vous ? dit-il.

—Sans doute, c'est moi. Qu'est-ce que vous avez à pleurer ?

—Oh ! rien, dit-il, ça me regarde.

Et il pleura de plus belle.

—Mais qu'est-ce que vous avez donc ? répéta la meunière.

Brûlart ne répondit pas.

Michel et le Grillon arrivèrent.

—Mais qu'a-t-il donc, ton père ? dit mame Suzon.

—Il pleure comme ça depuis une heure.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on lui a dit que Laurent était parti à la guerre.

Mame Suzon tressaillit.

—Comment, dit-elle émue, vous aimez donc un peu mon fils, père Brûlart ?

Les larmes du vieux braconnier redoublèrent.

Il se leva brusquement, regarda mame Suzon et lui dit :

—Vous êtes plus heureuse que moi, vous !

Et il prit la fuite.

—Je crois qu'il est fou, murmura Michel, tandis que la tante et la nièce se regardaient avec stupeur.

### XIII

Trois jours s'écoulèrent.

Trois jours de mortelles anxiétés.

La douleur inattendue du père Brûlart avait bien frappé quelque peu la meunière et jeté même un certain trouble inexplicable dans son esprit ; mais cet événement n'avait pas laissé de trace.

La préoccupation de tous les hôtes du moulin et même des gens du village, c'était cette grande bataille qui, si on en croyait la dernière lettre de Laurent, devait avoir lieu au premier jour.

Un habitant plus huppé que les autres recevait le "Loiret." Chaque matin, le brave homme était sur sa porte, à cinq heures, le journal à la main, quêtant mame Suzon et sa nièce, pour leur dire qu'il n'y avait rien de nouveau, qu'on ne s'était livré, en Italie, qu'à des escarmouches sans importance, et que certainement il n'y avait pas de craintes à avoir.

C'était en été on s'en souvient, car l'heure des moissons est aussi celle des batailles, et le soleil se levait chaque matin dans un ciel d'azur.

Les populations des bords de la

Loire ne sont pas plus dévotieuses que beaucoup d'autres, et pendant la semaine le curé dit la messe aux quatre murs de l'église.

Eh bien, cette année-là il y avait du monde quand le pauvre prêtre de campagne montait à l'autel.

Il y avait des bonnes femmes qui venaient prier pour Laurent Tiercelin, d'autres qui s'intéressaient à Joseph Pichet.

Qu'est-ce que Joseph Pichet ?

Un pauvre garçon, né de pauvres parents, des journaliers qui vivaient péniblement en travaillant chez les autres et n'avaient pas de bien à cultiver.

Joseph Pichet était du pays.

Il était parti en même temps que Laurent.

Seulement, comme il était grand et fort, au lieu d'être trapu et de taille moyenne, on l'avait incorporé dans la cavalerie.

Mais on savait qu'il était aussi en Italie.

Sa pauvre mère, depuis qu'il était parti, faisait deux grandes lieues tous les matins, car ils habitaient un hameau éloigné, pour venir entendre la messe et prier pour son fils.

Mame Suzon, la riche meunière, et la Pichet, la pauvre femme de journée, avaient fini par se lier, dans leur commune anxiété.

Elles se saluaient à l'église ; elles se serraient la main en sortant.

La journalière accompagnait même quelquefois un bout de chemin la "maîtresse" de Brin-d'Amour.

Elles parlaient de leurs enfants, ça les soulageait.

Depuis trois jours, la Pichet était dans la même anxiété que mame Suzon.

Son fils ne lui avait pas écrit ; mais elle savait par la lettre de Laurent qu'on s'attendait à une grande bataille.

Ce jour-là, les deux mères sortirent de l'église plus tristes et plus déso-lées encore.

Il était six heures et demie.

Vainement, avant la messe, avaient-elles attendu le facteur.

Le postillon, comme elles disaient, n'était pas encore arrivé. Jamais il n'était ainsi en retard.

Pendant la messe, un gamin posé en sentinelle par la meunière devant la boîte aux lettres l'avait attendu vainement.

Quand elles sortirent, le gamin était toujours à son poste.

Mais elle n'eurent pas fait vingt pas dans la rue que le facteur se montra à l'autre bout.

Le Grillon courut en avant.

Les apercevant, le facteur doubla le pas.

Il avait une lettre à la main, une seule.

Les deux amies jetèrent un cri.

Pour qui la lettre ?

Hélas ! elle n'était pas pour mame Suzon.

La lettre était pour la Pichet.

La Pichet ne savait pas lire, mame Suzon lui prit la lettre des mains.

Peut-être espérait-elle que Pichet donnerait des nouvelles de son fils.

Elle ouvrit cette lettre en tremblant et lut :

"Mes bons parents,

"Nous nous sommes battus pendant vingt heures au pont de Magenta. La victoire est à nous ! Je n'ai pas été blessé, et je continue à me bien porter."

La mère Pichet jeta un cri de joie. Mais tout à coup elle vit pâlir mame Suzon.

Le fils Pichet ajoutait :

"Je n'ai pas de nouvelles de Laurent Tiercelin. Tout ce que je sais,

c'est que son bataillon a été très-engagé."

## XIV

Rien ne justifiait cependant les angoisses de la pauvre meunière de Brin-d'Amour.

Son fils n'avait pas écrit, comme Joseph Pichet, le lendemain de la bataille, mais qu'est-ce que cela prouvait ?

En campagne, on n'écrit pas comme on veut, et puis une armée considérable occupe plusieurs lieues carrées de pays, et il pouvait fort bien se faire que le bataillon de chasseurs dans lequel se trouvait Laurent eût été envoyé en avant, et que sa lettre, s'il avait écrit, eût un jour de retard sur celle de Joseph Pichet.

C'était là du moins le raisonnement que faisait le bon curé de Férolles, chez qui Noémi et la Pichet avaient conduit mame Suzon.

Mathurin Baudry, le forgeron, le maître d'école et l'adjoint disaient la même chose.

Mais la meunière continuait à sangloter.

On la reconduisit au moulin.

Ce fut une triste journée que celle qui s'écoula.

Noémi seule paraissait moins abattue que les autres.

—Moi, je suis sûre, disait-elle, que nous aurons une lettre de lui demain matin.

Le lendemain arriva enfin.

Mame Suzon voulut aller elle-même au devant du facteur.

Hélas ! le facteur n'avait rien.

Michel lui-même, ce jour-là, se mit à pleurer.

Le "Journal du Loiret" avait annoncé la victoire de Magenta avec les plus grands détails.

On avait lu tout cela avec avidité à Férolles, et le journal avait passé de main en main.

Le jour d'après, l'espérance du Grillon fut encore déçue.

Pas de lettre.

Ni le lendemain, ni les jours suivants.

Mame Suzon ne pleurait plus, ne parlait plus, et paraissait absorbée en elle-même.

Michel eut une idée :

—Je vais à Orléans, dit-il.

Noémi le regarda d'un air interrogateur.

—J'irai à l'intendance, poursuivit l'hypocrite garçon, et il faudra bien qu'on m'y donne des nouvelles de Laurent.

Il partit, en effet, monté sur un cheval de ferme, et ce fut encore une mortelle journée.

Noémi espérait toujours.

Mame Suzon n'espérait plus.

Elle avait vieilli de dix ans en quelques jours.

A Férolles-les-Prés, on commençait pareillement à hocher la tête et à se dire :

—Il pourrait bien être arrivé malheur au pauvre Laurent.

Michel revint.

On ne lui avait rien appris à l'intendance.

Seulement, on lui avait conseillé de s'adresser, par écrit, au ministère de la guerre.

Michel, qui paraissait en proie à une vive anxiété, Michel, disons-nous, s'en alla chez le comte de R..., le maire de Férolles ; il lui parla, avec des larmes dans les yeux, de la douleur et des angoisses de mame Suzon.

Le comte était un ancien militaire. Il avait conservé des relations au ministère de la guerre, et il se montra touché de l'anxiété de Michel.

C'était un samedi, jour de marché à Orléans.

Presque tous les propriétaires des environs vont en ville ce jour-là.

Tandis que Michel parlait au comte, on attelait le tilbury de ce dernier.

—Mon ami, dit-il à Michel, revenez ce soir, j'aurai des nouvelles, je vous le promets.

Michel s'en alla.

Ce fut une nouvelle journée d'angoisses au moulin.

Noémi espérait toujours, et mame Suzon, sombre et farouche en sa douleur, n'espérait plus.

Enfin le soir vint, et Michel se remit en route pour le château du maire.

Celui-ci n'était pas encore de retour.

Michel attendit plus d'une heure.

Enfin le comte arriva.

Michel tressaillit en le voyant.

Le comte était triste.

—Mon ami, dit-il à Michel, il ne faut pas vous désespérer encore ; néanmoins, il est possible qu'un malheur soit arrivé.

Et il mit sous les yeux de Michel le télégramme suivant :

"Le nommé Tiercelin (Laurent), caporal au... chasseurs à pieds, disparu.

"Peut-être prisonnier, peut-être passé à l'étranger.

"Pas retrouvé corps."

Michel tremblait en lisant cette dépêche.

Le comte attribua cette émotion à la douleur.

Mais s'il avait pu lire dans l'âme du misérable, il eût été indigné.

Néanmoins, Michel garda son masque d'affection hypocrite.

—Mon garçon, lui dit le comte de R..., je vous le répète, il est fort possible que Laurent ait été fait prisonnier. dans ce cas, il est tout naturel qu'il n'ait pas écrit encore. Mais d'ici

huit ou dix jours, vous recevrez de ses nouvelles. S'il est mort, on en aura certainement la preuve dans peu de temps. Au lendemain d'une bataille, on se compte, on fait l'appel, et il n'est pas rare de voir revenir, quelque temps après, un homme que l'on croyait mort. Par conséquent, retournez au moulin et dites bien que tout espoir n'est pas perdu.

Michel s'en alla.

—Allons ! allons ! murmura-t-il, je sais bien qu'il est mort, moi, et la Pitache est une bonne sorcière.

## XV

Trois mois s'étaient écoulés.

A la bataille de Magenta avait succédé celle de Solferino, bientôt suivie par la paix de Villafranca.

Pas de nouvelles du caporal Laurent Tiercelin.

Le comte de R..., le maire de Férolles, avait fait tout exprès le voyage de Paris.

Les prisonniers français faits par les Autrichiens avaient été rendus.

Laurent n'était pas revenu.

Donc il était mort.

Cependant, son décès n'avait pu être régulièrement constaté.

Le capitaine de compagnie, devenu chef de bataillon, après la campagne, avait écrit lui-même une longue et touchante lettre à la mère du pauvre caporal.

Laurent Tiercelin était un bon soldat, un brave cœur, que tout le monde aimait, et son capitaine avait cru de son devoir de donner à la mémoire du pauvre garçon cette marque de sympathie.

La lettre de l'officier n'était pas plus rassurante que la dépêche mi-

Pour les chutes des cheveux,  
Migraine, Névralgie faciale,  
n'employez que la

## Lotion de Pin Parfumé

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

nistérielle ; mais elle n'était pas absolument désespérée non plus.

Le capitaine affirmait qu'on avait cherché vainement sur le champ de bataille le corps du jeune soldat.

Il ajoutait que la chose n'était pas sans exemple ; que ceux qu'on appelait les "gens disparus" reparaisaient quelquefois ; que tout en ne se berçant point d'un fol espoir, il ne fallait pas cependant perdre toute espérance.

Mame Suzon, courbée en deux, morne, les yeux secs, avait écouté la lecture de cette lettre avec une impassibilité farouche.

On eût dit que cette malheureuse femme ne fût plus de ce monde et que son âme fût depuis longtemps montée au ciel pour y rejoindre son fils.

Seule, le Grillon disait :

—Moi, je suis sûre que Laurent n'est pas mort.

—Dieu vous entende, Grillonnet ! soupirait hypocritement Michel.

Ce dernier donnait aux gens de Férolles un exemple de ce que le repentir peut faire d'un mauvais sujet. Il ne quittait plus le moulin ; il avait pour ainsi dire remplacé Laurent.

Travailleur infatigable, plein d'attention délicate pour cette pauvre mère qui n'avait plus de fils, Michel avait fini par se rallier tous les cœurs.

Mame Suzon elle-même s'oubliait parfois à lui mettre la main sur l'épaule et à lui dire affectueusement :

—Tu veux donc essayer de me remplacer mon pauvre enfant ?

Seule, le Grillon ne partageait pas plus cet enthousiasme qu'elle ne partageait la conviction que Laurent fût mort.

Michel lui inspirait une sorte de répulsion dont elle ne pouvait se rendre compte.

On n'avait pas revu le père Brûlart.

—Qu'était-il devenu ?

Les uns disaient qu'il avait perdu la tête, et s'en était allé dans son pays ; les autres, qu'il travaillait à Orléans.

D'autres encore, mais c'était le plus petit nombre, affirmaient l'avoir rencontré dans les bois, les cheveux tout blancs, d'une maigreur effrayante, et disant que puisque Laurent Tiercelin était mort, il ne comprenait pas que le bon Dieu le laissât sur terre.

Il y avait encore une histoire qui était revenu sur l'eau à Férolles, et dont on commençait à jaser depuis qu'il était avéré pour tout le monde que Laurent était mort.

On disait que la mère Brûlart avait dicté une lettre à son lit de mort, et que cette lettre avait été déposée chez un notaire de Jargeau.

Cette lettre, prétendait-on, renfermait un secret, mais on ne le saurait qu'un an après la mort de la mère Brûlart, et voici qu'il y avait bientôt un an.

Enfin, on avait remarqué que lorsque le monde s'était étonné à Férolles de la douleur manifestée par le père Brûlart, une personne en avait paru beaucoup moins surprise.

Cette personne, c'était le bon vieux curé, qui avait reçu la confession de la mère Brûlart mourante.

Au moulin, on jasait aussi.

On jasait quand la pauvre mame Suzon était remontée dans sa chambre avec le Grillon, qui ne la quittait plus ni jour ni nuit, et lorsque Michel ne s'y trouvait pas.

Les gens de la ferme, les meuniers, les servantes, réunis autour du feu, disaient chacun leur mot.

—Qui est-ce qui aurait jamais cru ça, disait le vieux pâtre en parlant de Michel, que ce garnement-là deviendrait si bon sujet ?

—Mame Suzon l'aime à présent

quasiment comme son fils, observa un bouvier.

—Et moi, dit une des servantes, je sais bien comment ça finira.

—Qu'est-ce que tu dis, toi ? fit le vieux pâtre.

—Suffit, je m'entends.

—Tu peux bien parler, dit le bouvier, nous sommes tous de tes amis, ici.

—C'est vrai, dit le pâtre.

—Eh bien, dit la servante, je vais vous dire mon idée.

Elle baissa la voix :

—Mame Suzon n'en a pas pour longtemps, voyez-vous ! peut-être un an, peut-être deux ; mais la mort de son fils l'a tuée par avance... c'est comme une lampe qui n'a plus d'huile.

—A qui donc que ça ira, tout ce beau bien ?

—A mamzelle Noémi.

—Bon !

—Et j'ai dans mon idée que mame Suzon ne mourra pas sans l'avoir établie.

—Ah !

—Elle la marierait avec Michel que ça ne m'étonnerait pas.

Les uns se récrièrent, les autres dirent qu'après tout, cela n'était pas bien extraordinaire, et la conversation était si animée que personne ne se retourna, que personne n'entendit un pas furtif qui traversait la salle basse du moulin.

C'était le Grillon qui sortait.

Mais la pauvre enfant avait entendu les dernières paroles de la servante, et quand elle fut alors dans la cour, elle cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à fondre en larmes.

## XVI

Le Grillon se mit donc à pleurer.

La nuit était tiède, en dépit des premières bises de septembre.

La jeune fille s'en alla droit devant elle, la tête nue, les cheveux au vent.

Elle quitta la cour du moulin, traversant la prairie en marchant toujours droit devant elle ; elle arriva ainsi jusqu'à un sentier bordé d'arbres, dans lequel bien souvent, jadis, elle s'était promené au bras de son grand cousin Laurent.

Quand celui-ci était parti, le Grillon n'était qu'une enfant, mais la jeune fille se souvenait.

Sur le bord de ce sentier, il y avait un tronc d'arbre renversé.

Le Grillon s'assit dessus et continua à pleurer.

Un pas qui se fit entendre auprès d'elle ne l'arracha ni à sa prostration ni à sa douleur.

Cependant une femme s'avancait vers elle par ce sentier qui descendait du plateau.

Cette femme était la Pitache.

—Hé ! dit la sorcière en s'approchant, c'est le Grillon, bien sûr.

—Noémi leva la tête.

—Qu'est-ce que vous avez donc à pleurer ainsi, la belle demoiselle ? demanda la vieille.

Le Grillon tressaillit.

—Puisque vous êtes sorcière, dit-elle, devinez-le donc.

La vieille femme prit la main de la jeune fille.

Il faisait clair de lune, et on y voyait presque comme en plein jour.

—Ma petite, dit-elle, je ne dis pas la bonne aventure pour rien. Tout ce que je prédis arrive, et il est juste qu'on me paye de ma peine.

—Ah ! dit le Grillon que la voix de la Pitache impressionna, tout ce que vous annoncez arrive.

—Oui, certes. Demandez à Férolles, à Jargeau, à Souvigny, on vous le dira.

Noémi n'était pas superstitieuse ;

elle avait de la religion, et jamais elle n'avait cru aux sorciers.

Mais, en ce moment, elle était si fort épouvantée de ce qu'elle avait entendu en traversant la cuisine, qu'elle s'abandonna complètement à la vieille femme.

Elle tira vingt sous de sa poche et les lui donna.

Alors la Pitache reprit sa main et se mit à en examiner gravement les lignes.

—Ah! chère petite, dit elle, vous avez bien tort de pleurer.

Noémi tressaillit.

—Pourquoi? dit-elle.

—Parce que je vois dans cette ligne-là un grand bonheur.

—Vrai!

Et les larmes de Noémi se séchèrent comme par enchantement.

—Un mariage, continua la Pitache.

La voix de Noémi redevint tremblante, et un frisson lui parcourut tout le corps.

—Ah! dit-elle, je me marierai?

—Oui.

—Et avec qui?

—Avec votre cousin.

Noémi jeta un cri.

—Avec Laurent? dit-elle.

—Avec le fils de mame Suzon, dit la Pitache.

Et elle s'éloigna brusquement, pour jouer en conscience son rôle de prophétesse.

Comme mame Suzon n'avait jamais eu qu'un fils, que ce fils, c'était Laurent,—Laurent n'était donc pas mort.

Et Noémi revient au moulin le paradis dans le coeur.

En entrant dans sa chambre, qui était auprès de celle de la meunière, elle entendit la pauvre femme qui sanglotait.

Noémi fit une éruption chez elle, se jeta à son cou et lui dit:

—Ma tante, ne pleurez pas, me pleu-

rez pas! Laurent n'est pas mort, j'en ai le ferme espoir.

La meunière ne répondit pas.

En vain la jeune fille essayait-elle de faire passer dans l'esprit de sa tante sa propre conviction.

Mame Suzon continua à pleurer; et quand le jour vint, quant la meunière se leva comme à l'ordinaire, ses yeux rouges attestaient que l'insomnie n'avait pas quitté son chevet.

Noémi était encore dans sa chambre, elle se peignait devant une petite glace suspendue, à la fenêtre lorsqu'on lui entendit jeter un cri.

Un cri de joie qui retentit par tout le moulin et qui vibra dans le coeur de mame Suzon.

Noémi avait aperçu un homme dans le chemin qui venait de Férolles au moulin.

Et cet homme, c'était le facteur.

—Ah! dit-elle en s'élançant hors de sa chambre, voilà des nouvelles de Laurent; Laurent n'est pas mort.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix si vibrante d'espoir, que pendant quelques minutes tout le moulin fut en rumeur.

On se précipita dehors, on porta presque mame Suzon défaillante à la rencontre du facteur.

—Vous avez une lettre? dit le Grillon qui arriva la première.

—Oui, mamzelle, répondit le postillon.

La lettre qu'il tendit au Grillon était adressée à mame Suzon, mais la jeune fille en rompit le cachet.

Hélas! toute cette joie, toutes ces espérances devaient s'évanouir, et dès les premières lignes le Grillon pâlit, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Cette lettre ne disait pas un mot de Laurent.

Elle portait en exergue ces mots imprimés:

“Assistance publique, hospice civil d'Orléans.

Le directeur écrivait :

“Madame,

“Un de nos malades, dont l'état paraît désespéré, ne veut pas quitter ce monde sans vous confier, dit-il, un grand secret.

“Je joins donc mes instances aux siennes pour vous prier de venir à Orléans et vous présenter à l'hospice dans le plus bref délai, car je crois que les jours de ce malheureux sont comptés.

“Il se nomme Brûlart.

“Agréez, etc.

Le directeur \*\*\*.”

—Que peut-il me vouloir ? demanda mame Suzon avec un accent de morne indifférence.

Michel, qui se trouvait derrière elle, avait pâli d'émotion.

Nul n'y prit garde.

Nul, excepté le Grillon.

## XVII

On ne résiste pas aux vœux d'un mourant.

Le jour même, mame Suzon, sa nièce et Michel montaient dans la vieille carriole du moulin, et prenaient au grand trot d'une bonne jument percheroonne la route d'Orléans.

Michel était du voyage, on le pense bien, par cela seul que le mourant dont il s'agissait était son père, car celui-ci ne paraissait pas l'avoir demandé.

Il y a sept bonnes lieues de Férolles à Orléans ; mais la jument avait une allure régulière, et à deux heures et demie mame Suzon arriva à la porte de l'hospice.

Quand elle se présenta au guichet des infirmiers, elle fut reçue par un jeune interne qui lui dit :

—Madame, le père Brûlart ne veut voir que vous.

—Mais, dit la meunière, cette jeune fille est ma nièce, et ce jeune homme est précisément le fils du père Brûlart.

—C'est à vous seule qu'il veut parler, dit l'interne avec fermeté.

Force fut à mame Suzon de laisser Noémi et Michel au parloir.

Michel avait cru devoir verser quelques larmes.

On conduisit la meunière à travers plusieurs salles de malades.

Enfin l'interne écarta les rideaux d'un lit, et mame Suzon se sentit le coeur serré à la vue du père Brûlart, tant il paraissait changé.

Il avait beaucoup maigri, et son visage, jadis hâlé et bruni par le grand air, était d'une blancheur cadavéreuse.

—Je suis venue, lui dit la meunière, avec émotion, puisque vous désiriez me voir. J'avais amené votre fils, pourquoi ne voulez-vous plus le voir ?

Des larmes roulèrent dans les yeux du vieillard.

—Je n'ai plus de fils.

Et s'adressant à l'interne :

—Mon bon monsieur, lui dit-il, voulez-vous faire appeler M. le directeur et M. l'aumônier ? Je ne veux parler à madame que devant témoins.

Mame Suzon n'avait pas compris les paroles du père Brûlart, qui disait : “Je n'ai plus de fils.”

Elle pensa que le vieillard était mécontent de Michel, et que c'était chez lui une manière de formuler son mécontentement.

Le directeur et l'aumônier ne se refusèrent pas au désir de cet homme qui paraissait moribond.

Quand ils furent arrivés, Brûlart

étendit la main vers la meunière et dit :

—Je crois bien que je vais mourir, et je ne veux pas m'en aller sans vous confesser un grand crime que ma femme et moi avons commis.

—Un crime ? fit mame Suzon avec stupeur.

—Nous avons volé votre enfant.

Et comme elle ne comprenait pas, croyant toujours qu'il s'agissait de Laurent, Brûlart poursuivit d'une voix tremblante et qui paraissait entrecoupée déjà par le hoquet de l'agonie :

—Ma femme est morte avant le châtement de Dieu. Cependant elle s'est repentie : elle a fait sa confession à M. le curé de Férolles. De plus, elle a dicté une lettre qui est chez le notaire de Jargeau.

Madame Suzon ne comprenait toujours pas.

Brûlart poursuivit :

—Les pauvres gens, voyez-vous, ont des tentations. Vous nous aviez donné votre fils à nourrir ; le mien et lui étaient du même âge. On les couchait dans le même berceau, et ils se ressemblaient tellement alors, que nous ne les aurions pas reconnus.

Mame Suzon ne comprit pas encore, mais elle eut un battement de cœur.

Le moribond continua :

—Ils étaient pourtant faciles à reconnaître quand on les mettait tout nus, les deux marmots. Le vôtre avait une marque, un petit signe entre les deux épaules, quelque chose comme une cicatrice, bien que ce fût de naissance, et il paraît qu'en cela il était comme son père, défunt M. Tiercelin, qui avait la même marque.

—Après ? fit mame Suzon dont le battement de cœur augmenta.

—Un soir, voyez-vous, poursuivit Brûlart, nous étions au coin du feu de notre cahute et nous regardions les deux enfants qui dormaient côte à côte. "Celui-là sera riche, il sera heureux, me dit ma femme. L'autre n'aura que de la misère..." Alors nous avions une mauvaise pensée...

Mame Suzon se leva, frissonnante :

—Achevez ! achevez ! dit-elle.

—Quand vous vîtes voir votre enfant, ce fut le nôtre que nous vous présentâmes...

Et le vieillard eut un sanglot.

—Le vôtre ! exclama la meunière.

—Oui, Laurent... et non pas Michel... Ecoutez-moi bien, mes bons messieurs, ajouta le vieillard d'une voix plus forte en s'adressant au directeur et à l'aumônier. Le fils vrai de madame, c'est celui que nous avons élevé, c'est Michel.

—Michel ! dit la meunière en jetant un grand cri.

—Le nôtre, acheva Brûlart, dont les forces parurent l'abandonner en ce moment, c'est Laurent... Le malheureux qui est allé mourir là-bas... "Ah ! madame Suzon, ajouta-t-il en prenant la main de la meunière dans les siennes, vous êtes bien heureuse, vous... Votre fils est vivant, et le mien est mort..."

Mais mame Suzon n'entendit point ces dernières paroles. Elle venait de s'évanouir dans les bras du digne aumônier de l'hospice, tandis que Brûlart, sa confession terminée, paraissait prêt à rendre l'âme.

## XVIII

Quelques heures après, mame Suzon, pleurant à chaudes larmes, re-

Si vous avez un Rhume,  
Coqueluche ou Bronchites  
opiniâtres, prenez le

# Sirop de Pin Parfumé

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

prenait, avec Michel et sa nièce, le chemin de Férolles.

Le Grillon n'avait point assisté à l'entrevue de la meunière avec Brûlart, Michel non plus.

Le Grillon ne savait rien de ce qui s'était passé et Michel paraissait ne rien savoir.

En vain, tous deux avaient-ils questionné mame Suzon.

Elle avait refusé de répondre.

En route, ses larmes s'arrêtèrent un peu.

Mais elle ne parla point et tomba dans une rêverie farouche.

Le Grillon et Michel se regardaient de temps à autre : elle, cherchant le mot de cette étrange énigme ; lui, paraissant le chercher aussi.

Mame Suzon ne prononça pas un mot durant le trajet ; seulement, en arrivant à Jargeau, au lieu de continuer à suivre le chemin qui conduit à Férolles, elle dit à Michel, qui tenait les guides :

—Entre dans la ville, mon garçon, et va-t'en droit chez le notaire.

Michel parut encore ne pas comprendre, mais il obéit.

Quant au Grillon, elle regarda sa tante avec une mystérieuse épouvante.

Jargeau n'est qu'un bourg, mais ses habitants lui ont fait donner le nom de ville.

Il n'y a cependant qu'une véritable rue, qui est en même temps la grande route.

Tout le reste est un dédale de ruelles qui courent entre des maisons et des jardins.

C'était dans une de ces ruelles que demeurait le notaire.

Mame Suzon laissa Michel et Noémi dans la carriole et entra seule dans l'étude.

Un petit clerc travaillait seul auprès du poêle ; mais le notaire était au jardin et il alla le chercher.

C'était un homme d'un âge mûr, qui avait une grande réputation de probité et de discrétion.

Il avait regu les actes de presque tout le petit pays de Férolles.

Quand un habitant de ce village vendait ou achetait une pièce de terre, c'était chez le maître... qu'il passait le contrat.

Il y avait vingt-huit ans que maître... exerçait.

Le contrat de mariage de Jean Tiercelin et de mame Suzon avait été dressé par ses soins ; c'était lui qui avait fait l'inventaire à la mort du meunier ; lui encore à qui la veuve avait toujours eu affaire, quand il s'était agi de faire des placements d'argent ou d'acheter un lopin de pré ou de bois.

Depuis un an, mame Suzon était bien allée dix fois chez lui, et jamais maître... ne lui avait ouvert la bouche de certain dépôt qu'il avait la concernant.

Il avait la discrétion d'un confesseur.

Quand il vit la pauvre femme vêtue de noir et les yeux rouges, il ne put se défendre d'un pressentiment.

—Je devine pourquoi vous venez, madame Tiercelin, dit-il.

—Monsieur, dit la meunière, je viens de l'hospice d'Orléans, où le père Brûlart est en train de trépasser.

—Ah ! fit le notaire, c'est donc vrai qu'il est bien malade !

—Il n'en a pas pour deux jours.

—Est-ce qu'il vous a dit quelque chose ?

—Il m'a dit que sa femme, avant de mourir, avait écrit, devant deux témoins, une lettre qui était déposée chez vous.

—C'est vrai, dit le notaire ; l'un de ces témoins est le curé de Férolles.

—Et l'autre ?

—C'est moi.

—Et... cette lettre ?

—Vous est adressée.

—A moi !

—Oui, et vous pouvez la voir maintenant, fit le notaire qui ouvrit un tiroir et en tira un pli cacheté ; mais, ajouta-t-il, puisque vous avez vu le père Brûlart, il vous a dit... sans doute ?...

—Il m'a tout dit.

En même temps, la meunière, toute tremblante et les yeux pleins de larmes, ouvrit une lettre.

C'était la confession de la mère Brûlart.

A son lit de mort, la bûcheronne avait affirmé que Michel n'était pas son fils, mais le fils de mame Suzon. Seulement, elle avait demandé que sa confession ne fût rendue publique qu'un an après sa mort.

La meunière lut cette lettre avec un redoublement d'émotion, et l'arrosa de ses larmes.

La déposition d'outre-tombe de la mère Brûlart était en tout semblable aux aveux du père Brûlart.

Enfin ce dernier avait parlé d'une marque que Michel avait entre les deux épaules.

Si cette marque existait réellement il fallait se rendre à l'évidence : il y avait consanguinité entre le défunt meunier et Michel.

Mame Suzon regarda alors le notaire.

—Eh bien, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, que dois-je faire ?

—Madame, répondit le notaire, si celui que vous pleurez et que vous avez aimé comme votre fils n'était pas mort, si nous n'avions pas cette conviction, la question serait presque insoluble. Il faudrait avoir recours aux tribunaux et solliciter d'eux la reconnaissance de la véritable situation de celui qui, selon moi, est réellement votre fils. Mais, hélas ! la mort du pauvre enfant simplifie tout.

Au lieu de reconnaître Michel, vous pouvez l'adopter.

Un frisson parcourut tout le corps de mame Suzon.

—Ah ! dit-elle, et si l'autre revenait ?

Le notaire secoua la tête.

—Revenez me voir demain, dit-il, nous causerons.

Mame Suzon s'en alla.

Elle retourna à Férolles, versant toujours des larmes silencieuses et refusant de répondre aux questions de Noémi et de Michel.

Arrivée au moulin, elle dit à ce dernier :

—Monte dans ma chambre.

Michel obéit, et la meunière s'enferma avec lui.

Alors, elle lui dit encore :

—Ote ta veste et ton gilet, ouvre ta chemise par en haut, et montre-moi tes deux épaules.

Michel fut d'une naïveté admirable et joua un étonnement profond.

—Il le faut, lui dit mame Suzon avec un accent d'autorité.

Michel obéit.

Alors la pauvre femme jeta un cri.

Michel avait, entre les deux épaules, un signe noir, exactement semblable à celui que la meunière avait connu à Jean Tiercelin, son mari.

Elle prit Michel dans ses bras et lui dit d'une voix étouffée :

—Tu est mon fils, je le vois bien, et je ne te ferai pas tort de ton héritage ; mais laisse-moi pleurer celui qui était mon fils par le cœur, comme tu l'es par le sang.

Et elle se mit à fondre en larmes.

## XIX

L'été passa, l'automne vint, puis les premières gelées et les premiers froids de novembre.

Depuis la fin d'octobre, on voyait, le matin, courir dans le ciel gris ces

caravanes triangulaires d'oiseaux de passage qui annoncent un hiver rigoureux.

Les pins de Férailles avaient jauni ; les arbres avaient perdu leurs dernières feuilles, et la nature était morte et désolée.

Le moulin de Brin-d'Amour, caché pendant la belle saison dans un véritable nid de verdure et de fleurs, apparaissait maintenant, triste et grisâtre, au travers des arbres dépouillés. L'eau du ruisseau était gelée, et le joyeux tic-tac ne se faisait plus entendre.

La joie, la gaieté, le bonheur étaient partis du moulin ; et s'il était triste au dehors, la désolation régnait au dedans.

Pourtant mame Suzon avait retrouvé son fils.

On lui avait prouvé, clair comme le jour, pièces à l'appui et preuves en main, que l'enfant qu'elle pleurait n'était pas son enfant, et que celui qu'elle avait porté dans son sein, le fils de son sang et de ses entrailles, c'était bien Michel Brûlard.

Le soldat disparu à Magenta n'était qu'un usurpateur, un enfant substitué. Le vrai fils, celui qu'elle devait aimer, celui à qui le meunier mourant avait entendu laisser son héritage, c'était Michel.

Mame Suzon était une honnête femme.

Du moment où on lui avait démontré que Michel était son fils, elle avait agi en mère irréprochable.

Comme lui avait dit le notaire, il était difficile de faire constater par les tribunaux la substitution de Laurent à Michel. Mais du moment où Laurent était mort, laissant sa prétendue mère héritière de son bien, il était facile de réparer le mal. Mame Suzon pouvait adopter Michel et tester en sa faveur.

Elle avait fait tout cela, en digne

femme qu'elle était. Puis, son devoir accompli, elle avait continué à porter le deuil de Laurent et à pleurer celui qui était, sinon le fils de ses entrailles, au moins le fils de son cœur.

Michel avait paru un moment étourdi et comme pliant sous le faix de sa fortune nouvelle ; mais on se fait si vite à la fortune !

Il n'avait pas fallu trois mois pour métamorphoser l'ancien vaurieu en un homme de sens droit, de moeurs un peu roides, de maintien gourmé et de langage mesuré comme celui d'un maître d'école.

Du moment où le moulin était son moulin, les terres qui l'entouraient ses terres, Michel n'avait eu que peu de chose à faire pour faire oublier le petit braconnier et le vagabond d'autrefois.

Le paysan, qui a de grandes qualités, a un grand défaut : il respecte l'argent, comme si l'argent était tout en ce monde. Michel, devenu riche, fut appelé M. Michel ; on le salua à Férailles comme s'il eût été un personnage. La valetaille du moulin lui fut dès lors toute dévouée.

Et puis, mame Suzon et le Grillon tenaient maintenant si peu de place !

La première avait renoncé de fait à la direction des affaires. C'était Michel qui donnait ses ordres. C'était à Michel qu'on obéissait.

La pauvre meunière pleurait...

Elle essayait bien quelquefois de prendre Michel dans ses bras, de le presser sur son cœur et de l'appeler son fils !

Mais alors un spectre, invisible pour tous, se dressait devant elle.

C'était le spectre de Laurent.

Quant au Grillon, elle n'avait pas perdu tout espoir.

Souvent la jolie fille sautait au coq de la meunière et lui disait :

— J'ai dans mon idée qu'il reviendra !

A quoi la pauvre mame Suzon répondait :

—Ah ! mieux vaut qu'il soit mort, mon enfant, car s'il revenait quelque jour...

—Eh bien ? disait le Grillon.

—Il faudrait bien qu'il sache la vérité, qu'il voie que celle qu'il avait crue sa mère n'est pas sa mère, que ce qu'il croyait son bien n'est pas son bien.

Le Grillon ne répondait pas.

Mais une larme farouche tremblait parfois au bord de ses longs cils, et on eût dit qu'elle seule ne partageait point la conviction générale.

Une chose qui avait passé inaperçue pour tout le monde avait frappé le Grillon au point de la préoccuper nuit et jour.

Le père Brülart, ce moribond qui avait fait sa confession "in extremis", le père Brülart n'était pas mort.

Le soir même de son entrevue avec mame Suzon, un mieux sensible s'était déclaré dans son état.

Le lendemain et le surlendemain, le mieux persista, et huit jours après il était entré en convalescence.

Deux mois après, le père Brülart était revenu dans sa maisonnette située au milieu des bois.

Mais on ne l'avait pas vu au moulin.

Seulement, depuis qu'il était devenu un fils de famille, Michel voulait vivre comme tel.

Autrefois, il était braconnier ; il ne vit pas pourquoi il ne deviendrait pas chasseur. Il prit un permis à l'entrée de l'automne et acheta un chien d'arrêt. Le matin, quand il avait donné ses ordres, il prenait son fusil, sifflait son chien et s'en allait battre les vignes et les sapinières.

Or, un matin de novembre, par un

froid noir, le nouveau maître du moulin sortit, son fusil sur l'épaule.

—Hé ! monsieur Michel, lui dit un des valets de ferme, il doit y avoir des canards sur la Loire. Est-ce que vous y allez ?

—Non, répondit Michel, je vais chercher des bécasses, là-haut, dans les sapinières.

Et il prit le chemin du plateau de Sologne.

Et tout en cheminant il murmurait :

—Qu'est-ce qu'il me veut donc encore, le père Brülart ?

## XX

Michel monta lestement à travers les vignes, gagna le plateau de Sologne, et arriva dans les vastes sapinières qui s'étendent jusqu'à Souvigny.

Là il prit un petit sentier qu'il ne connaissait que trop bien, et s'en alla directement à la maisonnette que le père Brülart avait au milieu des bois.

Il était sans doute attendu, car, lorsqu'il fut à cent pas de la maison, il aperçut un panache de fumée au-dessus du toit.

Son chien le devançait, et cette route lui était sans doute familière aussi, car il s'arrêta devant la maison et se mit à japper.

Au bruit, la porte s'ouvrit, et le père Brülart se montra sur le seuil.

—Ah ! voilà qui est bien, dit-il, en venant à la rencontre de Michel. Ça me fait plaisir de te donner un rendez-vous ; tu es exact ; tu arrives même le premier, car la Pitache est en retard.

—Bon ! dit Michel avec un accent de mauvaise humeur qu'il ne chercha pas à contenir, est-ce que nous avons besoin de la Pitache pour nos affaires ?

—Je le crois bien, dit le père Brûlart, et tu verras qu'elle nous est bien utile.

Michel ne répondit pas.

Ils entrèrent dans la hutte et s'assirent près du feu.

—Ah çà, dit le père Brûlart, tu sais que le temps approche.

Michel tressaillit.

—Ah ! oui, dit-il, vos deux billets vont échoir.

—Oui, mon garçon.

—Je veux que le diable m'étrangle, dit Michel, si je sais comment les payer !

—Plait-il ? dit le père Brûlart en fronçant le sourcil ; tu penses pourtant bien que nous n'avons pas travaillé, ta défunte mère, la Pitache et moi, à la seule fin que tu deviennes un monsieur.

—Non, sans doute, répondit Michel, et pour être payés, vous le serez, mais...

—Mais quoi ?

—Faudra que vous attendiez...

—Ah çà, dit le père Brûlart avec cynisme, tu crois donc que les huissiers ont trop de besogne et qu'ils ne se chargeront pas, au besoin, de nos petites affaires ?

Michel ne sourcilla pas :

—Écoutez donc, père, dit-il.

—Parle...

—Grâce à vous, à ma défunte mère et à la Pitache, je ne dis pas non, me voici le fils de maman Suzon, et elle m'a adopté en bonne forme ; mais vous pensez bien que je n'ai rien, en ayant tout, c'est-à-dire qu'il n'y a pas des douze mille francs comme ça dans un tiroir où je n'aurais qu'à mettre la main, et que s'il faut que je trouve cette somme, il faudra que je la demande.

—Continue, dit le père Brûlart avec calme.

—Qu'est-ce que je dirai à la mère Suzon ?

—Ce que tu voudras... que c'est pour moi, par exemple.

—Et si elle a des doutes...

—Je veux pourtant être payé.

—Vous le serez, et mon billet sera aussi bon dans un an que dans quinze jours.

—Ça ne fait pas mon affaire. Et puis d'ailleurs, dit le père Brûlart, dans un an auras-tu plus d'argent qu'aujourd'hui ?

—Oui.

—Comment ça ?

—J'ai une créance hypothécaire à recouvrer ; une somme que Jean Tiercelin avait prêtée.

—De combien ?

—Vingt mille francs environ.

—Je ne dis pas non, dit le père Brûlart, mais j veux être payé tout de suite.

—C'est impossible.

—Et si je te fais trouver de l'argent, moi ?

—Vous ?

—Sinon moi, du moins la Pitache. Justement, la voilà, et elle va te conter la chose.

La prétendue sorcière, en effet, franchissait en ce moment le seuil de la cabane.

Michel la regarda.

Elle vint à lui et lui dit :

—Mon garçon, j'ai une bien belle affaire à te proposer, une affaire qui, sitôt conclue, te mettra cinquante mille francs dans la main.

Michel n'était pas crédule : néanmoins il regarda la Pitache avec une curiosité avide.

—De quoi donc s'agit-il ? fit-il.

—Tu connais le père Saurin ?

—Le tonnelier de Châteauneuf ?

—Oui. Il a plus de cent mille francs de bien.

—Après ?

—Et une fille unique, un beau brin de fille, qu'il cherche à marier.

—Qu'est-ce que ça me fait ?

—Tu n'as qu'à dire un mot.

—Pour quoi faire ?

—Et avant trois semaines elle est à toi. J'ai touché deux mots de la chose au père Saurin, et il m'a promis un pot-de-vin si j'emmanchais cette affaire.

—Vous perdrez votre pot-de-vin, maman Pitache, dit froidement Michel.

—Hum ! dit la vieille.

—Qu'est-ce que tu chantes donc là ? s'écria le vieux Brûlart.

—Tu ne veux donc pas te marier ? reprit la Pitache.

—Je veux me marier, dit Michel, mais c'est le Grillon que je veux.

—Du moment où tu as tout, elle n'a plus rien, et l'affaire est mauvaise, mon garçon.

—Ca m'est égal, dit Michel avec l'accent d'une froide résolution, j'aime le Grillon et je l'aurai.

### XXXI

Une heure après, Michel quittait tout pensif la cabane du père Brûlart.

Le vieux braconnier et la prétendue sorcière avaient enfermé le nouveau propriétaire de Brin-d'Amour dans un dilemme d'où il lui paraissait impossible de sortir.

Où il fallait qu'il épousât la fille du père Saurin, de Châteauneuf, et alors qu'il renoncât au Grillon ;

Où bien qu'il vît l'échafaudage de sa fortune, lentement et laborieusement édifié, s'écrouler tout à coup.

Michel connaissait le père Brûlart : il savait que rien ne lui coûterait pour arriver à la réalisation de son but, et ce but, c'étaient les douze mille francs que lui, Michel, s'était engagé à payer.

Où les trouver ?

Sous quel prétexte les demander à mame Suzon, qui, tout en reconnais-

sant Michel comme son fils et l'installant au moulin, avait conservé l'administration de sa fortune ?

Il n'avait plus que quelques jours devant lui, les billets allaient arriver à échéance, et certainement, une fois qu'ils auraient été protestés, tout se découvrirait.

Michel s'en revint au moulin en faisant les réflexions les plus noires.

Il ne pouvait se dissimuler une chose, c'est que la Pitache et le père Brûlart lui avaient parlé le langage mathématique de la raison en lui conseillant d'épouser la fille Saurin.

En effet, du moment où Michel avait tout au moulin, le Grillon n'avait plus rien.

Mame Suzon n'avait pas le droit de la doter avec l'héritage de son fils.

Mais Michel tenait au Grillon.

Pourquoi ?

Cette âme ténébreuse et hypocrite n'était pourtant pas susceptible d'un grand amour.

Mais le Grillon avait été, durant sa jeunesse, le point de mire de sa jalousie secrète.

Alors que Laurent aimait son frère de lait et se dévouait au point de partir à sa place, Michel exérait Laurent.

C'était la haine sourde et féroce du reptile pour l'oiseau, du ver qui rampe dans la fange pour le papillon qui nage dans le ciel bleu.

Il ne lui suffisait pas d'avoir pris au pauvre mort sa mère, sa maison, son héritage : il lui fallait encore sa fiancée.

Cet amour qu'il ressentait pour le Grillon avait quelque chose de vil et de cruel à la fois. Il semblait que, où qu'ils fussent, les os blanchis de Laurent tressailleraient de colère, le jour où Noémi deviendrait sa femme, et il avait inscrit cette colère d'outre-tombe à l'"avoir" de ses félicités futures.

Donc, il lui fallait le Grillon ; mais il lui fallait aussi trouver douze mille francs.

Michel erra tout le jour à travers les sapinières et les vignes, tirant par-ci par-là un coup de fusil, mais sans résultat, tant il était préoccupé.

Cependant, toute méditation porte ses fruits.

A force de chercher, Michel trouva.

Un nom vint à ses lèvres : "Jouval."

Ceux qui ont lu nos précédents écrits se souviendront de ce bourgeois omnipotent et ténébreux de Saint-Florentin qui avait organisé l'usure sur une vaste échelle.

M. Jouval était la providence de Michel. Une providence non gratuite, il est vrai, et qui lui prêterait de l'argent à un taux fabuleux, mais cela valait mieux encore que d'être poursuivi par le père Brûlart.

Michel n'hésita pas.

Il tourna le dos à Brin-d'Amour ; descendit dans le Val, près de Jarreau, et alla passer le pont de cette petite ville, car Saint-Florentin est de l'autre côté de la Loire.

—Je dirai au moulin, se dit-il, que j'ai rencontré des chasseurs et que je me suis laissé entraîner à souper dans un cabaret.

Il y avait une bonne trotte des plateaux de Férolles à Saint-Florentin.

Mais Michel était bon marcheur.

En chemin, il mangea un peu de pain et de fromage qu'il avait dans son carnier, et, deux heures après, comme la nuit venait, il entra dans Saint-Florentin.

Michel savait où trouver M. Jouval.

C'était le jour du marché, et l'usurier devait être au café avec quelques-uns de ses malheureux clients.

Michel entra donc dans cet établissement, où les beaux esprits de Saint-

Florentin avaient coutume de se réunir, et il aperçut M. Jouval assis tout seul à une table, à la droite du comptoir.

Le futur propriétaire de Brin-d'Amour alla droit à lui. Jamais il ne lui avait parlé, et il était peu probable que M. Jouval pût retenir son nom sur son visage.

Mais le gars avait de l'aplomb. Il le salua et lui dit :

—Bonjour, monsieur Jouval.

—Bonjour, Michel, répondit froidement l'usurier.

Michel tressaillit.

—Vous me connaissez donc ? fit-il.

—Je connais tous les gens qui ont besoin de moi.

—Oh ! se dit Michel stupéfait, il est donc sorcier comme la Pitache !

—Mon garçon, dit M. Jouval, quand je viens au café, c'est pour y prendre mon vermouth ou ma demi-tasse ; mais si les gens ont besoin de me parler d'affaires, je les emmène chez moi.

Et il prit par le bras Michel, qui n'était pas encore revenu de sa surprise, et l'entraîna hors du café.

Puis il le mena chez lui, entra à l'aide d'un passe-partout, pénétra dans son cabinet, alluma une chandelle, s'assit dans son grand fauteuil et regarda Michel jusqu'au fond de l'âme.

—Voyons, mon garçon, dit-il, de quoi est-il question ? dites-le franchement.

## XXII

Michel, demeuré debout, après avoir posé son fusil dans un coin, tournait et retournait sa casquette dans ses doigts.

—Je n'aurais jamais cru que vous me connaissiez, dit-il enfin.

—Ah ! vraiment ! dit M. Jouval.

—Les paysans connaissent les bourgeois, mais les bourgeois...

—Les bourgeois connaissent les paysans qui sont aussi riches qu'eux, mon garçon.

Michel tressaillit de nouveau.

—Tu es le fils de mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour, au bourg de Férolles, poursuit M. Jouval.

—C'est bien cela, dit Michel.

—Tu as commencé par t'appeler Michel Brûlart, et ce n'est que quand on a su que Laurent était mort...

—Ah ! vous savez aussi cela ?

—Je sais tout.

Michel eut froid dans le dos.

—Je vais te dire encore une chose qui t'étonnera, mon garçon, poursuivit M. Jouval d'un ton paternel.

—Ah !

—Tu as fait des billets au père Brûlart.

—C'est vrai.

—Et tu ne sais pas comment les payer.

—C'est encore vrai.

—Alors tu as pensé que je te prêtera l'argent.

—De plus en plus vrai, monsieur Jouval.

—C'est une bonne idée, que tu as eue là, mon garçon.

Michel eut un battement de cœur.

—Certainement, continua l'usurier, je ne te laisserai pas dans l'embaras... mais...

Michel eut un regard de terreur et leva un regard défiant sur M. Jouval.

Celui-ci continua :

—Il n'y a pas de meilleur homme que moi, on a dû te le dire ; mais les affaires sont les affaires.

—Ah ! dit Michel, vous me prendrez l'intérêt que vous voudrez.

—Ta ! ta ! ta ! n'allons pas si vite en besogne, et pour bien causer, causons peu. On a persuadé à mame Suzon que tu étais son fils...

—C'est la vérité pure, monsieur.

—Soit. Mame Suzon t'a adopté. Elle a un beau bien, et tu auras dans les

cent cinquante mille francs plus tard...

—Pour le moins.

—Mais mame Suzon est jeune, et je suis vieux ; je mourrai avant elle, et il n'y aura guère que mes héritiers qui auront l'argent que je t'aurai prêté, ce qui ne fera pas mon compte.

—Cependant...

—Les billets que tu as faits vont échoir. Ou tu es le fils vrai de mame Suzon, et alors tu ne dois rien craindre, ta mère payera ; ou bien... tu me comprends, n'est-ce pas ? et alors il faut que tu payes sans qu'elle en sache rien.

—Cela vaut toujours mieux, dit Michel.

—Qu'est-ce que tu dirais si je te prêtais l'argent dont tu as besoin pour deux ans ?

Michel étouffa un cri de joie.

—Dans deux ans, continua M. Jouval, on a rudement le temps de se retourner. Les gens les plus solides peuvent mourir...

Michel tressaillit.

—Tu peux faire un bon mariage...

—C'est bien possible.

—Enfin, tu auras mille manières de te tirer d'affaire. Cela te va-t-il ?

—Je crois bien, que ça me va ! dit naïvement Michel.

—Je te prêterai douze mille francs, poursuivit M. Jouval, et tu me feras une reconnaissance de vingt-quatre.

Michel ne sourcilla pas.

—Ensuite, tu m'écriras la petite lettre que je vais te dicter.

—Une lettre ?

—Oui, c'est ma garantie.

—Mais...

—Mon garçon, dit M. Jouval, je vais rondement et vite en affaires, tu vas voir. Suppose que nous sommes plus vieux de vingt-trois mois, que tu m'as fait un billet de vingt-quatre mille francs et qu'il échoit dans trois semaines.

—Bon !

—Tu n'es pas en mesure et tu m'écris :

“Monsieur,

“Je vous supplie de m'accorder un renouvellement, sans cela je suis perdu...”

—Hein ? fit Michel.

—Dans cette lettre, tu me fais ta confession ; tu me dis que le père Brûlart, ton vrai père, a imaginé la comédie qui a si bien réussi...

—Mais, monsieur, je vous jure...

—Tout ça, dit M. Jouval, c'est des suppositions ; mais tu vas voir... une fois que j'ai cette lettre, que tu dateras du mois d'octobre 1860, c'est-à-dire dans deux ans, je dors tranquille. L'échéance arrive. Tu ne payes pas, et j'envoie ta lettre au procureur impérial d'Orléans.

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

—Ah dame, fit M. Jouval, une fois que j'aurai cette lettre dans les mains, je dormirai tranquille ; il faudra bien que tu payes... Voyons, qu'en dis-tu ? et dépêche-toi... c'est à prendre ou à laisser.

En même temps, M. Jouval ouvrit son secrétaire et laissa voir à Michel une demi-douzaine de sacs pleins d'or et d'argent :

—Nous pouvons terminer cette affaire-là tout de suite. Voyons !

Michel essuya la sueur qui coulait de son front.

—Mais c'est ma perte que vous me demandez ! dit-il enfin.

—Non, c'est la garantie de mon argent. Quand tu auras payé... je te rendrai ta lettre.

—Vrai ?

—Je vends mon argent le plus cher possible, dit M. Jouval, mais je n'ai jamais manqué à ma parole.

Un nuage passa devant les yeux de

Michel, et dans ce nuage, le joli minois du Grillon...

### XXIII

Il était près de minuit lorsque Michel revint à Briu-d'Amour.

Ceux qui l'eussent rencontré à cette heure attardée eussent remarqué qu'il marchait péniblement et que son carnier avait l'air bien lourd.

Mais dans les campagnes, à minuit, il n'y a personne par les chemins.

D'ailleurs, Michel avait pris presque tout le temps à travers champs.

Son carnier était lourd, on le devine, parce que M. Jouval lui avait donné les douze mille francs en échange de cette terrible lettre.

Malgré la joie que lui faisait éprouver le poids de l'argent, Michel avait eu des frissons par tout le corps, durant son voyage de Saint-Florentin au moulin.

M. Jouval avait non-seulement son secret, mais il en avait la preuve matérielle ; et quand une fois on était dans les griffes de M. Jouval, Michel l'avait toujours entendu dire, on n'en sortait plus.

—Bah ! se dit-il enfin, comme il entra dans cette allée de vieux ormes qui conduisait au moulin, au lieu de deux personnes, il y en a trois, voilà tout. Faut me dépêcher à épouser le Grillon. Après ça j'e n'aurai plus peur de rien...

Depuis qu'il avait été implicitement reconnu pour le fils de la maison, Michel logeait au moulin, et non plus dans cette chambre attenante aux écuries.

Cependant, et bien qu'il fût minuit et qu'on ne vit plus aucune lumière aux fenêtres, il n'osa pas entrer dans la maison avec son carnier.

Il se dirigea donc vers les greniers à foin et alla cacher l'argent dans la paille.

Puis, allégé de ce fardeau, il entra dans la maison.

Michel se trompait en croyant que tout le monde était couché.

Il y avait encore au coin du feu de la cuisine une personne qui l'attendait.

—C'était mame Suzon.

Elle était sans lumière, se chauffant devant quelques tisons à demi éteints, et songeant sans doute au pauvre mort.

—Mère, lui dit Michel, qui reprit sa voix affectueuse et câline, pourquoi veiller aussi tard ? ça vous tue...

—Je t'attendais, répondit-elle.

—C'est vrai que je suis fautif de rentrer à cette heure, dit-il ; mais faut pas m'en vouloir... J'ai rencontré des camarades, à la chasse ; ils m'ont entraîné à souper à Jarreau...

—Je t'attendais, dit mame Suzon d'une voix grave et triste, parce que je veux causer un brin avec toi.

Michel posa son fusil dans un coin et s'assit auprès d'elle.

—Je veux te parler de Noémi, poursuivit mame Suzon.

—Le Grillon ?

—Oui ; c'est ma nièce, ta cousine, par conséquent. Le Grillon est ici depuis son enfance.

—Et j'espère qu'elle y restera, dit Michel.

—Ce n'est pas cela, dit mame Suzon avec tristesse. Quand la petite est venue ici, orpheline et sans dot, j'avais des projets. Je croyais que mon pauvre Laurent était bien mon fils, et j'avais songé à les marier.

—Ah ! fit Michel, qui eut un battement de cœur.

Mame Suzon poursuivit :

—Laurent est mort, et le Grillon le pleure, car elle l'aimait sincèrement.

Michel ne répondit pas.

—Pourtant, reprit la meunière, il faudra bien qu'elle se console avec le

temps, la pauvre petite, qu'elle s'établisse... et que nous lui trouvions une dot... Tu es mon fils, et je ne veux ni te faire tort de mon bien, ni te prendre une partie de celui de ton père... mais j'ai pensé que tu ne serais pas sourd à ma prière...

—Ma mère !

—Et que tu ne te regarderais pas comme plus pauvre parce que nous aurions assuré le sort de ta cousine.

—Vous voulez donc la marier ? fit Michel d'une voix tremblante.

—Il le faudra bien un jour ou l'autre, soupira la meunière.

—Et vous croyez que personne ne la prendrait sans dot ?

Mame Suzon se méprit au sens de ces paroles.

—Ah ! fit-elle, peux-tu donc parler ainsi !

Mais Michel lui prit vivement la main.

—Écoutez-moi, dit-il.

—Parle.

—Vous vouliez marier Noémi avec Laurent ?

—Oui.

—Eh bien, si je vous disais, moi, votre vrai fils, que j'aime le Grillon et que j'en veux faire ma femme...

Michel s'attendait à un cri de joie de la part de la meunière. Il n'en fut rien.

Mame Suzon baissa la tête.

—C'est impossible ! dit-elle.

—Impossible !

—Crois-tu donc que je n'y aie pas pensé, moi ?

—Eh bien ?

—Eh bien, quand je lui en ai parlé, le Grillon s'est mise à fondre en larmes.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle ne t'aime pas...

—Ah ?

—Et que même...

Mame Suzon s'arrêta, toute tremblante.

—Eh bien, parlez donc, mère, fit Michel avec un subit emportement.

—Eh bien, acheva la meunière avec effort, elle a comme une sorte d'aversi-  
sion pour toi.

—C'est bon ! dit brusquement Michel.

Et il se leva et sortit le coeur plein de rage.

Quand il fut dans la cour, il se sentit des larmes dans les yeux, et, serrant les poings :

—Il faudra pourtant bien qu'elle soit ma femme ! murmura-t-il. Sans cela, Laurent serait trop content d'être mort !

#### XXIV

Dix jours s'étaient écoulés.

Pendant ces dix jours, la vie de Michel avait été tout à fait mystérieuse.

Les hôtes du moulin eux-mêmes en étaient aperçus, et les domestiques disaient :

—Mais qu'est-ce qu'il a donc, notre jeune maître ? on dirait qu'il s'en va dans le désespoir dans l'autre monde.

En effet, Michel partait dès le matin, ne rentrait que le soir, et le plus souvent bien après l'heure du souper. Il était sombre, farouche, on eût dit qu'il méditait un crime.

Le Michel des anciens jours, le mauvais garnement qu'on redoutait à Féroles, semblait être revenu.

Mame Suzon seule ne s'étonnait pas de cette métamorphose subite. Elle connaissait la cause ; elle savait que Michel aimait le Grillon et que le Grillon ne l'aimait pas.

Le Grillon ne paraissait pas se soucier de Michel plus que d'un étranger, et elle demeurait indifférente,

alors que tout le monde s'étonnait du changement survenu dans le caractère et les habitudes de celui que la meunière appelait désormais son fils.

Or donc, il y avait dix jours que Michel ne la recherchait plus, et le bruit s'en était répandu jusqu'à Féroles, lorsqu'un matin le Grillon s'en alla au village.

Depuis longtemps une idée tourmentait la pauvre enfant.

Souvent, quand elle était seule dans sa chambrette, elle se jetait à genoux devant un crucifix et disait :

—Mon Dieu, voulez-vous donc me laisser éternellement seule dans mon opinion et de ma croyance ? Tout le monde croit que Michel est le fils de mame Suzon, et moi j'ai la conviction que cet homme est un imposteur. Tout le monde prétend que Laurent est mort, et une voix secrète crie au fond de mon âme qu'il est vivant ! Mon Dieu, venez à mon aide !

L'idée qui tourmentait Noémi était bizarre !

Elle voulait revoir cette vieille femme, cette sorcière qu'on appelait la Pitache, et qui lui avait prédit qu'elle épouserait le fils de mame Suzon.

Et où trouver la Pitache ?

Elle n'avait ni feu ni lieu, vivait de la charité publique, et couchait un peu partout.

L'été, on la voyait dans les fermes, aux abords des villages ; l'hiver, elle disparaissait, semblable à certains animaux des régions boréales qui disparaissent avec les premières neiges.

C'était pour tâcher de la retrouver ou, tout au moins, d'avoir de ses nouvelles, que Noémi s'en allait à Féroles. Depuis son malheur, Noémi ne recueillait sur son passage, partout où elle allait, que des témoignages de respect.

ur la cure des vieux  
charres couvrez la  
trine avec le

**Plastron de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
Française.

Quand elle entra dans Férolles, ce matin-là, elle vit un attroupement à la porte du maréchal ferrant.

Une demi-douzaine de paysans se pressaient à l'entrée de la forge, autour d'un homme en uniforme rouge et bleu.

Noémi sentit le cœur lui manquer. Elle voulut s'arrêter, mais une force invincible la poussa, et elle arriva jusqu'à la porte de Mathurin.

L'homme en uniforme était un soldat aux chasseurs à cheval.

Ses bottes souillées de boue, sa veste couverte de poussière, attestaient qu'il avait marché longtemps.

Pour toute arme, il avait un long bâton, qu'il portait sur l'épaule, un petit paquet de linge et de hardes noué dans un mouchoir bleu.

Noémi reconnut François Pichet, le fils de la pauvre femme de journée, et elle sentit ses yeux se remplir de larmes.

Le troupière en congé était arrivé au pays il n'y avait pas un quart d'heure : et, bien qu'il eût hâte de revoir ses vieux parents, il n'avait pas hésité à rentrer chez Mathurin Baudry le maréchal, et à y jaser un brin avec ses anciens camarades.

Un des hommes qui l'entouraient, apercevant Noémi, s'écria :

— Hé ! mamzelle ! venez, venez vite !

Noémi sentit ses forces l'abandonner et elle devint d'une pâleur mortelle.

— Fichue bête ! s'écria Mathurin, tu veux donc la tuer ?

Et il s'élança hors de la forge, et soutint la jeune fille, qui se sentait défaillir.

— N'écoutez donc pas ce qu'il disent, les autres, mon enfant, dit-il, ils ne savent pas...

— Que disent-ils donc ? fit Noémi d'une voix mourante.

François Pichet, qui était un benêt,

s'avança alors en tortillant son bonnet de police :

— Excusez, mamzelle, dit-il, je vous reconnais bien... vous êtes le Grillon, la nièce à mamie Suzon, la promise à Laurent Tiercein.

Noémi tremblait comme une feuille et Mathurin avait de la peine à la soutenir.

— Voyez-vous, continua François Pichet, c'était mon camarade, Laurent Tiercein, bien que je sois pauvre et qu'il fût riche. Au régiment ça ne fait rien du tout... Nous sommes partis ensemble... et jusqu'à la veille de Magenta nous avons été amis...

— Mais, imbécile ! s'écria Mathurin Baudry, tu ne vois donc pas que tu la fais mourir ! Dis-lui donc toute la vérité tout de suite, fichue bête !

Noémi était en proie à un tremblement nerveux, et Mathurin l'avait saisie sur un banc qui se trouvait à la porte de la forge.

— Eh bien, reprit François Pichet, voici la chose, mamzelle... Quand nous vous avons vue, mamzelle, j'étais en train de dire aux camarades que Laurent pourrait bien n'être pas mort... et que je donnerais une de mes deux mains à couper qu'il se porte aussi bien que moi...

Noémi jeta un cri et s'affaissa défaillante dans les bras de Mathurin Baudry qui répétait :

— Malheureux ! tu l'as tuée !

Mais en ce moment on entendit une voix cassée et chevrotante qui disait :

— Bah ! on ne meurt pas de joie.

En même temps, on vit la mère Pichet, la pauvre journalière, fendre foule et se jeter au cou de son fils.

Noémi revint donc à elle ; puis elle put reprendre un peu de calme et écouter enfin le récit de François Pichet.

François n'avait pas revu Laurent depuis la veille de Magenta. Comme tout le monde, il avait entendu dire que le jeune soldat avait disparu et qu'il avait été impossible de le retrouver. Par conséquent, il avait partagé pendant plusieurs mois la conviction que Laurent était mort.

Mais deux ou trois jours avant que François obtint son congé de semestre, on avait vu revenir au régiment un homme que l'on croyait pareillement mort ; c'était un brigadier de chasseurs à cheval, fait prisonnier à Magenta, et qui n'avait point été rendu lors du traité de paix.

Cet homme expliquait ainsi son aventure :

Il avait reçu un coup de sabre en travers du front qui l'avait laissé fort longtemps sans connaissance sur le champ de bataille.

Revenu à lui au milieu de la nuit, il s'était traîné jusqu'à un ruisseau ; puis, guidé par une lumière, trébuchant de cadavre en cadavre, il s'était dirigé vers une maison isolée au milieu des champs.

Une ambulance autrichienne s'y trouvait établie.

Le brigadier y avait été reçu, pansé et retenu prisonnier. Il n'était pas le seul Français qui s'y trouvât, et parmi les autres soldats se trouvait un caporal de chasseurs à pied, du nom de Laurent Tiercelin.

Au point du jour, les Autrichiens étaient partis emmenant leurs prisonniers.

Ils s'étaient repliés sur la Vénétie, et à Vérone, le brigadier de chasseurs et Laurent s'étaient trouvés dans un convoi qu'on dirigeait sur l'Autriche.

On les avait ainsi conduits à Vien-

ne d'abord, puis à Prague, et enfin ils avaient été internés au nombre de trente ou quarante dans une citadelle des bords du Danube.

Ici le récit du brigadier prenait une tournure véritablement romanesque.

Laurent et lui, aurait-il dit, s'étaient liés d'amitié pendant leur captivité et avaient formé le projet de s'évader.

C'était impossible et facile en même temps.

Impossible, si on songeait qu'ils étaient sans secours et sans argent, et que la garnison de la forteresse dans laquelle ils étaient enfermés était nombreuse.

Facile, si on réfléchissait que la citadelle surplombait le Danube, et qu'on pouvait, par une nuit sombre, se laisser glisser dans le fleuve. C'est ce qu'ils avaient fait.

Une nuit, ils étaient parvenus à grimper sur une plate-forme et à s'élaner dans le fleuve qui était profond et rapide en cet endroit.

De l'autre côté du Danube, c'était la rive turque.

Animés de l'amour de la liberté, les deux soldats avaient franchi le fleuve à la nage.

Mais alors avait commencé pour eux un long et pénible voyage à travers la Serbie et la Bulgarie.

Ils étaient sans argent.

Pour retourner en France, il fallait prendre par le plus long, c'est-à-dire descendre le long du Danube jusqu'à la mer Noire, et là trouver un navire italien ou français qui consentit à les rapatrier.

Ils avaient mis deux mois à faire ce voyage, vivant comme ils pouvaient, couchant en plein air.

Quand ils arrivèrent à Odessa, ils étaient à demi nus ; ils s'étaient adressés au consulat français.

Le consul avait consenti à les rapatrier ; mais il n'y avait alors dans le

port qu'un petit navire qui faisait le transport des blés.

Le capitaine dit qu'il se chargerait d'un homme, mais non de deux, son équipage étant au complet et son chargement déjà très-considérable.

Alors, les deux amis avaient tiré au sort à qui partirait, l'autre devant attendre un autre navire.

Le sort avait favorisé le brigadier. et Laurent attendait à Odessa un second navire.

Cependant, François ajouta que tout le monde n'avait pas cru, au régiment, au récit du brigadier, et que l'autorité supérieure avait écrit à Odessa pour avoir des renseignements.

En outre, il y avait une chose assez étonnante, c'est que Laurent n'eût pas écrit et n'eût pas chargé le brigadier d'une lettre pour sa famille.

Cette particularité frappa même à ce point Mathurin Baudry, le forgeron, qu'il dit à Noémi :

— Mon enfant, il sera toujours temps de se réjouir si cela est vrai !... Mais, je t'en prie, ne dis rien encore à ta tante. Il faut prendre garde aux fausses joies.

— Je ne sais ce que vous me dites, répondit Noémi, mais je crois, moi, ce que François Pichet vient de nous dire. J'ai toujours senti là. — et elle mit la main sur son cœur, — que Laurent n'était pas mort.

— Ça va faire une drôle de complication tout de même, murmura quelqu'un, maintenant que Michel...

Mathurin Baudry jeta un regard de travers au paysan, qui se tut.

Puis il dit à Noémi :

— Veux-tu que je t'accompagne un bout de chemin ?

— Je le veux bien, répondit la jeune fille.

Et, appuyée sur le bras du forgeron, elle reprit le chemin du moulin.

Le récit du cavalier François Pichet avait ému le Grillon à ce point qu'elle n'avait plus pensé au but premier de son voyage à Férailles.

Ce but, on s'en souvient, était de se renseigner sur l'endroit où elle pourrait trouver la Pitache.

Mais comme ce qu'elle venait d'appréhender valait mille fois mieux que les prédictions de la sorcière, la mère Pitache lui était tout à fait sortie de la tête.

Cependant, il était écrit qu'elle rencontrerait la Pitache ce jour-là.

En effet, à peine eut-elle quitté Mathurin Baudry, le brave forgeron, qui la mit en vue de Brin-d'Amour, qu'elle aperçut, sortant de derrière un rideau de saules, la Pitache qui marchait d'un pas rapide.

Un moment, Noémi eut comme honte de l'envie qu'elle avait eue, et elle songea même à éviter la sorcière. Mais celle-ci venait droit à elle.

Ensuite, Noémi était si heureuse en ce moment, qu'elle eût confié son bonheur à une bête.

— Bonjour, mère, dit-elle à la Pitache, comme celle-ci arrivait sur elle. La Pitache avait le front soucieux.

Le matin elle avait rencontré Michel.

Michel, dont l'humeur était de plus en plus noir, avait voulu l'éviter.

Mais la Pitache était allée droit à lui.

— Ah ! tu m'évites ! disait-elle. C'est que tu n'est pas en mesure de payer.

— C'est encore possible, avait répondu brutalement Michel, et, son fusil sur l'épaule, il s'était éloigné, en proie à cette hypocondrie qui s'était emparée de lui depuis que mame Suzon lui avait dit que Noémi ne l'aimait pas et éprouvait même de l'aversion pour lui.

La mère Pitache en avait conclu qu'il ne savait où trouver de l'argent, et qu'elle pourrait bien n'être pas payée de ses peines ; ce qui était loin de faire son affaire, car ces deux mille francs qu'elle attendait représentaient pour elle la salaire de deux années d'audace, de patience et de ruse.

Cette rencontre avait eu lieu le matin.

La Pitache s'en était allée ensuite à Jargeau, où c'était jour de marché.

Elle était entrée dans un cabaret, où on la prenait pour une mendicante, et dont les hôtes, gens charitables, lui donnaient un morceau de pain et un verre de vin, quelquefois même une assiettée de soupe.

Il y avait du monde dans le cabaret.

La Pitache entendit une conversation qui lui fit aussitôt dresser l'oreille.

Cette conversation roulait sur François Fichet, qui, paraît-il, sortait du cabaret où il avait bu un coup avant de se remettre en route pour Férolles, et avait raconté la singulière histoire que nous venons d'entendre chez Mathurin Baudry, le forgeron.

La Pitache avait donc appris que, selon toute probabilité, Laurent Tiercelin n'était pas mort.

Et elle était sortie brusquement, et au lieu de rester à Jargeau, où elle gagnait toujours quelques sous, elle était retournée à Férolles.

Elle songeait à voir le père Brûlart et à le prévenir.

La vue de Noémi lui fit changer d'idée.

Elle tressaillit même au contact d'un air d'espérance.

Ce que la Pitache voulait, c'étaient ces deux mille francs.

Le reste lui était parfaitement égal.

Elle se décida donc en abordant Noémi et lui dit :

—Bonsoir, mamzelle ; voulez-vous encore que je vous dise la bonne aventure ?

Un sourire vint aux lèvres du Grillon.

—Ah ! je veux bien, dit-elle, et nous allons voir si vous êtes une bonne sorcière.

En même temps elle tendit sa main, que la Pitache se reprit à examiner.

—Je vois, dit celle-ci, un mariage prochain.

—Avec qui ?

—Avec un homme que vous aimez...

—Ah !

—Et qui revient de bien loin.

Noémi jeta un cri, et elle ne douta plus du pouvoir magique de la vieille femme.

—Cependant, poursuivit la Pitache, les choses n'iront pas toutes seules.

—Vraiment ? fit Noémi-inquiète.

—Il y a des gens malintentionnés...

—Ah !

—Qu'il faudrait mettre dans vos intérêts.

—Comment cela ?

—Avec de l'argent, pardine.

—Oh ! si ce n'est que cela, dit Noémi joyeuse, je me moque de ces gens-là. J'ai des économies.

—C'est qu'il faudrait beaucoup d'argent.

—Oh ! mon Dieu !

—Ça irait à une couple de mille francs que ça ne m'étonnerait pas...

—Et alors, rien ne s'opposerait plus à notre mariage ?

—Rien.

—Eh bien, mère Pitache, dit Noémi souriante, quand celui que j'attends et qui s'en revient de très loin sera de retour, venez me voir... et s'il faut absolument donner de l'argent... j'en trouverai...

—Vous êtes une rare demoiselle,

dit la Pitache, qui se servit de l'expression la plus admirative dans la bouche des paysans qui disent : un homme "rare", un chien "rare", un cheval "rare", ce qui est pour eux le superlatif de l'excellence.

Noémi tira une belle pièce de cinq francs de la poche de son tablier et la mit dans la main de la Pitache.

Celle-ci murmura, tandis que la jolie fille continuait sa route vers le moulin :

—Qu'est-ce que ça me fait, après tout, que mes deux mille francs soient payés par Michel ou par elle ? D'où qu'il vienne, l'argent sent bon !

## XXVII

Il était dit que le Grillon ferait une nouvelle rencontre avant d'arriver à Brin-d'Amour.

Comme elle rentrait dans la vieille allée d'ormes qui conduisait au moulin, un homme se montra tout à coup et vint à sa rencontre.

Cet homme, c'était Michel.

Michel était pâle, mais une sombre résolution brillait dans son regard.

—Grillonnet, dit-il, j'ai eu beau me lever matin, vous étiez déjà partie.

—Je suis allée à Férolles, répondit-elle. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

—C'est que je voudrais vous parler.

—A moi ?

—Oui, dit Michel.

Les femmes ont leurs heures de cruauté.

Michel avait toujours inspiré à Noémi une indicible répulsion ; en ce moment cette répulsion devint de la haine. Elle avait le paradis dans le cœur, et elle eut la fantaisie de faire souffrir cet homme qui osait l'aimer.

—Ah ! vous voulez me parler, Michel ? dit-elle.

—Oui.

—Eh bien, parlez en ce cas, je vous écoute.

—Oh ! j'en ai pour longtemps...

—Eh bien, asseyons-nous.

Et elle alla se placer sur un tronc d'arbre renversé.

Michel alors s'aperçut qu'elle était souriante, et il eut un battement de cœur.

Qui sait si mame Suzon ne s'était pas trompée !

Qui sait si Noémi, devant la nature de l'entretien qu'il venait lui demander, n'était pas toute joyeuse ?

N'était-il pas désormais le fils du moulin, le riche héritier, l'homme qui avait des bois, des champs, des prés et des écus ?

Et trompé par le calme de la jeune fille, Michel se hâta de s'asseoir auprès d'elle et de lui dire :

—Après ça, ce ne sera peut-être pas aussi long que je pensais.

—Ah !

—Si nous tombons d'accord, ce sera bientôt fait.

—Et sur quoi devons-nous nous accorder ? demanda le Grillon.

—Voici la chose, dit Michel.

Et il lui prit doucement une main, que le Grillon, dans sa perfidie, ne retira pas.

—Voilà que j'ai vingt-trois ans, Grillonnet.

—Déjà ? fit-elle.

—Quand je me croyais le fils du père Brûlart et que je vivais comme un vaurien, je n'y pensais guère : mais à présent le bon sens m'est venu.

—Voyez-vous ça !

—Et j'ai idée que le moment de m'établir est venu.

—Vous voulez vous établir, Michel ?

—Oui, madame.

—C'est-à-dire vous marier ?

—C'est justement ça.

—Et à qui donc réservez-vous l'honneur de s'appeler madame Mi-

chel ? continua Noémi d'un ton moqueur.

—A une femme que j'aime.

—Ah !

—Depuis bien longtemps, allez, mamzelle.

—C'est-y Dieu possible !

—C'est la vérité pure, mamzelle.

Et Michel posa sentimentalement la main sur son cœur.

—Et elle, vous aime-t-elle ?

—Voilà ce que je ne sais pas, dit Michel avec une émotion subite.

—Comment !

—D'aucuns disent qu'elle me déteste !

—Par exemple !

—Et vous devez bien le savoir, vous, Grillonnet...

—Moi ?

—Oui... car cette femme...

—Eh bien ?

—C'est vous !

Noémi s'attendait à cet aveu ; aussi partit-elle d'un éclat de rire si franc, si railleur, que Michel se releva tout frémissant.

—Mon pauvre Michel, dit-elle, je suis sûre que votre nouvelle position vous a donné comme qui dirait un coup de marteau sur la tête. Je crois que vous perdez un peu le bon sens.

—Moi ? fit Michel, pourquoi donc ça ?

—Parce que vous oubliez que je ne puis pas être votre femme.

—Pourquoi donc ça ?

—Parce que je suis promise.

—A qui ?

—A Laurent, donc.

—Mais puisqu'il est mort...

Noémi avait calculé cette objection avec une malignité toute féminine.

—Eh bien, si, dit-elle, il faut bien vous dire la vérité tout de suite.

Laurent n'est pas mort ; on a de ses nouvelles, et il revient...

Et elle s'enfuit, riant toujours, tandis que Michel poussait un cri de rage et demeurait anéanti, à cette même place où il s'était assis auprès d'elle.

—Je crois, murmura-t-il d'une voix sourde, que je ferai des malheurs, si ça est vrai !

## XXVIII

Le Grillon avait déjà franchi la porte du moulin que Michel était encore à la même place, anéanti, foudroyé.

Il avait des bourdonnements dans les oreilles, et ses yeux s'injectaient de sang.

L'âpre et sauvage nature du vaurien et du braconnier venait de reparaitre, plus indomptable et plus énergique que jamais.

Tout autre que le Grillon l'eût informé que Laurent n'était pas mort et qu'il allait revenir, que Michel eût haussé les épaules et ne l'eût pas cru.

Mais pouvait-il se tromper à la joie qu'il avait vu briller dans les yeux de la jeune fille ?

Si le Grillon lui avait dit que Laurent revenait, c'est qu'elle le savait et que la chose était certaine.

Alors Michel se vit au seuil d'un immense désastre. Laurent revenu, c'était le Grillon perdue à jamais pour lui.

C'était sans nul doute encore l'éroulement de cet édifice laborieusement construit par le père Brûlart et sa femme ; c'était une expulsion du moulin peut-être...

Dans les âmes grossières, l'intérêt finit toujours par parler plus haut que les autres passions.

Guérison garantie des affections réputées incurables par l'application des

Produits de Pin Parfumé

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

Michel était fou du Grillon, mais il cessa de penser à elle en jetant un coup d'œil sur tout ce beau domaine, qu'il considérait comme sien depuis bien des mois et qui allait peut-être lui échapper.

Michel ne songea plus qu'à une chose, défendre son bien, sa situation, et cela par tous les moyens possibles.

Tout homme en péril cherche autour de lui un auxiliaire.

L'image du père Brûlart passa soudain devant les yeux troublés de Michel.

C'était au père Brûlart qu'il devait aller, c'était à lui qu'il devait demander conseil sur-le-champ.

Michel n'avait pas revu le vieux bandit depuis le jour qu'il avait nettement refusé d'épouser la fille au père Saurin.

Mais il était à peu près certain de le trouver chez lui.

L'hiver était dur, et le père Brûlart se faisait vieux ; il devait être au coin du feu, dans sa cabane, en proie à l'inquiétude de savoir si son billet serait payé.

Car, depuis que M. Jouval lui avait prêté l'argent dont il avait besoin pour faire face à son échéance, Michel n'avait soufflé mot de cela à personne.

Il se mit donc, son fusil sur l'épaule, à suivre le sentier qui montait à travers les vignes jusqu'au plateau de Sologne.

Son chien évanta une compagnie de perdreaux et fit lever un lièvre ; mais Michel n'y prit garde. Il marcha d'un pas rapide, la sueur au front, le cœur serré, en proie à une sorte de folie furieuse.

Il fallait une bonne heure pour aller du moulin à la hutte du père Brûlart. Mais Michel, une fois hors des vignes, se mit à courir, et en moins de trois quarts d'heure il aperçut un

filet de fumée qui montait dans le ciel gris, au-dessus des sapins.

Dès lors il fut fixé. le père Brûlart était au logis.

Le vieillard était en train de faire sa soupe, lorsque Michel entra comme un ouragan.

—Bon ! dit-il en le voyant, je sais de quoi il retourne, mon garçon. C'est demain, n'est-ce pas ?

—Je ne sais pas, dit Michel, qui ne songeait qu'à Laurent.

—Mais je le sais, moi, reprit le père Brûlart. C'est demain qu'il faut payer.

—Ah ! c'est vrai, dit Michel, je n'y pensais plus.

—Mais j'y pense, moi, dit le père Brûlart.

—C'est bien de votre argent qu'il s'agit ! s'écria Michel avec emportement. Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

—Quoi donc ?

—Laurent n'est pas mort.

Si robuste qu'il fût contre les émotions, le père Brûlart faillit tomber à la renverse.

—Et il revient ! ajouta Michel.

—C'est impossible ! s'écria le vieillard.

—C'est vrai, dit Michel, qui prit sa tête à deux mains. Que faire ? Que devenir ?

Mais le père avait déjà repris son sang-froid.

—Comptes-tu payer mon billet ? dit-il.

—Certainement, dit Michel, mais...

—As-tu l'argent ?

—Oui.

—Ta vraie parole ?

—Je l'ai, mais...

—Qui te l'a prêté ?

—M. Jouval de Saint-Florentin.

—Alors, je te crois, dit le père Brûlart, et maintenant que nous voilà tranquilles...

—Vous êtes tranquille, vous ?

—L'ardine !

—Mais je ne le suis pas, moi.

—Parce que tu es un innocent, dit le père Brûlart. Qu'est-ce que ça te fait que Laurent revienne, puisque la mère Suzon dit et croit que tu es son fils ?

—Mais il ne le croira pas, lui.

—Oh bien oui... tu vas me voir sauter de joie et l'étouffer de caresses... il faudra bien qu'il me croie... et puis c'est un imbécile, ce Laurent. Un homme qui est parti à la place d'un gredin comme toi se laissera couper en morceaux si c'est nécessaire... Va donc, dit le père Brûlart... du moment où tu payeras mon billet, tu n'a pas besoin de te tourmenter, et tu peux dormir ton content ; le moulin est bien à toi

Et Michel sentit la confiance et le calme du vieux drôle pénétrer peu à peu dans son propre cœur.

## XXIX

Les conseils du père Brûlart avaient été bons sans doute, car Michel reprit le chemin du moulin avec une toute autre physionomie.

Il était résigné sans doute à faire contre fortune bon cœur, du moins en apparence ; car lorsqu'il entra dans la cour, il s'écria :

—Si ça est vrai, je crois que j'en mourrai de joie.

Il prononçait ces paroles hypocrites à l'adresse d'un vieux valet de charme qui était au moulin depuis vingt ans et qui avait beaucoup pleuré lorsque le bruit s'était répandu que Laurent était mort.

Cet homme, qui se trouvait dans un coin de la cour, vint à lui.

—C'est-y vrai ce que vous dites là, monsieur Michel ? fit-il.

—Je le crois bien que c'est vrai, répondit Michel.

Et il entra dans la cuisine.

Là il y avait un véritable rassemblement.

On riait, on pleurait, on se récriait. Les uns ne voulaient pas croire à tant de bonheur.

Les autres disaient que mamzelle Noémi ne s'était jamais déditée de son opinion, et que certainement Laurent allait revenir au premier matin.

Cela est rare, mais cela arrive pourtant.

Les bonnes nouvelles se répandent aussi vite quelquefois que les mauvaises.

Au milieu de tout ce monde qui se répétait le récit de François Piehet, mame Suzon était assise, pâle, tremblante, pleurant et riant tout à la fois.

Noémi lui tenait les deux mains et disait :

—Ne vous faites donc pas ainsi du mal, ma tante, puisque je vous dis que je le sens tout près de nous. Il arriverait ce soir que ça ne m'étonnerait pas.

Et le Grillon riait, et mame Suzon continuait à pleurer, et l'un des garçons du moulin disait :

—Il y en a pourtant d'aucuns qui ne vont pas à la messe le dimanche et prétendent qu'il n'y a pas de Dieu !

—Et tous ces braves gens, dans leur joie naïve, paraissaient avoir oublié une chose, c'est que depuis que Laurent était parti, il avait été reconnu, prouvé, qu'il n'était pas le fils de mame Suzon, pas l'héritier du moulin, pas l'enfant de la maison, et, par conséquent, que ce n'était qu'un étranger qu'on attendait.

Mame Suzon seule songeait à tout cela, car elle continuait à pleurer.

Soudain Michel entra.

Son apparition prit les proportions d'un coup de théâtre.

Michel, n'était-ce pas le maître désormais ?

Et tous se turent ; le Grillon elle.

même ne put s'empêcher de pâlir, tandis que les larmes de mame Suzon redoublaient.

Mais Michel alla droit à elle :

—Ma mère, dit-il, au lieu de pleurer, réjouissez-vous. Le fils de votre cœur, Laurent, comme je suis, moi, le fils de vos entrailles n'est pas mort, il va revenir. . .

—Hélas ! dit la meunière, que fera-t-il ici, le malheureux ?

—Ce qu'il fera ? dit Michel, eh bien, il vivra avec nous. Au lieu d'un fils, vous en aurez deux, et nous partagerons.

En parlant ainsi, Michel avait trouvé le chemin du cœur de la meunière :

Elle lui ouvrit ses bras et lui dit :

—Oui, tu es, tu dois être mon enfant, puisque tu parles comme ça.

—C'est un brave cœur tout de même, M. Michel, murmurèrent les gens du moulin.

Le Grillon seule le regarda de travers et se dit à part elle :

—L'hypocrite ! Est-ce que je ne t'arracherai pas ton masque quelque jour ?

Le récit de François Pichet n'était pourtant pas une certitude.

Michel dit :

—Je vais aller à Jargeau ; je pousserai même jusqu'à Orléans, et je verrai de quoi il retourne.

Il fit mettre à la carriole la grosse jument percheronne et il partit.

A Jargeau, il n'était bruit que du prochain retour de Laurent.

Le récit de François Pichet avait fait le tour de la petite ville.

Mais personne ne savait rien de positif.

Michel eut l'idée d'aller à la poste.

Les lettres arrivent deux fois par jour à Jargeau : à quatre heures du matin et à midi. Celles de ce dernier courrier ne sont distribuées que le lendemain dans les campagnes et sé-

journe toute la journée dans le bureau de la ville.

Michel se présenta et demanda à la directrice si elle n'avait rien pour le moulin de Brin-d'Amour.

—Si fait, répondit-elle, il vient d'arriver, par la voiture de midi, une lettre à l'adresse de madame Tiercelin, la meunière.

Michel eut un battement de cœur.

—Donnez, dit-il, je suis Michel Tiercelin.

La directrice lui tendit la lettre.

Michel jeta les yeux sur la suscription et ne douta plus.

Il avait reconnu l'écriture de Laurent.

La lettre portait le timbre de Paris.

Michel sortit précipitamment du bureau de poste.

—Allons, murmura-t-il, à présent, il n'y a plus à s'en dédire, Laurent n'est pas mort ; les morts n'écrivent pas, et c'est bien lui qui a écrit cela.

Voyons ce qu'il dit.

Puis il se fit encore ce raisonnement :

—Je suis tout aussi pressé que maman Suzon d'avoir des nouvelles de mon cher Laurent, et je ne vais pas attendre d'être de retour à Brin-d'Amour.

Et sans aucun scrupule, il rompit le cachet de cette lettre, qui ne lui était point adressée.

XXX

Laurent écrivait :

“Ma bonne mère,

“Ma lettre ne me précède que de quelques heures, et peut-être arriverai-je avant elle.

“Vous avez dû me croire mort, vous et ma chère Noémi.

“J'ai été fait prisonnier, je me suis sauvé ; j'ai eu de la misère tout

plein ; mais je suis sain et sauf, et pour le moment bien portant..."

Suivait le récit de ses aventures à peu près semblable à celui qu'avait fait François Pichet.

Laurent avait été rapatrié par les voies rapides.

Au lieu de lui faire prendre la mer, on l'avait renvoyé par le Danube et les chemins de fer allemands.

Arrivé à Paris depuis une heure, il était forcé de se rendre à son corps, qui y tenait garnison ; cela seul le retardait d'une demi-journée.

Enfin le pauvre garçon était tout au bonheur de revoir les siens, et il finissait par cette phrase naïve : "Que c'est donc malheureux tout de même qu'on ne puisse pas s'envoyer par le télégraphe comme une dépêche !"

Michel lut et relut cette lettre.

Puis il se prit à faire cette réflexion, qu'il était vraiment bien fâcheux qu'on eût laissé Laurent dans une si grande erreur à propos de sa naissance.

—Pour un pauvre diable, murmura-t-il, qui se croit riche et qui n'a pas le sou, qui croit s'appeler Laurent Tiercelin et qui n'est plus que Laurent Brûlart, ça lui fera un certain effet... et voilà des explications qui ne seront pas faciles à lui donner au moulin.

Tout à coup, Michel se frappa le front :

—Une belle idée qui me vient là ! se dit-il.

Et il retourna à l'auberge du "Chariot d'or", où il avait laissé la jument et la carriole.

En chemin, Michel calcula les heures d'arrivée.

Il y avait une voiture qui faisait le service du chemin de fer et passait entre minuit et deux heures du matin à Jargeau.

Cette voiture pouvait bien amener Laurent.

S'il en était ainsi, il était assez naturel qu'on vînt l'attendre à Jargeau, du moment où on était prévenu au moulin.

Michel avait des amis depuis qu'il était riche.

Au nombre de ses amis, il fallait compter Benoît, le garçon d'écurie du "Chariot d'or."

Benoît était un petit homme maigre, chétif, bavard comme une pie, et qui passait pour la gazette du pays.

Benoît racontait à tout le monde les histoires de tout le monde.

Benoît était l'homme qu'il fallait à Michel.

Michel l'aperçut sous la porte de la remise.

—Hé, Benoît ! lui cria-t-il.

—Voilà, monsieur Michel, répondit Benoît ; faut-il atteler votre jument ?

—Non, viens boire un coup avec moi.

Benoît n'avait jamais refusé semblable aubaine.

Michel l'emena dans un cabaret voisin de l'auberge, fit servir une bouteille et lui dit :

—Tu n'as rien à faire la nuit, n'est-ce pas ?

—Je dors comme tout le monde, à moins qu'il ne vienne des voyageurs.

—Alors tu gagnerais volontiers une pièce de cent sous, ce soir ?

—Hein ? fit Benoît.

—Je vais m'en aller à Féroles à pied.

—Et votre voiture ?

—Je te la laisse.

—Pourquoi ça ?

—Aux alentours de minuit, tu mettras la jument au brancard.

—Bon !

—Et tu t'en iras à la poste attendre la voiture.

—Vous attendez quelqu'un ?

—Oui, Laurent.

—C'est donc vrai qu'il n'est pas mort ?

—A preuve qu'il est bien vivant, c'est que voilà une lettre que je viens de trouver à la poste, et c'est pour ça que je m'en retourne au moulin prévenir mame Suzou.

—Mais comment donc que tout ça s'arrangera ? demanda Benoît.

—Quoi donc ?

—Puisque vous êtes le fils de mame Suzou...

—Ca ne nous empêchera pas d'être frères, dit Michel, nous partagerons.

Puis Michel paya la bouteille de vin et reprit pédestrement le chemin de Brin-d'Amour, laissant carriole et jument au "Chariot d'or."

Benoît avait reçu par avance la pièce de cent sous. Il était bavard, mais consciencieux.

A une heure du matin, il était donc dans la carriole tout attelée à la porte du bureau de poste où la voiture s'arrêtait pour prendre les dépêches.

A une heure et demie, le fanal rouge de la diligence se montra au lointain, et un quart d'heure après la diligence s'arrêta.

Un soldat, le sac au dos, son étui de fer-blanc au côté, dégringola lestement de l'impériale.

—Bonjour, monsieur Laurent, dit Benoît.

—Tiens, c'est toi ? fit le jeune soldat en reconnaissant le garçon d'écurie.

—Je suis venu vous attendre, monsieur Laurent.

—Ah ! la jument du moulin et la carriole ! s'écria Laurent, qui reconnut l'équipage. Ma mère est donc ici.

—C'est M. Tiercelin qui les a amenés dans la journée, répondit Benoît.

—M. Tiercelin ! exclama Laurent stupéfait. Qu'est-ce que tu me chantes donc là, Benoît ? Depuis que mon

père est mort, il n'y a de Tiercelin que moi...

—Ah bien oui ! dit Benoît. Montez monsieur Laurent ; quand nous serons en route, je vous conterai tout cela. Il y en a un autre, de Tiercelin !

### XXXI

Michel, nous l'avons dit, avait repris à pied le chemin de Férolles.

Mais il n'était pas pressé d'arriver, et il cheminait à petits pas, lisant et relisant cette lettre qui ne lui laissait aucun doute sur l'existence et le retour de Laurent.

A mesure qu'il s'éloignait de Jarreau, la confiance que lui avait mise au cœur le père Brûlart diminuait insensiblement.

Comment Laurent accepterait-il sa nouvelle situation ?

Un homme qui a été soldat, qui a vu du pays, n'est plus un bêtête de paysan s'accommodant de tout.

N'allait-il pas se faire que Laurent ne voudrait croire ni à la lettre posthume de la mère Brûlart ni au récit du vieux braconnier ? qu'au lieu de se résigner, il crierait bien haut, s'en irait voir les gens de justice et les avocats ? et ceux-ci une fois de la partie, savait-on comment les choses tourneraient ?

Les inquiétudes de Michel croissaient à mesure qu'il se rapprochait de Férolles.

Il suivait un chemin creux bordé par deux grandes haies et dominé par un coteau chargé de vignobles.

Tout à coup il entendit un coup de sifflet.

La nuit approchait et à peine eût-on pu tirer un lièvre.

Michel leva la tête et vit, à cent pas de distance, un homme immobile au milieu du chemin.

Il reconnut le père Brûlart.

Celui-ci vint à sa rencontre et lui dit :

—Je guettais ton retour, car je savais que tu étais allé à Jargeau.

—C'est une bonne idée que vous avez eue là, dit Michel, car j'ai encore besoin de vous parler.

—Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau ?

—Laurent arrive cette nuit, à preuve cette lettre que j'ai trouvée au bureau de poste et qui est adressée à maman Suzon.

—Eh bien, dit le père Brûlart, qu'il en soit aujourd'hui ou demain, faut toujours qu'il arrive.

—C'est égal, ça me fait un drôle d'effet...

Et Michel fit part au père Brûlart de toutes ses craintes.

Celui-ci haussait les épaules et répondait :

—Sois tranquille... n'aie pas peur... tout ira bien...

—Cependant, dit Michel, vous me guettiez ?

—C'est vrai.

—Pourquoi donc ça ?

—Voici la chose, répondit le vieux braconnier : c'est demain que tu payes, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Je ne voudrais pas aller au moulin. Faut se méfier... Si tu m'apportais l'argent ce soir ?

—Ca n'est égal, dit Michel.

—Est-ce qu'il te prend cher, M. Jouval ?

Cette question fit tressaillir Michel.

—Trop cher peut-être, dit-il.

Puis un frisson lui parcourut le corps.

—Ah ! mon Dieu, dit-il, j'ai peut-être fait une fameuse bêtise tout de même.

—Comment donc ça ?

—Il est capable de tout, M. Jouval.

—Mais jase donc, petiot, fit le père Brûlart, de quoi qu'il retourne, hein ?

—Ma foi, dit Michel, je vas tout vous dire.

Et il fit au vieux braconnier sa confession pleine et entière, en apprenant quelle pièce terrible il avait eu l'imprudence de laisser aux mains de l'usurier.

Le père Brûlart était homme de tête. Cependant il ne put s'empêcher de pâlir.

—Eh bien, mon garçon, dit-il, si tu as fait cela, tu n'es pas dans de beaux draps.

—Vous croyez ?

—C'est une canaille, M. Jouval. Sais-tu ce qu'il fera quand il saura que Laurent est de retour ?

—Non.

—Il ira le trouver, et lui vendra ta créance trente ou quarante mille francs, et nous irons pourrir aux galères tous les deux.

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

—J'ai envie de me sauver à Orléans, dit-il, de prendre le chemin de fer et de filer...

Mais le père Brûlart répondit :

—Il y a peut-être un moyen de tout arranger.

—Comment ça ?

—Tu dis que Laurent arrive cette nuit ?

—Oui, par la voiture de deux heures du matin.

—Iras-tu le chercher ?

—J'ai laissé la carriole pour lui au "Chariot d'or."

Le père Brûlart jeta un regard autour de lui.

—C'est une jolie place que celle-là, fit-il.

—Pour quoi faire ?

—Pour tuer un homme.

Michel frissonna.

—Une supposition, poursuivit le père Brûlart, que j'aille me mettre là-haut dans cette vigne. Il fait clair de lune en ce moment ; le chemin

monte ; la jument marche au pas ; j'ai le coup d'oeil sûr, tu sais, je n'ai jamais manqué un sanglier à l'affût.

—Après ? fit Michel d'une voix sourde.

—Une supposition, poursuivit le père Brûlart, tu es au coin du feu du moulin, où tout le monde est sur pied pour attendre Laurent. On ne peut pas te soupçonner, toi.

—Ca, c'est certain.

—On entend un coup de feu dans le lointain ; personne n'y fait attention ; il y a tant de braconniers ! Une demi-heure après, on entend le pas de la jument et le bruit des roues. Tout le monde court au devant... et... tu as compris, n'est-ce pas ? Laurent est dans la carriole, mais il a eu un petit accident en route... une balle lui a traversé la tête au-dessus de l'oreille.

Michel était pâle, et son cœur battait à outrance.

### XXXII

Il y eut un silence de quelques minutes entre ces deux hommes.

Un sourire infernal passait sur les lèvres du père Brûlart.

Michel tremblait toujours.

Enfin, le vieillard reprit :

—Faut te dépêcher à te décider, mon garçon.

Michel détourna la tête.

—Eh bien, dit-il, faites ce que vous voudrez.

—Oh ! minute, fit le père Brûlart, faut nous entendre auparavant.

Michel, étonné, le regarda.

—Il me faut mon argent auparavant, dit le père Brûlart. J'ai ton billet dans ma poche.

—Mais je n'ai pas l'argent dans la mienne.

—Il ne faut pas une petite heure pour aller à Brin-d'Amour

—Bon.

—Et une pour revenir, ça fait deux.

D'ici à trois heures du matin, nous avons bien le temps.

—J'entends bien, dit Michel, mais ça n'est pas commode tout de même, ce que vous me demandez là, papa.

—Pourquoi donc ?

—Quand je vas être revenu au moulin, il faudra bien que je dise que Laurent arrive.

—Bien sûr.

—Alors, comment pourrai-je ressortir ?

—Tu diras ce que tu voudras. Tu iras chercher du tabac à Féroilles. Pourvu que tu sois revenu au moulin avant le coup, ça suffit.

—Vous croyez donc que je ne payerai pas votre billet demain comme ce soir ?

—Je ne dis pas ; mais c'est mon idée... et c'est à prendre ou à laisser.

Michel connaissait l'entêtement du vieillard. Tout ce qu'il eût pu dire ou faire n'aurait pas changé sa détermination. Cependant il ne dit rien encore.

—Je vois que tu n'es pas décidé, mon garçon, dit le père Brûlart. Bonsoir, en ce cas, et adieu que pourra.

La peur s'empara de Michel.

—Ne vous en allez donc pas comme ça, dit-il, et causons un brin.

—Que veux-tu ?

—Une supposition que vous preniez Bellaude avec vous...

Bellaude était une chienne de chasse, croisée de chien courant, qui ne quittait Michel ni jour ni nuit et qui l'avait suivi à Jargeau.

—Après ? dit le père Brûlart.

—Dans une couple d'heures, vous allez, en la tenant à l'attache, flâner vers le vieil étang. Bellaude vous connaît ; elle ne donnera pas un coup de voix.

—À quoi ça sert, tout ça ?

—Vous allez voir. J'arrive au moulin, je donne la lettre. Tout le monde

est content. Maman Suzon et le Grillon se brassent de joie, et moi, j'ai l'air le plus heureux des hommes. Voilà que tout à coup je m'aperçois que Bellaude n'est pas avec moi ; je la siffle, je vas dans la cour, je reviens, je sors encore, et je m'en vas tout droit au vieil étang. C'est à un petit quart d'heure du moulin, et vous aurez bien le temps de faire les deux chemins.

—Et tu apporteras l'argent ?

—Oui-da !

—Eh bien, ça va, dit le père Brûlart.

.....

Deux heures après, en effet, tenant la cuienne en laisse, le père Brûlart était à l'endroit convenu.

C'était un étang desséché, au milieu duquel poussaient quelques maigres peupliers.

La nuit était noire, car la lune n'était pas levée.

Michel ne se fit pas attendre. Au bout de quelques minutes le père Brûlart entendit les feuilles montes craquer sous un pas d'homme, et Michel se dressa auprès de lui,

—Tu as l'argent ? dit le vieillard.

—Vous êtes pressé, père ; vous devez penser pourtant que je ne suis pas venu pour rien.

—Tu marches pourtant bien à l'aise.

—Ah ! ça vous étonne.

—Tu ne vas pas me donner des billets de banque, au moins. On a beau dire que c'est bon, je n'aime pas ça, moi.

Michel se mit à rire, mais comme rit un homme qui va commettre un crime, pour se donner du courage.

—Eh bien, dit le père Brûlart que ce rire rassura un peu, ils sont contents, là-bas ?...

—La mère Suzon est à demi folle.

—Pauvre chère femme ! ricana le vieillard. On a beau lui dire que Lau-

rent n'est pas son fils, elle l'aime tout de même.

Michel ne répondit rien.

Il venait de songer au Grillon qui pleurait de joie, et le serpent de la jalousie le mordait au cœur.

—Voyons, reprit le père Brûlart, faut pas t'attarder, mon garçon ; où est l'argent ?

—Voilà deux heures que vous brûlez.

—Hein ?

—Croyez-vous pas qu'il était au moulin ?

—Où donc est-il ?

—Tenez, là, au pied de cet arbre.

Et Michel se dirigea vers un des peupliers, tira son couteau de sa poche et se mit à creuser patiemment dans la terre vaseuse qui formait le sol du vieil étang.

—Franchement, murmura le père Brûlart, j'ai eu tort de te renier, mon garçon ; tu es un bon chien chassant de race. C'est des idées à moi, ça.

Et il suivit d'un oeil avide le travail auquel Michel se livrait pour déterrer l'argent.

### XXXIII

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Michel creusa à un pied de profondeur, et soudain son couteau, dont il se servait comme d'une bêche, toucha un corps dur qui rendit un son métallique et fit palpiter le cœur du cupide vieillard, qui ne soufflait plus un mot.

L'argent était contenu dans trois sacs.

Deux étaient plus gros que le troisième.

Ceux-là contenaient cinq mille francs chacun.

Le troisième en renfermait deux mille seulement.

C'était la part de la Pitache.

Le vieux Brûlart se mit à palper amoureusement les sacs et dit :

—Sais-tu qu'il fait bien noir, mon gargon ?

—Ca, c'est vrai, dit Michel ; mais qu'est-ce que ça fait ?

—La lune ne se lèvera pas avant deux heures d'ici.

—Eh bien ?

—Comment allons-nous compter ?

A cette question naïve, Michel se mit à rire.

—Oh ! soyez tranquille, dit-il, votre compte y est.

—Bien sûr ?

—Il y a même plus que votre compte.

—Ah !

—Il y a l'argent de la sorcière.

—Eh bien ! donne-le-moi aussi.

—Pourquoi donc ça ?

—Parce que je la verrai avant toi. Michel tressaillit.

—Ce n'est pas la peine, dit-il.

—Est-ce que tu te méfies de moi ?

—Dame !

—Imbécile ! fit Brûlart, si je voulais te voler, est-ce que je m'y prendrais comme ça ?

—Comment feriez-vous, père ?

—Je te laisserais remettre cet argent dans le trou et de la terre sur le trou.

—Après ?

—Et je reviendrais dans une heure le chercher.

—C'est que justement, dit Michel, j'avais une autre idée, moi.

—Laquelle ?

—Je voulais emporter l'argent de la Pitache au moulin, afin de n'avoir pas à revenir demain matin.

—Ah ! tu avais cette idée ?

—Oui, père.

—Tu as raison, dit froidement Brûlart. Tiens, voilà ton billet ; donne-moi mon argent, et allons nous coucher.

La voix du vieillard était devenue brève, presque cassante.

—Comment ! dit Michel, vous allez vous coucher ?

—Pardine.

—Mais vous oubliez donc ce qui est convenu entre nous ?

—Non. Mais, du moment où tu n'as pas confiance en moi, je change d'idée !

—Vous changez d'idée ?

—Et il arrivera ce que Dieu voudra.

—Père, dit Michel, c'est mal, ce que vous faites là... car enfin vous m'aviez promis...

—Alors, confie-moi l'argent de la Pitache.

Michel connaissait l'entêtement du vieillard il lui tendit le troisième sac, se bornant à dire :

—Mais vous le lui donnerez, au moins.

—Je ne suis pas un voleur, dit le père Brûlart, qui se redressa fièrement.

Et il mit les trois sacs dans son carnier et lâcha sa chienne de chasse.

—Bonsoir, dit-il à Michel ; avant qu'il soit jour, tu entendas parler de moi.

Et il prit, à travers les vignes, le chemin du plateau de Sologne et de sa maison.

—Si j'avais du bon sens, se disait-il en route, en place d'aller faire un mauvais coup tout à l'heure, je m'en irais à Jargeau, je prendrais la voiture de Gien, et de Gien je filerais à Paris avec mon argent et celui de la Pitache. Michel s'arrangerait comme il voudrait avec elle et M. Laurent.

Cette idée domina même un moment le père Brûlart ; il fut sur le point de rebrousser chemin et de descendre à Jargeau.

Mais le vieux bandit avait un fonds d'honnêteté à sa manière.

—Après ça, se dit-il, quand on a

donné sa parole, il faut la tenir. Et il continua son chemin, arriva à sa cabane et y prit son fusil.

Mais, au lieu de cacher son argent quelque part, il le remit dans son canier après l'avoir compté et s'être assuré que Michel ne lui avait pas fait tort d'un sou.

Puis, armé d'un tire-bourre, il retira le gros plomb qui se trouvait dans son fusil et glissa une balle mariée dans chaque canon.

Cela fait, il ferma la porte et se remit en route.

Une heure après, il était caché dans une cabane de vigneron, à soixante mètres de ce cremin creux dans lequel devait passer la carriole du moulin.

Le père Brûlart attendit longtemps.

La lune était montée à l'horizon et il faisait presque aussi clair qu'en plein jour.

Le son de l'horloge de Jargeau traversant l'espace arrivait jusqu'à lui.

Le père Brûlart entendit sonner successivement minuit, puis une heure du matin, puis deux.

En ce moment un bruit clair et net se fit entendre dans le lointain.

C'était le trot lourd d'un cheval et le cliquettement de deux roues disloquées.

Brûlart arma son fusil et attendit encore.

Puis le bruit augmenta, et enfin la carriole apparut dans le chemin creux, et la jument se mit au pas, car il y avait là une petite côte.

Alors le père Brûlart épaula et ferma l'oeil gauche, abattant son fusil dans la direction de la carriole.

### XXXIV

Revenons au moulin.

Mame Suzon et le Grillon étaient dans la joie.

Cette joie était partagée par tous

les gens du moulin. Aussi personne ne s'était couché.

On avait allumé un grand feu dans la cuisine, et maîtres et serviteurs, assis à l'entour, consultaient à chaque instant du regard l'aiguille de la grande horloge à cage de sapin qui se trouvait dans un coin de la salle.

Mame Suzon disait :

—Que ce ne soit pas le fils de mes entrailles, ce n'en est pas moins le fils de mon coeur, l'enfant que j'ai pleuré comme mort. Oh ! comme je vais me jeter à son cou ! Je crois que je le mangerai de mes caresses !

Mame Suzon, quand elle avait appris de la bouche de Michel que Laurent allait arriver, lui avait dit :

—Pourquoi ne l'as-tu pas attendu ?

—Mais, mère, avait répondu Michel, parce que je voulais vous préparer à ce bonheur. Si Laurent était arrivé tout d'un coup, ça vous aurait fait trop d'émotion.

—Alors, disait encore la pauvre mère, pourquoi es-tu revenu à pied ?

—Pour lui laisser la carriole.

—Est-ce que tu crois que la jument n'aurait pas pu aller à Jargeau deux fois en un jour ? Je serais retournée avec toi attendre la voiture publique.

—Ma foi ! avait dit naïvement Michel, je n'y ai pas pensé.

Puis il avait feint de s'apercevoir de l'absence de la chienne, et il était sorti dans la cour, il avait gagné l'allée d'ormes, puis les vignes, et alors, prenant ses jambes à son cou, il s'en était allé au vieil étang, où son père l'attendait.

Nous savons ce qui s'y était passé.

Michel avait été plus d'une heure absent ; mais on ne s'en était guère aperçu au moulin.

On ne pensait qu'à Laurent, et on comptait les heures.

Enfin Michel revint.

Il tenait sa chienne en laisse.

—Ah ! les brigands de braconniers ! murmura-t-il en entrant.

A peine fit-on attention à cette exclamation.

Néanmoins un des garçons du moulin lui dit :

—Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Michel ?

—Il y a que ma pauvre chienne a failli s'étrangler, répondit Michel qui avait besoin d'expliquer sa longue absence.

—Elle s'est prise dans un collet ?

—Justement. Je l'ai trouvée à un kilomètre d'ici, dans la sapinière qui est tout contre le chemin de Jargeau.

Cet incident n'éveilla même pas l'attention de mame Suzon et du Grillon.

La tante et la nièce parlaient de Laurent avec volubilité, et, à mesure que le temps marchait, elles manifestaient leur impatience.

Michel lui aussi regardait souvent la pendule.

Mais celui qui eût pu lire au fond de son âme eût découvert un calcul différent de celui que faisaient les deux femmes.

Michel se disait :

—Voilà qu'il est une heure du matin. Le père Brûlart est à son poste. La nuit est calme, on entend un coup de feu à deux lieues de distance.

Et Michel allait de temps en temps sur le pas de la porte et prêtait l'oreille.

Les gens du moulin devisaient entre eux, qui d'une chose, qui de l'autre.

Michel avait mis la conversation sur les braconniers. C'est là un sujet aimé des paysans.

Chacun voulait dire sa petite histoire d'affût ou de collet, tandis que les deux femmes continuaient à ne parler que de Laurent.

—L'hiver est dur, cette année, dit le

berger ; faut pas en vouloir aux braconniers ; il faut que chacun vive.

—Le fils à Jean-Claude, dit un boucher, va à l'affût chaque soir.

—Oh ! ce n'est pas l'affût qui détruit, dit Michel, c'est les collets.

Et comme il parlait ainsi, on entendit retentir dans le lointain deux coups de fusil, deux coups de maître tireur, régulièrement espacés.

—Encore un lièvre mort ! murmura le garçon du moulin.

Michel eut un battement de cœur.

Peut-être qu'à cette heure Laurent était déjà passé de vie à trépas.

Il s'écoula un quart d'heure, un quart d'heure encore de sombre et cruelle anxiété pour Michel.

Les deux femmes parlaient toujours de Laurent, et n'avaient nullement pris garde aux deux coups de fusil.

Enfin un bruit se fit dans le lointain.

A ce bruit, tous les gens du moulin poussèrent un cri de joie et se levèrent en tumulte.

On avait reconnu le bruit de ferraille de la vieille carriole et le trot lourd de la jument.

Mame Suzon voulut s'élaner au dehors, mais les jambes lui manquèrent, et le Grillon la soutint dans ses bras.

Michel, livide d'émotion, s'était adossé au mur, tout près de la porte.

En ce moment la carriole entra dans la cour, et un homme en sauta lestement, en criant :

—Ma mère ! ma mère !...

C'était Laurent.

Laurent, sain et sauf, qui vint se jeter au cou de mame Suzon et la couvrit de baisers ardents.

Que s'était-il donc passé ?

C'est ce que nous allons raconter en peu de mots, en nous reportant à ce moment où le garçon d'écurie de l'auberge lui était apparu à la descente de la diligence en lui disant :

—C'est M. Tiercelin qui a laissé la carriole et la jument en me commandant de venir vous chercher, monsieur Laurent.

On se rappelle avec quel étonnement Laurent avait entendu prononcer ce nom de Tiercelin qui était le sien, et que seul il avait le droit de porter.

—Montez dans la carriole. lui avait dit Benoît, le garçon d'écurie, je vous dirai tout ça en route.

La jument partit au grand trot, et elle était hors de Jargeau que Laurent n'était point encore revenu de la surprise que lui avaient causée les étranges paroles de Benoît.

Alors, celui-ci lui dit :

—Maintenant que nous sommes en plein air, nous pouvons jaser.

—Je t'écoute, dit Tiercelin.

—Vous aviez un frère nourricier ?

—Oui, certes, Michel Brûlart ; c'est pour lui que je suis parti, répondit Laurent.

—Il ne s'appelle pas Brûlart.

—Qu'est-ce que tu me chantes là ?

—Il s'appelle Tiercelin.

—Lui ! Michel !

—Comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur Laurent, répéta Benoît.

Laurent regarda cet homme et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais Benoît continua, imperturbable :

—Il paraît que vous avez été changé en nourrice.

—Qui donc ça ?

—Vous.

—Moi ! exclama Laurent, qui fut tenté de prendre Benoît à la gorge et de le jeter hors de la carriole.

—Vous et M. Tiercelin.

—Encore !

—Mais dame ! je sais bien que ça vous étonne... et vous n'êtes pas le premier. Allez ! ça nous a étonnés...

mais paraît que c'est comme ça... C'est Michel qui est le fils de maman Suzon Tiercelin, c'est vous qui êtes l'enfant de la mère Brûlart.

Laurent n'était plus ce jeune homme simple et doux qui avait quitté Férailles, les rubans du conscrit à son chapeau.

L'école du régiment l'avait dégoûté, les fatigues de la guerre avaient mûri sa raison en brisant son corps.

Il avait été prisonnier, il avait vu du pays, acquis de l'expérience et du sang-froid :

Il se fit ce raisonnement rapide :

—De deux choses l'une : ou il avait affaire à un fou, ou ce que lui disait ce garçon était vrai, en apparence du moins, et alors il devait tout savoir avant d'arriver au moulin.

Et il dit froidement à Benoît :

—Voyons, explique-toi, mon garçon.

Benoît ne demandait pas mieux ; il n'avait pas l'habitude de laisser sa langue au repos, et il s'acquitta merveilleusement de la mission indirecte que lui avait confiée Michel.

Il n'omit aucun détail, depuis les vagues rumeurs qui s'étaient élevées dans l'opinion publique, à la mort de la mère Brûlart, laquelle avant de trépasser avait déposé une lettre chez le notaire de Jargeau, jusqu'à la douleur qui s'était emparée du vieux braconnier, lorsque le bruit de sa mort, à lui, Laurent, avait couru.

Il ne lui fit grâce de rien, lui racontant la confession du père Brûlart à l'hospice, et l'ouverture de cette lettre dans laquelle la fermière avouait la substitution.

Enfin, il parla de cette marque, semblable en tout à celle que portait son maître Tiercelin, et qui se trouvait reproduite entre les deux épaules de Michel.

Jusqu'à-là, Laurent avait écouté Benoît avec une douloureuse stupeur.

Mais, lorsque celui-ci parla de cette marque, Laurent s'écria :

—Ah ! pour ça, c'est impossible !

—C'est pourtant vrai, monsieur Laurent.

Laurent haussa les épaules.

Ses souvenirs d'enfance étaient présents à sa mémoire, et il se rappelait fort bien avoir nagé avec Michel six années de suite dans la Loire, l'avoir vu tout nu, et n'avoir jamais rien vu de semblable sur son corps.

Alors un soupçon rapide traversa l'esprit de Laurent : Michel et le père Brûlart avaient fort bien pu imaginer cette comédie en prévision de sa mort, à la seule fin de s'approprier son héritage.

—Alors, dit-il, quand Benoît eut fini, le père Brûlart est mort à l'hospice.

—Mais non, dit Benoît.

—Ah !

—Il en est revenu. Maintenant, il se porte bien.

—Et il va au moulin ?

—Nenni-da ! il est retourné dans sa maison.

—Et la meunière ne lui a rien donné ?

—Non.

—Hum ! pensa Laurent, avant que je voie que ma mère n'est pas ma mère, faudra me donner d'autres preuves...

Mais, comme il faisait cette réflexion, un coup de feu se fit entendre.

Benoît fit un soubresaut, et la jument se cabra.

Puis un autre coup de feu suivit le premier, et Laurent et le garçon d'écurie entendirent un bruit sec au-dessus de leur tête.

Une balle avait troué la capote de la carriole à un pouce du chapeau de Laurent.

### XXXV

La jument du moulin, toute vieille qu'elle était, était poltronne.

Les coups de fusil l'épouvantèrent, et elle s'emporta l'espace d'un bon quart de lieue ; ce qui fit que ni Laurent, ni Benoît, le garçon d'écurie, ne purent descendre.

Pendant quelques minutes les deux voyageurs gardèrent un silence plein de stupeur.

Enfin ce fut Benoît qui le rompit :

—Ah ! par exemple, dit-il, en voilà une qui est sévère ! Savez-vous que nous l'avons échappé belle !

—Crois-tu donc qu'on a tiré sur nous ? demanda Laurent.

—Pardieu ! regardez donc le joli trou que la balle a fait.

Un pouce plus bas, et vous aviez la tête cassée.

—C'est vrai. Il y a donc bien de la misère, cette année ?

—Mais non...

—J'ai idée pourtant qu'on voulait tuer le cheval...

—Ah !

—Et nous dévaliser ensuite ; à preuve qu'on a tiré deux coups de suite.

—C'est vrai.

—Le premier, dont nous n'avons pas de nouvelles, aura été tiré sur la jument.

—Vous croyez ?

—Dame ! ça se manque, un cheval qui trotte, à balle surtout !

—Mais nous ne trottons pas... nous allons au pas...

—Ah ! vraiment ? fit Laurent, qui parlait avec distraction et dont la pensée était évidemment ailleurs.

Benoît continua :

—J'ai dans mon idée que ce n'est pas pour vous voler, monsieur Laurent.

—Et pourquoi donc ?

—Ça pourrait être des gens qui vous en veulent.

—A moi ?

—Dame !

Laurent était toujours pensif. Com-

me la jument avait repris son allure tranquille, il lui donna un coup de fouet et dit à Benoît :

—Alors c'est Michel qui t'a laissé la carriole et la jument ?

—Oui, monsieur.

—En te commandant de venir me chercher à la voiture de Gien ?

—Certainement que c'est lui.

—Mais comment t'en iras-tu du moulin ?

—Oh ! j'ai de bonnes jambes, allez. Quand j'aurai bu un coup, je m'en retournerai.

Ils étaient alors tout près du moulin. Tout à coup, Laurent arrêta brusquement la jument :

—Hé ! Benoît, fit-il faut que nous causions un brin avant d'arriver.

—Je ne demande pas mieux, monsieur Laurent.

—Ça, je le sais, fit le jeune soldat en souriant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons.

—Pour ça, bien sûr.

—Et je sais que ta langue te dé-mange chaque fois que tu restes une heure sans parler

—Je ne dis pas non, dit naïvement Benoît.

—Ça fait, continua Laurent, que ce que je vais te demander va te paraître toute une affaire.

—Comment ça ?

—Mais tu ne perdras rien pour attendre et je te promets pour dimanche prochain deux belles pièces de vingt francs si tu me tiens parole.

Benoît regarda Laurent avec étonnement.

—Nous allons arriver au moulin, reprit Laurent.

—Dans cinq minutes nous y serons.

—Tu ne parleras pas des deux coups de fusil.

—Ah ! je comprends... ça ferait de l'effet à mame Suzon.

—A elle et à tout le monde.

—Mais on verra bien le trou de la balle.

—Pas ce soir, toujours.

—Soit, mais demain.

—Demain, tu ne seras plus au moulin ; qu'est-ce que ça te fait ?

Benoît crut comprendre, et il cligna de l'oeil :

—Vous voulez me charger d'avertir les gendarmes de Jargeau, n'est-ce pas ?

—Non.

—Pourtant, ça ne peut pas rester comme ça.

—Mais si... pour le moment du moins... et si tu veux gagner les quarante francs, il faudra que tu tiennes ta langue à Jargeau comme au moulin.

—A Jargeau aussi ?

—Oui !

—Mais... monsieur Laurent...

—Fais-toi, j'ai mon idée...

Benoît était bien bavard ; cependant l'accent de Laurent avait quelque chose de solennel qui le toucha.

—Eh bien, moi, sieur Tiercelin, lui dit-il, je vous promets, sur la mémoire de défunte ma mère, que je ne dirai rien. Et ce n'est pas pour l'argent, croyez-le bien, c'est parce que vous me paraissez avoir votre idée là-dessus.

—En effet, dit Laurent.

Et il donna un coup de langue, et la jument repartit.

Quelques minutes après, la carriole entra dans la cour du moulin.

Laurent, avant de descendre, se disait :

—Tout cela est vraiment fort extraordinaire ; je ne suis plus le fils de ma mère, et voici qu'on tire sur moi comme sur un lièvre.

Il faudra voir à débrouiller tout cela.

Et il sauta du cabriolet, comme nous l'avons vu, et se précipita dans

les bras de mame Suzon, qui répondit à ses baisers par des larmes de joie.

## XXXVI

Le lendemain matin, à l'aube, Michel était déjà levé.

Il était pâle, agité, et un tremblement nerveux parcourait tout son corps.

Cependant il ne s'était rien passé, en apparence du moins, qui dût le mettre dans cet état.

Laurent lui avait sauté au cou, et il avait accepté de bonne grâce la situation singulière qui lui était faite.

Michel avait même cru rêver lorsqu'il avait entendu Laurent s'écrier en embrassant mame Suzon :

Eh bien si je ne suis pas le fils de vos entrailles, je serai du moins celui de votre cœur, et puisque Michel ne me renvoie pas, je resterai ici, je travaillerai et je me rendrai utile.

Le Grillon n'avait pas soufflé mot non plus.

Ce calme, cette résignation, avait épouvanté Michel.

Le père Brûlart, la chose était sûre, avait tiré sur Laurent.

Michel avait entendu les deux coups de feu.

Cependant Laurent n'avait rien dit de cela, Benoît non plus. Tous deux avaient paru n'avoir fait ni mauvaise rencontre ni éprouvé le moindre accident.

Quant tout le monde avait été couché, Michel avait pareillement regagné sa chambre ; mais, comme on le pense bien, il n'avait pu fermer l'œil.

Une chose lui paraissait impossible, c'était que le père Brûlart eût volontairement manqué son coup.

Donc, après une nuit d'insomnie, Michel s'était glissé hors de son lit.

Il était descendu sans bruit dans la cour, et de la cour il était entré sous

le hangar où on remisait les charrues, les instruments d'agriculture, le tombereau et la carriole.

Les premières clartés du jour commençaient à glisser sur les toits.

— Il est impossible, se dit Michel, que je ne trouve pas trace des balles du père.

Et il s'approcha de la carriole, l'examina avec soin et tressaillit tout à coup.

Il venait d'apercevoir les deux trous de la balle dans la capote.

Laurent l'avait échappé belle !

Michel sentit alors une sueur froide l'inonder.

Il était impossible que le sifflement de la balle eût passé inaperçu pour Laurent et Benoît, que la jument, qui

était un peu à l'œil, comme on dit, ne se fût pas emportée au bruit des deux détonations.

Et cependant Benoît, après avoir mangé un morceau et bu un coup, était parti sans rien dire.

Laurent, tout à la joie de revoir sa mère, n'avait pas dit un mot non plus.

Et Michel avait peur.

Il quitta le hangar, sortit de la cour, et se mit, pour calmer sa fièvre, à arpenter la grande allée d'ormes qui aboutissait au moulin.

— Le père est joliment maladroit, pensait-il. Pour que Laurent n'ait rien dit, il faut qu'il ait son idée... et si je faisais bien, je filerais d'ici tout de suite. Il n'y a plus moyen que ça tienne !

En effet, le silence et le calme de Laurent étaient plus effrayants que s'il eût refusé de croire à la fable si habilement inventée à l'endroit de sa naissance.

Michel avait donc grand-peur de Laurent, mais il avait plus peur encore du Grillon.

Noémi, qui le boudait ordinairement et lui témoignait une grande

froideur, lui avait affectueusement tendu la main, en lui souhaitant le bonsoir.

Puis il avait remarqué qu'elle avait quitté la grande salle du moulin, appuyée sur l'épaule de Laurent, et qu'elle lui avait parlé à l'oreille.

Mais les terreurs de Michel n'étaient pas encore à leur comble.

Comme il pensait à tout cela, comme il avait le pressentiment de quelque orage encore lointain, mais qui ne pouvait manquer d'arriver avec une foudroyante rapidité, il aperçut tout à coup une femme qui remontait l'allée d'ormes en sens inverse et se dirigeait vers le moulin.

Il reconnut la Pitache.

La Pitache marchait sans se presser, d'un pas régulier et comme une personne qui n'est assiégée d'aucun souci.

Michel aurait voulu fuir, mais une force invincible le cloua au sol.

La Pitache l'aborda en souriant et lui dit :

—Peut-être que je viens un peu matin, mon garçon.

Alors Michel frissonna, car il se souvint que le père Brûlart avait emporté les deux mille francs réservés à la vieille femme.

—Vous voulez me parler de votre argent ? dit Michel.

—Oui, mon garçon.

—Il est prêt.

L'oeil de la Pitache s'émerillonna.

—Mais il n'est pas ici, poursuivit Michel.

—Où est-il donc ?

—Je l'ai donné hier soir au père Brûlart.

La Pitache jeta un cri.

—Eh bien ! qu'avez-vous ? dit Michel payant d'audace.

—J'ai que je suis volée, dit la Pitache, ou plutôt non, c'est toi qui l'es, mon garçon.

—Hein ? fit Michel.

—Le père Brûlart a filé.

—Quand ?

—Ce matin. Il est à Orléans maintenant, et tu n'entendras plus parler de lui. Par conséquent, faut chercher deux autres mille francs, mon garçon.

—Mais où voulez-vous que je les prenne ? dit Michel d'une voix étranglée.

—Ça ne me regarde pas.

Et la Pitache voulut passer outre.

—Où allez-vous donc ? dit Michel.

—Au moulin.

—Pour quoi faire ?

—Je veux parler au Grillon...

Michel frissonna ; et il fut tenté de sauter à la gorge de la vieille femme et de l'étrangler.

### XXXVII

—Est-ce que tu voudrais me battre par hasard ? dit la Pitache, qui se dégagea vivement des mains de Michel et le regarda avec colère.

—Non, répondit Michel, mais je veux savoir ce que vous allez faire au moulin.

—Je vais parler au Grillon.

—Qu'avez-vous à lui dire ?

Et Michel prit une attitude menaçante.

—Je veux lui dire la bonne aventure.

—Vous mentez, la mère !

—Tu as raison, mon garçon, ricana la vieille. Je mens. Je vais lui dire que tu es un imposteur, et que tu n'as jamais été le fils de mamie Suzon.

Un nuage passa sur les yeux de Michel, qui s'injectèrent de sang.

—Hé ! la mère, dit-il, prenez garde !

—Je n'ai pas peur de toi...

—Vous ne mourrez que de ma main.

—Tu ne le feras pas, dit-elle avec calme, tu es trop lâche pour braver l'échafaud.

Michel se rua sur elle.

—Vous allez voir, dit-il, vous allez voir !

La Pitache jeta un cri, car il l'avait saisie à la gorge et s'apprêtait à l'étrangler.

Mais Michel se ravisa presque aussitôt : il lâcha la vieille femme et lui dit :

—Écoutez-moi, si ce que je vas vous dire ne vous convient pas. eh bien, je ne vous ferai pas de mal, et vous irez dire au Grillon tout ce que vous voudrez.

—Je veux mes deux mille francs, dit la Pitache.

—Ce n'est pas deux, mais trois mille que je vous propose.

Cette fois la Pitache fit un pas en arrière.

—Hein ? dit-elle, voyons donc ça, mon garçon.

—Hier soir, dit Michel, votre argent était prêt ; je l'ai donné à mon père qui m'avait promis de vous le donner.

—Oui, mais ton père a filé avec.

—Ce n'est pas ma faute, mais vous pensez bien que si je mets dans la tête de trouver trois mille francs d'ici à demain soir, je les trouverai.

—Où ça ?

—Chez la personne qui m'en a déjà prêté douze mille.

—Et tu aurais les trois mille francs d'ici à demain soir ? dit-elle en s'adouissant.

—Tenez, après-demain, à cette heure-ci. trouvez-vous là-bas au pied de ce chêne...

—Bon ! je le vois.

—Je vous porterai votre argent.

—Et si tu ne l'as pas ?

—Eh bien, vous irez au moulin et vous ferez tout ce que vous voudrez.

L'accent de Michel était si convaincu que cette conviction gagna la Pitache.

D'ailleurs, à ce jeu-là, elle gagnait mille francs de plus.

—Eh bien ! soit, dit-elle, je veux bien attendre à après-demain matin ; mais, foi de sorcière, je te jure que si tu ne payes pas, je vais trouver le Grillon.

—Vous irez...

—Et tu t'arrangeras comme tu pourras...

Michel avait momentanément écarté, sinon l'orage tout entier, au moins une partie de l'orage.

La Pitache s'en alla, et il retourna au moulin.

Les domestiques commençaient à être sur pied, et l'un d'eux avait traîné la carriole hors du hangar et s'apprêtait à jeter de l'eau sur les roues.

Michel traversa la cour rapidement et se dirigea vers la porte du moulin.

Mais là il se trouva face à face avec Laurent.

Laurent avait repris sa blouse et ses sabots d'autrefois, et un bon sourire glissait sur ses lèvres.

—Bonjour, Michel, dit-il en tendant la main à son frère de lait ; tu le vois, je n'ai pas perdu l'habitude d'être matinal.

Michel était un peu pâle mais il prit la main de Laurent et la serra.

—En effet, dit-il, pour un homme qui a voyagé la moitié de la nuit, tu es un peu pressé de sortir, il me semble.

—Très-pressé, dit Laurent.

—Ah !

—Maman Suzon et le Grillon dorment encore, et je vais en profiter pour faire une petite course.

—Où vas-tu ?

—Comment, tu ne le devines pas ?

—Ma foi, non, dit Michel.

—Eh bien, je vais voir mon père... puisque je suis non le fils d'ici, mais l'enfant de là-haut...

Et Laurent étendait la main vers le plateau de Sologne.

Michel tressaillit.

—Pauvre vieux, fit Laurent avec émotion, il paraît qu'il a bien pleuré quand il a cru que j'étais mort...

—Oh ! ça, c'est vrai, dit Michel.

—Hé ! monsieur Michel, cria tout à coup le domestique qui avait la voiture, ah bien ! elle est forte, celle-là. Venez donc voir !

—Qu'est-ce donc ? fit Michel dont la voix s'altéra.

—Un joli trou, ma foi !

Et le valet montrait le trajet de la balle à travers la capote de la voiture.

—Qu'est-ce donc que ça ? dit encore Michel.

—Tien, un trou, dit Laurent

Et le jeune homme demeura calme, tandis que Michel pâlisait peu à peu.

—Qu'est-ce donc qui peut avoir fait ça ? dit encore Michel.

—On dirait le trou d'une balle, dit Laurent.

### XXXVIII

Et il regarda Michel, qui sentait ses jambes fléchir sous lui.

Michel eut le vertige en sentant peser sur lui le regard de Laurent.

Cependant le valet, qui avait découvert le trou de la balle, ne remarqua point le trouble de son nouveau maître, et Laurent eut la générosité de ne pas prolonger le supplice de son frère de lait.

—Ma foi, dit-il, voilà qui est bien extraordinaire. Comment ! vous ne vous étiez jamais aperçus de cela ?

—Non, dit Michel.

—C'est tout frais, dit le valet.

—Je n'en répondrais pas, dit Laurent, mais il me semble que j'ai toujours vu ce trou, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais notre bonne vieille carriole.

—Il ment, pensait Michel qui avait la chair de poule. Pourquoi ment-il ?

Un nouveau personnage se montra au seuil du moulin.

C'était le Grillon.

Noëmi, souriante, heureuse, accourut, embrassa Laurent, tendit la main à Michel, salua le valet et dit :

—Ah ça, est-ce que tu allais t'en aller sans moi, Laurent ?

—Tu veux donc m'accompagner, Grillonnet ?

—Certainement.

—Et toi, Michel ? fit Laurent en regardant son frère de lait, dont le visage était bouleversé par un tressaillement nerveux.

—Moi, dit Michel, je reste.

—Pourquoi ?

—Parce que le père Brûlard m'a en grippe.

—Pauvre père ! dit Laurent.

Le Grillon se pendit à son bras, et tous deux sortirent du moulin, lestes et gais comme des pinsons, au point que les voyant s'éloigner, le valet qui jetai de l'eau sur les roues de la carriole ne put s'empêcher de murmurer :

—Il n'y a rien de tel que d'être amoureux pour n'être pas attaché à l'argent. A preuve M. Laurent, il n'a pas l'air de savoir que le moulin n'est plus à lui.

Quant à Michel, il s'était éloigné brusquement, si brusquement même que deux garçons du moulin qui se trouvaient dans un coin de la cour, firent cette réflexion :

—M Michel n'a pas l'air bien content du retour de Laurent. Il a beau être le fils à maure Suzon, c'est pas lui qu'on aime.

.....

Cependant Laurent et le Grillon avaient pris le sentier qui montait à travers les vignes jusqu'au plateau de Sologne.

—Mon pauvre Laurent, est-ce que tu crois tout ça, toi ?

—Chut ! fit Laurent, ne parlons de rien, Grillonnet, il faudra voir...

—Tout à l'heure, poursuivit la jeu-

ne fille, j'étais déjà levée, car je n'ai guère dormi cette nuit...

—Pauvre Grillonnet...

—Je me peignais devant ma fenêtre et il était à peine jour...

—Bon !

—Voilà que je vois Michel qui se promenait dans l'allée d'ormes du moulin.

—Seul ?

—Oui ; mais peu après j'ai vu une femme qui entrait dans l'allée : c'était la Pitache, tu sais ?

—Oui, la sorcière.

—Elle a rencontré Michel, et j'ai bien compris, au mouvement qu'il a fait en la voyant, qu'il aurait aimé autant rencontré une autre personne.

—Ah !

—Ils ont parlé un moment avec une grande animation. Ils étaient trop loin pour que je pusse entendre ce qu'ils disaient ; mais je voyais que la Pitache voulait venir au moulin, et que Michel, qui l'avait prise par le bras, cherchait à l'en empêcher.

—Et la Pitache n'est pas venue ?

—Non ; je ne sais pas ce qu'ils ont dit ensuite, mais elle s'en est retournée par où elle était venue. Seulement j'ai dans mon idée...

—Quoi donc ?

—Que la Pitache en sait long.

Un sourire glissa sur les lèvres de Laurent, mais il ne répondit rien.

Ils atteignirent ainsi le plateau de Sologne et entrèrent dans un bois de sapins.

—Mais, dit alors le Grillon, que lui diras-tu, au père Brûlart... à ton père ?" fit-elle avec un léger accent d'ironie.

—J'ai dans mon idée, moi, répondit Laurent, éludant la question, que nous ne le trouverons pas.

—Alors, pourquoi y allons-nous ?

—Tu es bien toujours la même, Grillonnet, répondit Laurent en souriant, tu n'as jamais eu de patience...

Et ils continuèrent leur chemin sous bois.

Une demi-heure après, ils apercevaient la cabane du vieux braconnier.

La cheminée ne fumait pas, et la porte était fermée.

—Tu vois bien qu'il n'y est pas, dit Laurent.

—Alors, nous nous en allons.

—Non, répondit Laurent.

Et il mit la main sous une grosse pierre qui recouvrait la clef de la maison.

Il prit cette clef, ouvrit la porte et entra.

Le feu était éteint, mais les cendres étaient encore chaudes.

Sur la table qui se trouvait auprès de la cheminée, il y avait une bouteille d'eau-de-vie entamée et un verre. Tout auprès était un vieil almanach déchiré.

Laurent prit cet almanach et le mit dans sa poche. Puis il dit au Grillon :

—Allons-nous-en.

Tout cela intriguait fort la jeune fille, mais elle n'osait plus questionner Laurent.

Les sapinières de Sologne croissent sur un sol sablonneux. A peu de distance de la maison, Laurent retrouva le pas du père Brûlart

Son soulier ferré s'était profondément enfoncé dans le sable.

Laurent dit au Grillon :

—Puisque "mon père" n'est pas chez lui, c'est qu'il est peut-être dans les bois. Nous allons le suivre à la trace.

Et, en effet, comme les empreintes du pied de Brûlart se succédaient dans la sapinière. Laurent et le Grillon les suivirent.

### XXXIX

Le Grillon ne savait et ne devinait pas davantage ce que voulait faire Laurent.

Cependant, elle avait foi dans ce calme qu'il montrait depuis son arrivée.

Si Laurent se conduisait ainsi, c'est qu'il ne croyait pas un mot de la fable imaginée par le père Brûlart et son fils Michel, et qu'il avait un plan de conduite tracé d'avance.

En effet, Laurent se mit à suivre les traces de pas qui se continuaient sur le sable de la sapinière.

Le Grillon le suivait toujours.

La sapinière était grande, et elle allait même jusqu'à Souvigny, à deux ou trois lieues de là.

Mais Laurent et le Grillon n'eurent pas autant de chemin à faire.

A cent mètres environ de la cabane du père Brûlart, les pas tournaient subitement à droite et se dirigeaient vers la lisière du bois.

Bientôt le Grillon aperçut le jour, non plus au-dessus de sa tête, mais devant elle.

—Vous voici au bord de la sapinière, dit-elle. Je crois que le père Brûlart est loin.

—C'est bien possible, dit Laurent.

—Et si nous nous en retournions...

—Non, dit Laurent, viens toujours.

Ils étaient revenus au bord des vignes.

Là, il n'y avait plus de sable, et, comme depuis longtemps il n'était tombé une goutte de pluie, la terre était sèche, et il devenait difficile de suivre les pas du père Brûlart.

Mais, néanmoins, Laurent entraîna le Grillon à travers les vignes.

De temps en temps, ils trouvaient un échalas renversé, le pied d'un homme avait fait voler en poussière la terre durcie par la gelée.

Ces faibles indices étaient suffisants pour Laurent, qui marchait toujours.

—Où peut-il me conduire ? se disait le Grillon.

Mais elle n'osait pas le lui demander, et elle continuait à le suivre.

Laurent avait été absent du pays ; il avait fait bien du chemin depuis son départ ; mais il avait bonne mémoire, et à la façon assurée dont il passait au travers des vignes, ou aurait dit qu'il avait fait cette même route la veille.

Le coteau au flanc duquel la jeune fille et lui couraient était creusé de petites ravines çà et là.

De temps en temps Laurent s'arrêtait au bord de l'une d'elles et regardait dans la plaine.

—Mais que cherches-tu donc ? demanda enfin le Grillon de plus en plus étonnée.

—Viens toujours.

—Ce n'est plus le père Brûlart ?

—Oui et non, répondit mystérieusement Laurent.

Enfin, après un nouveau quart d'heure de marche, il s'arrêta encore.

Au-dessous d'eux, à environ soixante mètres, on voyait apparaître dans un pli de terrain la route de Jargeau à Férolles-les-Prés.

—Ce doit être là, murmura Laurent.

—Quoi donc ? fit le Grillon.

Mais Laurent ne répondit pas.

Seulement il continua à s'orienter.

Puis, tout à coup, il aperçut un peu sur la gauche, au milieu d'un carré de vignes encore en friche, et dont le sol était couvert de mauvaises herbes, une de ces cabanes bâties de pierre sèche, dans lesquelles les vigneron surpris par l'orage s'accroupissent et se mettent à l'abri.

—Viens par ici, dit Laurent au Grillon.

Et il se dirigea vers la hutte.

A l'entour, il y avait encore des échalas rompus, et çà et là les cieux d'un soulier ferré avaient marqué sur l'herbe couverte de gelée blanche.

Laurent entra dans la cabane.

Il y trouva un fragment d'allumette

et des cendres de pipe sur une large pierre disposée en forme de siège.

Le Grillon, de plus en plus étonnée, le regardait faire.

Laurent s'assit sur cette pierre, qui était placée juste en face de l'unique ouverture de la cabane.

Ainsi placé, il voyait parfaitement, à une distance de cinquante mètres, la route qui gravissait une côte assez ardue.

Le Grillon était restée en dehors.

Dès lors Laurent fut fixé.

Il ressortit de la cabane et dit à la jeune fille :

—Regardons bien autour de nous, à droite et à gauche, en descendant vers le chemin.

—Pour quoi faire ? dit le Grillon.

—Si tu aperçois un morceau de papier...

Laurent n'acheva pas, car ses yeux rencontrèrent sur l'herbe un objet blanc, qui se trouvait à une dizaine de pas de la hutte.

Il courut le ramasser.

C'était un morceau de papier noirci sur les bords, avec un trou au milieu.

Le trou d'une balle.

Ce papier avait servi de bourre.

—Qu'est-ce que cela ? demanda le Grillon avec anxiété.

Laurent était visiblement ému.

Il garda le papier dans sa main et ramena le Grillon auprès de la hutte de pierres sèches, à laquelle il s'adossa.

—Noémi, dit-il en prenant la main de la jeune fille, je sais maintenant ce que je voulais savoir.

—Ah ! fit-elle.

—Nous avons suivi la trace du père Brûlart jusqu'ici, la trace de "mon père", comme ils disent tous maintenant.

—Oui, dit le Grillon. Eh bien ?

—Sais-tu ce qu'il est venu faire ici ?

—Non.

—Il s'est assis là, sur cette pierre, sa pipe à la bouche et son fusil entre les jambes.

—Il était donc à l'affût ?

—Oui, à l'affût d'un homme.

Le Grillon tressaillit.

—Et quand cet homme a passé là-bas sur la route, il a tiré dessus.

Noémi étouffa un cri.

Alors Laurent déroula le chiffon de papier qui avait servi de bourre.

C'était un papier imprimé, et il portait dans un coin ces mots : "Almanach nouveau."

Et tout à côté, le folio 21.

Laurent tira de sa poche l'almanach trouvé sur la table du père Brûlart.

La page 21 y manquait.

—Regarde, dit-il en mettant le tout sous les yeux du Grillon.

—Oh ! le misérable ! dit la jeune fille. Mais sur qui donc a-t-il tiré ?

—Ecoute encore, dit Laurent. Il y a une heure, quand tu es sortie du moulin, tu m'as trouvé causant avec Michel dans la cour.

—Oui.

—Avec Michel et avec un valet de ferme qui lavait la carriole.

—Justement.

—Sais-tu ce que nous avons remarqué ?

—Non, dit le Grillon avec une anxiété croissante.

—Nous avons remarqué un trou rond dans la capote de la carriole.

—Le trou d'une balle ?

—Oui.

—Ah ! fit le Grillon, je comprends tout maintenant. Ces gens-là sont des voleurs et des assassins. Mais nous les démasquerons, n'est-ce pas ?

—Oui, mais il faut attendre...

—Attendre !

—Le moment n'est pas venu, dit Laurent.

Puis il regarda le Grillon avec tristesse :

—Songe à ma mère, dit-il. Elle a failli mourir en apprenant que je n'étais pas son fils. Si on lui apprenait maintenant la vérité sans ménagement, on la tuerait.

—C'est vrai, dit Noémi toute tremblante. Mais que ferons-nous donc ?

Un sourire vint aux lèvres de Laurent.

—Je te l'ai dit, nous attendrons. Il n'est pas besoin de démasquer Michel. Il se démasquera bien lui-même.

—Tu crois ?

—Oh ! j'en suis sûr, reprit Laurent. Maintenant fais-moi un serment, Grillonnet.

—Parle.

—Jure-moi de ne parler à personne de ce que nous venons de voir.

—Je te le jure.

—Et de faire tout ce que je te conseillerai.

—Je te le jure encore.

—C'est bien, dit Laurent ; à présent, allons-nous-en...

Et les deux jeunes gens descendirent à la route et se dirigèrent bras dessus bras dessous vers le moulin.

Quand ils y arrivèrent, ils aperçurent au bout de l'allée d'ormes un homme qui s'éloignait rapidement.

C'était Michel qui s'en allait son fusil sur l'épaule et descendait au bord de la Loire.

(A suivre).

## MOTS POUR RIRE

—Ton oncle est mort à 85 ans ; avait-il encore toutes ses facultés ?

—Je ne peux pas le dire ; je ne connais pas encore le testament.

Lui.—La pipe me donne des idées.

Elle.—Depuis quand avez-vous renoncé au tabac ?

Entre deux petites filles.

—Tu fais des pantouffles comme moi, pour la fête de ton grand-père ?

—Mais oui... et je pense avoir bientôt fini.

—Tu as de la chance ; le tien n'a qu'une jambe.

—C'est le troisième "Chien Perdu" que vous faites annoncer depuis un mois. Comment cela se fait-il ?

—Depuis que ma fille prend des leçons de chant, je ne puis pas en garder un dans la maison.

—Sais-tu si Mlle X... chante ?

—Je sais qu'elle ne chante pas ; je l'ai entendue.

**ECOLE DE COUPE** La seule au Canada pour Tailleur.

La plus complète en Amérique

*Invitation à tous les intéressés de venir visiter*

**DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE**

Patrons expédiés par la malle, pour Messieurs ou Dames.

**No 4 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.**

Département des Dames à l'Œuvre du Sacré-Cœur, 96 St-Alexandre.

# Madame Olivier Fisette

DANGEREUSEMENT MALADE ET MAINTENANT PARFAITEMENT GUERIE GRACE AUX PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Lisez le récit tout plein de vérité que nous fait une respectable dame. Elle s'adresse à toutes les femmes, et vous pouvez lire entre les lignes beaucoup de choses qu'elle ne dit pas. Vous pouvez vous imaginer les longues souffrances qu'elle a endurées pendant deux ans. Vous pouvez comprendre combien heureuse et combien reconnaissante elle est, à présent que grâce aux Pilules Rouges du Dr Coderre elle se trouve débarrassée de toutes ses maladies. Mme O. Fisette de Québec nous écrit ainsi :

" J'étais dans un grand état de faiblesse lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je n'avais pas d'appétit, le sommeil agité, je souffrais de débilité générale, faiblesse de sang et battement de cœur, à la moindre chose qui me surprenait, je pensais perdre connaissance. J'avais la vue faible, j'étais toujours étourdie. Je ne pouvais rien faire, j'étais nerveuse et impatiente. Violents maux de tête, douleurs dans l'estomac et tous les membres. Il y avait deux ans que j'étais ainsi souffrante et misérable, lorsque j'entendis parler des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je commençai immédiatement à en prendre et au bout de quelques semaines j'éprouvais un grand mieux. Je continuai fidèlement leur usage et aujourd'hui j'ai l'extrême bonheur de me dire parfaitement guérie. Si je raconte ainsi ma guérison, c'est uniquement pour faire connaître à un si grand nombre de femmes qui souffrent, que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède pour les maladies des femmes. Mme Olivier Fisette, No 100 Rue Gabriel, Faubourg St-Jean, Québec. Voilà comment parlent toutes les femmes qui ont fait usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Leurs paroles sont des paroles d'encouragement aux femmes souffrantes. Pour les femmes malades, prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est devenir fortes, joyeuses, heureuses et ambitieuses, c'est voir la disparition de toutes ces maladies particulières aux femmes, le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, la constipation, douleurs dans les côtés, les reins, maux de tête, d'estomac, douleurs des maladies mensuelles, hystérie, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie, toutes les maladies du chan-



MADAME OLIVIER FISETTE.

gement d'ago, les pieds, et les mains enflés. Elles sont sans égal pour enrichir et purifier le sang. Elles ne contiennent rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus délicate jeune fille et elles sont particulièrement recommandées aux femmes enceintes.

Il arrive malheureusement que les femmes se découragent si elles n'obtiennent pas de mieux, c'est qu'elles ne les prennent pas de la manière appropriée à leurs maladies. Nous vous conseillons donc de consulter nos médecins spécialistes si renommés pour traiter et guérir toutes les maladies des femmes. Vous n'avez absolument rien à payer pour consulter nos médecins, et par leurs conseils vous obtiendrez votre guérison tout aussi bien que des milliers de femmes qui ont consulté nos médecins spécialistes et qui sont aujourd'hui en

parfaite santé, heureuses et bien. Adressez vos lettres :

Département Médical,  
Boite 2306, Montréal.

**Avis.** Un grand nombre de femmes nous écrivent pour consulter nos médecins personnellement. Afin de nous rendre à leur désir, nous avons ouvert au No 274 Rue St-Denis, un bureau de consultations. Tous les jours, excepté le Dimanche, de 10j a.m. à 5 p.m., toutes les femmes de tout âge et de toute condition sont invitées à venir consulter nos médecins spécialistes. Nos médecins ne font pas d'opérations et sont gratuitement l'examen de l'urine et des crachats. Sans crainte d'erreur ou venez les voir. Consultations, avis et examens gratuits. Venez immédiatement, ne perdez pas de temps et d'argent en vous faisant soigner par des personnes sans expérience, mais adressez-vous à nos médecins.

En Garde contre les pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules vendues ainsi à bon marché sont des imitations. Refusez-les. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 10 Pilules Rouges chaque, Jamais autrement. Si vous craignez d'être trompées par votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de douane à payer. Adressez : Cie. Chimique Franco-Américaine, Montréal.

# UN MOT SUR LES THÉS DE BOEUF



Les extraits de viande ressemblent aux Thés de Bœuf faits à la maison en ce que ni les uns ni les autres ne contiennent de principes nourrissants. Une doctrine décourageante pour les ménagères qui croient que rien ne peut égaler le Thé de Bœuf préparé par elles-mêmes.

Alors comment se fait-il que

## BOVRIL

est nourrissant? Parce que ce n'est pas un extrait de viande seulement. Cette préparation contient en outre, les qualités nourrissantes concentrées de la viande maigre de bœuf finement pulvérisée. Le **BOVRIL** est pour cette raison supérieur au Thé de Bœuf ou extraits de viande.

---

### LE JEU DE CARTES MAGIQUES.

*Merveilleux, étonnant, surprenant.*



Un jeu de cartes de 52 cartes ayant l'apparence d'un jeu ordinaire, mais à l'aide des instructions données on peut faire les tours les plus surprenants, et apparemment impossibles. Rappelez-vous que ces tours ne sont pas le résultat de l'habileté de celui qui tient les cartes, mais que sans les cartes magiques on ne pourrait les faire. Aucune personne ne peut deviner comment les tours se font à moins d'être dans le secret. Le possesseur d'un de ces jeux de cartes est le bienvenu dans n'importe

quelle société pour l'amusement qu'il peut procurer à tous les spectateurs.

---

# LES DEUX PÈRES

## I

Au dernier coup de la pendule qui, sur la cheminée, sonna dix heures, la porte s'ouvrit lentement, et M. Jacquet entra.

Son premier coup-d'oeil fut pour l'une des deux tables qui, surchargées de cartons verts et de dossiers empilés, constituaient tout l'ameublement du bureau. La voyant encore inoccupée, un malicieux sourire plissa ses joues, et, après s'être épongé le front avec componction, méthodiquement, il changea sa redingote pour la vieille veste aux entournaures graisseuses et aux manches râpées qui pendait à l'un des porte-manteaux. Puis, il s'assit, et regarda, rêveur, du côté de la fenêtre, en se frottant les mains.

Trois minutes ne s'étaient point écoulées que la porte se rouvrit de nouveau, et M. Moreau apparut ; il n'eut point l'air de remarquer la grimace narquoise avec laquelle fut accueillie son arrivée par son collègue que le grincement des gonds avait fait retourner, mais, ayant mis aussi sa veste de travail, il s'assit à son tour.

Et, jusqu'au soir, le silence dura ainsi.

A quatre heures et demie, ils se levèrent, endossèrent leur redingote, prirent leur chapeau, et sortirent tranquillement.

Depuis vingt-trois ans durait cette vie-là : depuis vingt-trois ans, ils ne s'étaient pas adressé la parole, tous deux dans le même service, dans le même bureau, en communication continue de besogne, entrés au Ministère à deux jours d'intervalle, ayant monté l'échelle des appointements

du même pas, et s'étant arrêtés au même point, infranchissable : commis-principaux.

Le lendemain même de leur arrivée, la brouille, une brouille haineuse les avait séparés. M. Jacquet, en lisant son journal, s'était permis de laisser échapper une observation que ne crut pas devoir ratifier M. Moreau. Et, s'emballant l'un et l'autre sur la politique de leur choix, chacun d'eux avait fini par conclure qu'il lui était impossible de frayer avec un homme ayant assez peu le respect de soi-même pour afficher des opinions différentes des siennes.

De ce jour-là, ils ne se parlèrent plus. Bientôt, leur froidure s'envenima. Chacun d'eux cherchant à être désagréable à l'autre, et l'autre le lui rendant charitablement, ils en étaient arrivés à se traiter en véritables ennemis.

Si, pourtant, il y avait en ce monde deux êtres faits pour vivre ensemble, c'étaient bien ceux-là. Par une singulière étourderie, ou une simple ironie, la destinée avait enveloppé leur existence d'un parallélisme bizarre. Ils avaient doués d'un caractère étrangement pareil, et avait jeté dans leur vie une similitude de faits véritablement extraordinaire. De familles humbles, fils de petits commerçants de province, ils avaient longtemps traîné, sujets médiocres, sur les bancs du lycée : puis, on les avait envoyés se tirer d'affaires à Paris, avec l'ambition modeste d'êtres employés et la perspective unique d'une carrière tranquille, avec les quelques milliers de francs de traitement suffisants à une existence réglée, sévère et laborieuse.

Quelque temps après qu'il eut une

place lui permettant de vivre à deux, M. Jacquet épousa la fille de modestes boutiquiers, point jolie, sérieuse, sachant compter et lui apportant une maigre dot accumulée sou par sou dans l'arrière-boutique paternelle.

Un mois après, les employés du Ministère, qui suivaient attentivement cette brouille à défaut d'autre distraction, ne furent point médiocrement surpris d'apprendre que M. Moreau se mariait aussi. — un mariage identique.

C'avait été, du reste, à qui expédierait le plus vite les cérémonies. M. Jacquet avait été absent deux jours, en voyage de noces à quelques lieues de Paris. M. Moreau l'écrasa en ne prenant qu'un jour : le lendemain, en effet, il était de retour à son poste.

L'étonnement redoubla quand, une dizaine de mois plus tard, Mmes Moreau et Jacquet eurent un fils à deux semaines d'intervalle.

Mais, pendant plusieurs jours, M. Moreau ne vint pas ; son titre de père avait coûté la vie à sa femme.

M. Jacquet eut presque un sourire d'orgueil : n'avait-il pas, cette fois-ci, une supériorité sur son rival ?

## II

Lentes se passaient les années. Les enfants grandissaient. Par les conversations du bureau, les deux rivaux faisaient au courant des progrès de la progéniture ennemie. Le petit Moreau avait une dent de plus, le petit Jacquet avait dit : "Papa !"

Et les deux pères, jaloux, se regardaient tantôt avec commisération, tantôt avec dédain, selon l'avantage nouveau que prenait, ce jour-là, un ambon sur l'autre.

Puis, au temps du collège, les succès universitaires tirèrent leur brouille en haleine, quand, un matin, une liste nouvelle se répandit dans le

service : Mme Jacquet venait d'être emportée, subitement, par une fluxion de poitrine.

Les deux rivaux employés restaient donc en face l'un de l'autre avec leurs fils unique, l'un n'ayant point voulu se remarier, l'autre ne s'étant point donné le luxe d'en avoir un second. Et, pourtant, ce malheur commun, qui eût dû réunir ces deux hommes dont la mort avait assombri l'intérieur tranquille, aiguïsa encore leur hostilité. Ils ne pouvaient se pardonner la désinvolture placide avec laquelle ils avaient accueilli, l'un et l'autre, un deuil semblable. M. Jacquet avait commencé, en ne venant pas à l'enterrement de Mme Moreau. Soit. Mais qui eût empêché M. Moreau de lui donner une leçon de politesse et de savoir-vivre en assistant aux obsèques de Mme Jacquet ?

## III

Cependant, leurs fils venaient d'avoir vingt ans. Ils partirent au régiment, l'un dragon, l'autre cuirassier, aux deux bouts de la France. Cette fois, M. Moreau et M. Jacquet restaient affreusement seuls à leurs foyers vides, isolés dans leur bureau, sans intérieur et sans amis.

Leur fierté dédaigneuse les empêcha de le remarquer tout d'abord.

Ils avaient repris leur vie de garçon et les parties de billard et de piquet d'autrefois, au café, le dîner fini, pour passer la soirée, toujours punctuels au travail de la journée.

Ils ne pouvaient frayer avec personne au Ministère ; le chef et le sous-chef étaient trop hauts personnages, et les autres employés trop jeunes pour les fréquenter, ceux qui avaient débuté avec eux étaient arrivés dans d'autres services les laissant commis-principaux.

Et, peu à peu, un profond ennui les prit.

Loïn étaient leurs fils. et rares les permissions pour venir à Paris.

Aller les voir ? C'était bon une fois. Il en eût trop coûté de répéter ces voyages !

Et, ne sachant où se traîner en sortant du bureau, sans confidents de toutes ces petites choses de la vie qu'on doit par une sorte de besoin raconter, ils sentaient insensiblement le poids de cette brouille ridicule et incompréhensible qui durait depuis vingt-quatre ans.

Mais, ne voulant, ni l'un ni l'autre, commencer des excuses, avec une simultanéité parfaite ils se firent des avances. Chacun arrivait en retard, espérant laisser à l'autre un triomphe facile et une mince satisfaction d'amour-propre. M. Moreau avait toujours chaud ; M. Jacquet entr'ouvrit discrètement la fenêtre, lui qui toussait abominablement chaque fois que l'autre le faisait, le forçant ainsi à la fermer aussitôt, uniquement par taquinerie. De son côté, M. Moreau ne joua plus de valse avec ses doigts sur la table, ce qui énervait prodigieusement M. Jacquet, qui en était réduit, pour lui montrer l'état de ses nerfs, à marquer la mesure avec ses talons sur le parquet.

Et ainsi d'une foule de petits riens.

Enfin, inconsciemment, ils en arrivèrent à des phrases comme celle-là :

—Au fond ce n'est pas un méchant homme !... Je le lui dirais, moi, si je n'étais pas brouillé avec lui... Je comprends à la rigueur qu'il... Moi-même, je...

Et, las de leur solitude, le moindre choc devait évidemment faire jaillir l'étincelle de la réconciliation.

La seule adoration, la seule affection qui leur restait, à ces deux vieux qui avaient vu tous leurs parents disparaître autour d'eux, c'était leur fils.

Aussi ne fut-il point étonnant qu'un

matin M. Moreau apportât sur son bureau la photographie de son cuirassier, qu'il contemplait toute la journée, par grande fierté peut-être pour son oeuvre. Le lendemain, un dragon trôna sur le bureau de M. Jacquet. Il ne voulait point paraître en retard d'affection paternelle.

Or, quelques jours plus tard, une main inconnue, par malice sans doute, intervertit les photographies. M. Jacquet eut le cuirassier ; M. Moreau le dragon. Quand ils s'aperçurent de l'erreur, ils en restèrent soulevés, comprenant que le moment était venu.

Allaient-ils sonner le garçon de bureau pour lui intimier l'ordre de remettre leur descendant à sa place respective ? Allaient-ils sembler ignorer l'accident pour faire eux-mêmes le changement ? Ou bien baser tout simplement, sur cette occasion unique, des avances très nettes ?

Une heure se passa, les adversaires se jetant en dessous des coups-d'oeil interrogateurs, s'attendant, s'examinant ; à la fin, M. Jacquet toussa discrètement, fit remuer légèrement sa chaise, prit le portrait d'une main, et se redressant à moitié avec une grâce sourire, il murmura :

—Monsieur...

Puis, il attendit l'effet.

M. Moreau avait dressé la tête.

Il comprit ce dont il s'agissait et sourit à son tour pour encourager son ancien ennemi.

—Monsieur, continua Jacquet, je crois qu'on a fait une toute petite erreur.

Et il lui tendit le portrait.

—Erreur bien excusable, dit Moreau. l'uniforme se ressemble tant !

Et les photographies furent échangées.

Puis, le silence recommença dans le bureau.

Mais la glace était rompue.

## IV

Le lendemain, en arrivant, les deux adversaires échangèrent un salut courtois.

—Ah ! ah ! commença à son tour M. Moreau, aujourd'hui, on ne les a pas changés, nos jeunes braves !

—Non, répondit Jacquet ; chacun le nôtre !

Alors, ils causèrent longuement de leur fils, se faisant mutuellement des concessions sur les qualités physiques et morales qu'ils leur avaient transmises.

Les jours suivants, la conversation tomba sur leur famille.

Ils se trouvèrent des connaissances communes :

—Et vous l'avez connu, Machin ?

—Et Chose, donc !

Ils se tordaient de rire aux récits d'anecdotes lointaines.

Enfin, vint à son tour le grand chapitre politique, ce pivot de leur brouille. Ils se trouvèrent fort raisonnables, devenus rassis avec l'âge. Ils n'avaient peut-être pas le même avis sur toutes les questions, mais si tout le monde pensait de la même façon, pourrait-on jamais discuter !

Et c'est avec cette réflexion qu'en revenant, chacun chez soi, à pas comptés, ils se disaient !

—Il ne pense pas exactement comme moi, mais c'est égal, quel charmant homme !

## V

—Quand nos fils viendront en permission, nous les présenterons, n'est-ce pas, Moreau ?

—Mais comment donc, Jacquet !... Il y a tant à craindre des mauvaises fréquentations, qu'un père est toujours heureux de trouver à son fils un ami sérieux et honnête !

—Si vous voulez, Moreau, nous irons dîner tous les quatre ensemble ; je connais un restaurant pas cher où l'on mange diablement bien !

—Vous en êtes sûr ?

—Parbleu ! mon bon !... Tenez, voulez-vous qu'avant d'y mener nos soldats, nous allions tous deux l'essayer, un de ces soirs ? Il faut qu'on les soigne, nos gargons, pour qu'ils reviennent nous voir souvent !

—Vous avez raison !... Mais dites donc, mon cher Moreau !...

—Mon vieux Jacquet !...

—Pourquoi pas ce soir ?... Nous n'avons rien à faire... On nous gardera notre dîner pour demain !

—Parfaitement... Il est quatre heures et demie ; si nous allions prendre l'apéritif en attendant ?... Nous parlerons d'eux !...

Et, bras dessus bras dessous, ils sortirent, au grand étonnement de leurs collègues du Ministère, où leur inimitié était une légende, se disant en eux-mêmes :

—Décidément, c'est le meilleur homme du monde, ce Jacquet !

—Il est tout bonnement exquis, ce Moreau !

En concluant en même temps :

—Comme on se trompe tout de même dans la vie !

GUY DE TERAMOND.



# CHANSONS ET MONOLOGUES POPULAIRES

A 10c, 3 pour 25c, 15 pour \$1.00, 50 pour \$2.00 ou 100 pour \$3.00

*Adressez vos commandes directement à*

## LEPROHON & LEPROHON

1629 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

### A

A la Bastille.  
Ah ! minec.  
Angèle.  
Ah ! Joseph !  
Avec Eugénie.  
Ah ! messieurs.  
A toi mon ame.  
Arrêtez-le.  
A droite, au fond !  
Ah ! maman, si tu savais.  
Ah ! quelle cigarette.  
Ah ! c't'affaire.  
Ah ! la pauvre fille.  
Asile (l') de nuit de la rue Saint-Jacques (monologue).

### B

Babet et Cadet.  
Beruria (monologue).  
Buvons encore.  
Banque (la) de Monte-Carlo.  
Barbasson (monologue).

### C

Clarinette (la).  
Couplets de la timbale.  
Conducteur d'omnibus (le).  
Connais-tu le pays ?  
Chanson du Toréador.  
Chanson du petit Noël !  
Ces envoyés du Paradis.  
C'est Ferdinand.  
Cantate à Sarah.  
Ça n'avaut pas la pein' d'en parler.  
Croque-mort (le) (monolog.).

### D

Derrière' la musique militaire.  
Dieu que ma voix implore.  
Dernier marin du Vengeur (le)  
(monologue).

### E

Elle a cent ans la Marseillaise.  
Elle m'a fait d'œil.  
Excepté ceux qui sont ici.  
Epave (l') (monologue).  
Enragé "  
Ecrevisses (les) "  
Employé de ministère (monolog.).

### F

Fonds de magasins.  
Fuyez les baisers des d'moiselles.  
Flanelle et Coton.  
Femme varie, foi qui s'y fie.  
Favorite (la).  
Fantaisie triste (monologue).

### G

Grues (les).  
Grande Sarah (la) (monologue).

### H

Honneur (l') et l'argent.

### I

Ingénues (les).  
Il était trois petits soldats.

Il est permis d'être sensible.  
 Il pleut des caresses.  
 Il aurait dû m'prévenir.  
 J' m'a r'fusé son parapluie.

**P**

Paradis de la France (1e).  
 Polka des bâtons de chaises.  
 Petit Français.  
 Pas grand'chose et pas beaucoup.  
 Promenade Galipeau (monol.).

**J**

Je te ferai monter sur les chevaux  
 de bois.

**Q**

Qu'en pensez-vous !

**K**

Kékcékça.

**R**

R'gardez par-ci r'gardez par-là  
 Rien ! rien ! rien !  
 Rouge ! (air de la Marseillaise).  
 Rond de cuir (1e).

**L**

Lapin de Jeannette (1e).  
 Lettre à la même.

**S**

Sans Souci (les).  
 Si vous croyez avoir rêvé.  
 Sois immobile.  
 Si tu t'en vas.  
 Scie mejeure (monologue).

**M**

Muguet Fleuri (1e).  
 Marche des 13 jours (1a).  
 Mère Canadienne (1a).  
 Madeleine.  
 Moustache Polka.  
 Métiers de Paris (les).  
 Mon petit mari chéri.

**T**

Trois pour un sou.  
 Trou la la  
 Testament de bell'maman (1e).

**N**

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie.  
 Nabuchodonosor (monologue).  
 N'vous gênez pas, fait's comme chez  
 vous (monol.).

**U**

Un air de clarinette.  
 Un voyage aux bords du Pô. (mo-  
 nologue).

**O**

On sait aimer quand on est Espagnol.  
 Oh ! la ! la !  
 Oh : la ! oh ! la ? parodie de oh ! la !  
 la !  
 On peut se tromper d'ça.  
 Oh ! le vert (monologue).  
 Ousqu'est St-Nazaire ?

**V**

Vierges.  
 Vive la rose.  
 Versez du piccolo.  
 Voyages d'une puce (monologue).  
 Vrais dos (les) (monologue).  
 Vache et la grenouille (1a) (mono-  
 logue).

LISTE DES LIVRES EN VENTE PAR

LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES

1629 rue Notre-Dame, Montréal.

---

Vies Brisées, par Jules Mary.....	\$ 40
L'Enfant du Forçat, par L. Letang.....	50
Les Songes dévoilés par le spiritisme, par W. Rimball.....	15
Batavia, par Henri Conscience.....	20
Ure de Perdue deux de Trouvées (2 vol.), par George de Boucherville .....	1 80
La Franc-Maçonnerie dans la Province de Québec en 1883, J. D'Erbrée .....	50
Conférence sur la Charité, l'abbé Bruchési.....	25
L'Enfant Mystérieux (2 vol.), par Eugène Dick.....	50
Le Chien d'Or (2 vol.), par L. P. Lemay, ancienne édition.....	2 00
Originaux et Détraquées, par Louis Fréchette.....	50
Angéline de Montbrun, par Laure Conan.....	25
Encyclopédie du XIXe Siècle (70 vol.).....	50 00
Les Voleurs de Noms, par Louis Letang.....	40
L'Anneau de Fer, par Ely Montclerc.....	40
Le Martyr de l'honneur, par Ely Montclerc.....	40
Le Serment d'une Mère.....	30
Blessée au Cœur, par Jules Mary.....	35
La Cage de Cuir, par George Pradel.....	40
La Contumace ou vivre pour expier.....	1 50
La fille de l'officier de Marine ou l'Aveugle.....	40
Le bois d'Amour.....	35
Le roman de l'ouvrière.....	40
Foudroyé.....	35
La Belle.....	30
Saltimbanque.....	40
Le Testament d'un Martyr.....	35
La Porteuse de Pain, par X. de Montepin.....	75
Le Mariage de René ou Gabrielle.....	20
L'Enfant du forçat.....	30
Maman Laurette, par Baul d'Aigremont.....	35
Le Mari de Marguerite.....	15

# Herbe Ste-Emélie

A 25 CTS. LE PAQUET

*La plus grande découverte du jour pour la*

## PREPARATION DE LA CHARTREUSE

DIRECTION :— Faire tremper le contenu d'un paquet dans une pinte d'alcool (whiskey pur) pendant 18 heures seulement.

Passer à travers un linge ou une passoire fine.

D'autre part, faire fondre une livre et demie de sucre blanc dans une chopine d'eau froide.

Rémir les deux liquides, quand le sirop est fait. On peut ensuite filtrer le mélange si l'on veut obtenir une liqueur bien limpide.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS

Dépositaire pour Québec : W. BRUNET & CIE, Nos 139-141,  
rue St-Joseph, St-Roch, Québec.

EN GROS ET EN DÉTAIL CHEZ

J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN,  
Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

# Encre Indélébile

D'ANTOINE LEPROHON

MONTREAL

POUR MARQUER LA TOILE, LA LAINE ET LE COTON.

Aucune composition chimique ne peut la faire disparaître.

DIRECTION.—Ecrivez avec une plume ordinaire et appliquez-la légèrement sur le linge en écrivant sur la pointe de la plume. Inutile d'user de fer ni d'exposer à la chaleur

AGENCE GÉNÉRALE :

1629 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL, CANADA.

LE SUCCES EST COMPLET

Prix, une bouteille, . . . . . 25 cts.

# UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les "Poudres Orientales," les seules qui assurent, en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00.

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

**L. A. BERNARD,**

1882 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Téléphone Bell, 6513.

Agence pour les Etats-Unis : G. S. de MARTIGNY, Coin Elm and Spruce Sts., Manchester, U. S.

## Les Drogues Mortelles

VOUS TUERONT SUREMENT.

N'employez que les Célèbres-Produits Naturels de PIN PARFUMÉ

Pour vous prévenir et vous guérir de tous les Rhumes, Bronchites, Coqueluches, Asthmes, vieux Catarrhes, Dyspepsie, Névralgies, Rhumatismes et toutes les maladies du Sang et de la Peau les plus graves,

EMPLOYEZ REGULIEREMENT

Les Lombons de Pin parf. ....	10c	Le savon de Pin parfumé....	10c
Le Sirop " " " " ....	25c	La Lotion " " " " ....	50c
Le Vin Tonique.....	50c	L'Huile " " " " ....	50c
Les Plastrons.....	1.00	L'Onguent " " " " ....	25c

Reconnus par l'Académie de Paris et toutes les plus grandes Expositions du Monde

Brochure et Expédition sur réception de Mandat-Poste.

Agence : No 1303 Rue Notre-Dame, MONTREAL.



## PIANOS. MUSIQUE

LE PIANO - - - - -

" CHICKERING & SONS "

DE BOSTON

Supérieur de tout l'univers.

**Le Piano " KARN "**

*Le roi des pianos du Canada et plusieurs autres marques des plus anciennes fabriques.*

**Prix spéciaux pour du comptant ou avec les conditions les plus faciles.**

J. A. HURTEAU

1680 à 1686 Rue Ste-Catherine

(Coin de la rue St-Denis)

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Bell Tel. 6718.